

# **Contes et récits tirés des ballets et des opéras comiques**

**Sorokine, Dimitri**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

DIMITRI SOROKINE

**CONTES ET RÊCITS**  
**TIRÉS DES BALLETS**  
**ET DES**  
**OPÉRAS COMIQUES**



**FERNAND NATHAN**

Contes et légendes de tous pays

**CONTES ET RÉCITS  
TIRÉS DES BALLETS  
ET DES  
OPÉRAS-COMIQUES**

*Par  
Dimitri Sorokine*

*Illustrations  
De René Péron*

*Éditions : NATHAN*

# AVANT-PROPOS

*Il arrive à tous les enfants de pleurer, de rire, de chanter et de danser. Cela arrive aussi parfois aux grandes personnes. Mais lorsque de grandes personnes font rire ou pleurer les autres en chantant et en dansant sur la scène d'un théâtre, cela devient un art. Ce genre de théâtre s'appelle « théâtre lyrique », on y représente des opéras, des opéras-comiques et des ballets. Mon livre « Contes et récits tirés des opéras célèbres »<sup>(1)</sup> ne constitue que le premier volet du triptyque. Il est juste d'y ajouter les deux volets manquants. Tels est le but du présent ouvrage. Que les jeunes qui n'ont pas encore l'occasion de voir ces merveilleux spectacles ou qui commencent à s'y intéresser puissent en le lisant faire d'ores et déjà connaissance avec le ballet et l'opéra-comique.*

*Les ballets se prêtent à la narration sous forme de contes, parce qu'ils sont souvent des contes ou des légendes dansés et mimés au son d'une musique spéciale. Les opéras-comiques, qui sont des comédies musicales, s'insèrent mieux dans le cadre de récits amusants. C'est pour celle raison que ce livre est divisé en deux parties. Mais auparavant, quelques mots au sujet du ballet et de l'opéra-comique.*

*Tous les enfants savent ce qu'est la danse. Cependant, il y a danse et danse !... Les hommes ont dansé depuis des temps immémoriaux. Chez les peuples primitifs, on dansait au cours des cérémonies magiques ou religieuses (On trouve encore de nos jours en Afrique et en Australie des tribus sauvages qui tiennent la danse pour un moyen sacré de communiquer avec toutes sortes de divinités.) Puis la danse devint une distraction populaire. Mais ce n'était pas encore un spectacle, puisqu'on dansait pour soi et entre soi. Elle atteignit enfin le niveau d'un art véritable lorsqu'elle fut exécutée par des danseurs professionnels, pendant les fêtes foraines, dans les théâtres et à la cour des rois. C'est alors qu'apparut le ballet.*

*Le ballet ne fut pas du premier coup ce qu'il est aujourd'hui. Au début, c'est-à-dire à l'époque de la Renaissance, le ballet classique qu'on exécutait en Italie, puis en France, était une danse figurée durant laquelle les*

personnes qui y prenaient part s'avançaient ou reculaient, en se saluant ou en s'inclinant, selon des figures géométriques très précises. Les danseurs ne dansaient pas, ils se contentaient de se promener gracieusement. Au XVII<sup>e</sup> siècle, cette danse aristocratique(2) devient un véritable spectacle lorsqu'on y ajoute la pantomime, le chant et les décors. C'est déjà du théâtre. D'abord, des comédies semi-musicales accompagnées de danses (ainsi Molière collabore-t-il avec le compositeur Lulli), puis des ballets mélangés à la tragédie et enfin, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'opéra-ballet avec chants et chœur.

Cependant, le véritable ballet, c'est-à-dire le ballet moderne, tel que nous le concevons maintenant et où la danse, débarrassée du voisinage importun de la comédie, de la tragédie et de l'opéra, occupe vraiment la place principale, n'apparaît qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La pantomime marchée devient une pantomime dansée, la demi-pointe passe à la pointe, la ballerine est soulevée en l'air par son partenaire, enfin la danse s'enrichit de figures plus gracieuses et plus aériennes. Puis, vers la fin du siècle, la musique cesse d'être un simple accessoire de la danse, pour devenir un élément important, qui traduit déjà la pensée du compositeur. En même temps, les danses populaires, si pittoresques et colorées, s'introduisent aussi dans le ballet.

C'est surtout en France que le ballet évolue tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, passant du classique au romantique et du romantique au symphonique. Mais il est déjà à la mode dans plusieurs pays et c'est de Russie que viendra, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la révolution artistique qui fera du ballet un spectacle complet, offrant une harmonieuse synthèse de tous les arts : danse, musique, décors, costumes, éclairages. L'influence des fameux Ballets Russes, qui passionnèrent le public parisien de 1909 à 1929, n'est pas encore éteinte et se prolonge plus ou moins dans tous les grands théâtres du monde. Cependant, de nouvelles formules et de nouveaux horizons se dessinent déjà après la dernière guerre. Le ballet est un art qui s'enrichit sans cesse.

Plusieurs personnes collaborent à la création d'un ballet, notamment le compositeur, le chorégraphe et le peintre. Parfois, on crée un ballet d'après une musique déjà écrite. On retient surtout le nom du compositeur, parce que son travail est le plus important.

Les danseurs et les ballerines doivent travailler de longues années avant de s'approcher de la perfection(3). Les petites filles qui rêvent de devenir un jour des vedettes commencent à apprendre la danse à l'âge de cinq ou six ans (les « rats » de l'Opéra).

Les sujets des ballets sont souvent fantastiques, imaginés par les auteurs ou inspirés par des vieilles légendes, des poèmes romantiques ou des contes populaires, d'ailleurs très librement adaptés et transformés pour les besoins de la cause. Il existe une multitude de ballets. J'ai dû me contenter de choisir les ballets les plus célèbres et qui ont, chacun à son tour, marqué

une étape importante dans l'évolution de cet art. Il est impossible de traduire fidèlement par des mots tous les gestes d'une danse ou tous les sons d'une musique, mais on peut essayer de raconter ce qu'ils évoquent, de le dire simplement, comme on narre un joli conte...

À part l'imposant et somptueux édifice qui se dresse comme un palais au cœur de la ville et que l'on appelle l'Opéra, il existe encore à Paris un autre théâtre lyrique, plus petit, modestement caché entre des rues et une place exigües, et qui se nomme l'Opéra-Comique (ou Salle Favart).

Quand on dit « un opéra-comique », beaucoup de gens pensent naturellement à un opéra qui est comique ou, en tout cas, qui n'est pas tragique. Cela est vrai mais, malheureusement, vrai à moitié ! Une vieille tradition, établie depuis longtemps en France, exige qu'un opéra soit chanté d'un bout à l'autre et que toute œuvre où le « parlé » alterne avec des airs chantés soit tenue pour un « opéra-comique », quel que soit le sujet – tragique ou comique. Ainsi, des œuvres aussi dramatiques que « Carmen », « la Bohème », « Manon » ou « Madame Butterfly » et se terminant par la mort des principaux personnages sont considérées par principe comme des opéras-comiques, parce qu'elles renferment des scènes parlées(4). Pourquoi alors ne pas appeler « comédies » toutes les tragédies de Shakespeare, puisqu'elles renferment des scènes qui ne sont pas en vers mais en prose ?

On s'insurge de plus en plus aujourd'hui contre ce vieux préjugé, et il n'est pas rare que des ouvrages appartenant traditionnellement au répertoire de l'Opéra-Comique soient représentés également à l'Opéra de Paris, ce qui ne gêne personne. D'ailleurs, partout dans le monde, on a déjà pris l'habitude de distinguer un « opéra » d'un « opéra-comique », d'après le fond de la pièce plutôt que d'après la forme, et il est donc naturel de s'attendre à ce qu'un opéra-comique soit une comédie musicale, qui se termine bien avec le sourire aux lèvres(5), même lorsqu'elle renferme des péripéties dramatiques.

C'est dans cet esprit, et fidèle au bon sens, que j'ai choisi les opéras-comiques les plus indiscutables pour en faire des récits amusants. J'ai tenu, d'autre part, à prendre des opéras-comiques célèbres, ayant acquis une place dans l'histoire de la musique, comme des exemples du genre, afin de joindre l'utile à l'agréable et d'assurer aux jeunes une lecture aussi instructive que distrayante.

D.S.

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **CONTES TIRÉS DES BALLETS**



## La Sylphide<sup>(6)</sup>



UTREFOIS, les Écossais croyaient volontiers à l'existence des fées, des sorcières, des lutins, des ondines et des sylphides ; ils pensaient que toutes sortes d'êtres surnaturels peuplaient les forêts et les montagnes de leur pays, se mêlant parfois aux affaires des hommes. Aussi aime-t-on raconter en Écosse des histoires extraordinaires au sujet de ces êtres fantastiques. Mais gardez-vous de dire aux Écossais que toutes ces histoires ne sont que des contes, car vous pourriez les vexer. D'aucuns, parmi eux, pensent que ces récits ne relatent que des faits authentiques. – « Si on ne rencontre plus de sorcières, de lutins ou de sylphides dans nos forêts – nous déclarent-ils – cela ne prouve point qu'il n'y en ait jamais eu autrefois ! » La fantastique histoire que vous allez lire maintenant est – prétendent ces Écossais – le récit d'événement réels, qui se sont déroulés jadis quelque part au cœur de la vieille Écosse.

Deux amis se reposaient dans la grande salle d'une ferme, devant une vaste cheminée où pétillait joyeusement un feu de bois. L'un d'eux, qui s'appelait Gurn, dormait au coin du feu, l'autre, qui s'appelait James, était sujet à une étrange somnolence, car il ne savait pas exactement s'il rêvait ou non. En effet, plongé dans un fauteuil, les yeux à demi-clos, il voyait une belle sylphide flotter à côté de lui. (Les sylphides sont des êtres surnaturels, ressemblant à des femmes ailées.)

La Sylphide voltigeait donc autour de James, s'en approchait, s'en éloignait, le frôlait presque de ses ailes vaporeuses. Une fois, elle se pencha vers lui et lui effleura le front de ses lèvres. James sursauta, ouvrit les bras et voulut la saisir, mais la belle apparition glissa aussitôt vers la cheminée et disparut sous forme d'une légère fumée.

Complètement éveillé, James se dressa et regarda attentivement autour de lui. Il vit son ami Gurn, qui ronflait au coin du feu. Il s'empessa de le réveiller :

— Dis, Gurn, tu n'as rien vu ?

— Quoi ?... Où ?... répondit l'autre en bâillant.

— Mais ici ! À côté de nous !

— Non ! Qu'est-ce que c'était ?

— Je ne sais si j'ai rêvé, mais j'ai cru voir distinctement une très belle jeune fille, qui dansait autour de moi et qui a disparu par la cheminée !

— Par la cheminée ? Tu rêves, mon vieux ! À ta place, j'aurais rêvé à Effie, que tu vas épouser dans quelques heures. Tu aurais dû, d'ailleurs, être un peu plus pressé auprès de ta fiancée.

Or, c'était Gurn lui-même qui rêvait à Effie quand il avait été réveillé en sursaut par son ami. Le pauvre Gurn aimait depuis longtemps cette jeune fille et souffrait de se savoir préférer le beau James. Ce jour-là, il souffrait doublement, car c'était le jour où Effie et James devaient se marier.

Tout à coup, on frappa à la porte. Gurn courut ouvrir. C'était Effie avec sa mère. Gurn offrit alors à la jeune fille les plumes d'un héron qu'il avait tué à la chasse. Il se sentait gauche et timide. Mais Effie ne faisait pas attention à lui. Tout en le remerciant pour son cadeau, elle observait James, qui paraissait très absorbé.

— Voyons, James, dit-elle, cet air soucieux ne convient pas pour un jour de mariage ! souris-moi un peu ! Ne suis-je pas ta fiancée ?

Sortant de sa torpeur, James s'approcha d'Effie et s'excusa.

— Ce n'est rien, répondit-il. J'étais sous l'impression d'un rêve. Je suis très heureux que le jour de notre mariage soit enfin arrivé.

Alors la mère d'Effie leur demanda de se mettre à genoux pour les bénir. Gurn se détourna, le cœur serré par la jalousie. Il avait bon cœur, cependant, et acceptait sa malchance sans vouloir de mal à son rival. Il s'inquiétait, par contre, de ne pas remarquer chez James autant d'amour pour Effie qu'il en avait lui-même.

À cet instant, les jeunes compagnes d'Effie arrivèrent avec leurs présents de noce. La salle résonna aussitôt de leurs rires. Effie s'assit alors devant un miroir pour essayer les parures qu'on venait de lui offrir. Les jeunes filles, qui avaient depuis longtemps deviné les sentiments de Gurn à l'égard d'Effie, ne se privèrent point du méchant plaisir de le taquiner. D'autres invités de la noce arrivaient à chaque instant.

Pendant ce temps, James était retombé dans sa rêverie. Il pensait à la Sylphide et, inconsciemment, s'était approché de la cheminée par laquelle elle avait disparu. Mais soudain, il frissonna et recula avec un cri d'effroi. Il venait d'apercevoir, accroupie devant le brasier, une vieille femme hideuse et grimaçante. C'était Maggie. Des gens bien renseignés disaient qu'elle était sorcière.

— Va-t'en d'ici, oiseau de malheur ! s'écria James en voulant la chasser.

Mais les jeunes filles s'interposèrent alors, en déclarant que Maggie

savait dire la bonne aventure d'après les lignes de la main.

— Oh oui ! s'écria Effie. Je voudrais que Maggie me dise si je serai heureuse.

La vieille femme examina sa main et répondit :

— Oui, tu seras heureuse !

— Est-ce que James m'aime vraiment ? ajouta la jeune fille.

Maggie jeta un coup d'œil sur la main de James.

— Non, dit-elle. Mais tu n'en seras pas moins heureuse pour cela.

Alors Gurn tendit sa main à son tour.

— C'est toi qui aimes vraiment Effie, déclara la chiromancienne, et c'est toi qui la rendras heureuse !

— Va-t'en, vieille sorcière ! s'écria James furieux. Ce ne sont pas des choses à dire le jour d'un mariage !

Lorsque la vieille Maggie fut partie, Gurn, troublé mais en ami loyal, pria Effie de ne pas ajouter foi à toutes ces prédictions. Effie répondit gaiement qu'elle n'avait pas cru un mot de ce qu'avait dit Maggie.

La mère d'Effie rappela alors à sa fille qu'il était temps d'aller se préparer pour la cérémonie. Elles s'en allèrent, suivies par les invités.

Resté seul, James se mit à réfléchir. Une tristesse incompréhensible s'était emparée de lui. Il sentait vaguement que son cœur était déjà partagé entre Effie, qu'il aimait sans passion, et la merveilleuse Sylphide, dont l'image ne quittait plus son esprit.

Tout à coup, la fenêtre s'ouvrit et le jeune homme aperçut la Sylphide dans l'embrasure. Elle semblait affligée. Il s'approcha d'elle doucement, craignant à chaque instant qu'elle ne s'envole. Mais la Sylphide ne bougeait point. Ce n'était donc pas une vision, ni un rêve ! Elle existait bien.

— Pourquoi es-tu si triste ? demanda James d'une voix tremblante.

— Je suis triste parce que je suis une Sylphide, et que tu es un homme ! J'aurais tant aimé être une de ces jeunes filles qui habitent dans ton village. Cependant, je fais de mon mieux et je te protège contre les mauvais esprits. C'est moi qui t'envoie de beaux rêves lorsque tu dors.

— Merci, Sylphide. Tu es très gentille ! Ne veux-tu pas entrer pour parler plus à l'aise ?

La Sylphide entra dans la pièce et ils se mirent à bavarder. La Sylphide finit par avouer qu'elle aimait James, mais James, qui se sentait pourtant de plus en plus attiré par cette extraordinaire fée, déclara courageusement qu'il était fiancé à Effie et devait l'épouser.

— Il faut alors que je te dise adieu ! dit la Sylphide tristement. Puissé-je mourir en te quittant.

Très touché par la sincérité et l'affliction de la Sylphide, James lui avoua qu'il portait déjà son image dans son cœur.

— Si c'est vrai, viens avec moi dans nos forêts ! s'écria-t-elle

joyeusement. Je te ferai connaître un monde merveilleux, un monde que vous, humains, vous ne connaissez que par les contes !

— Non, dit James. Il faut que je me marie aujourd'hui. Cependant, je peux t'avouer que je t'aime déjà plus qu'Effie !

Gurn, qui allait rentrer dans la ferme, entendit ces dernières paroles et vit James seul avec une inconnue. Profondément choqué, il s'empressa d'aller prévenir Effie. Cette dernière, suivie de ses compagnes qui l'aidaient à se parer pour la cérémonie du mariage, accourut aussitôt.

En entendant le bruit des pas qui s'approchaient, James cacha la Sylphide dans un fauteuil et la recouvrit de son manteau.

— Il l'a cachée ici ! dit Gurn en devinant ce qui venait de se produire.

Effie souleva alors le manteau d'une main tremblante, et tout le monde vit que le fauteuil était vide. La Sylphide s'était évaporée.

— Tu n'as pas honte de calomnier ainsi ton ami ? dit Effie à Gurn qui se retirait, la tête basse.

— Il est tout simplement jaloux ! crièrent les jeunes filles en se remettant à taquiner le pauvre garçon.

Les invités et beaucoup de villageois se réunissaient maintenant autour de la ferme. Un orchestre joua des airs populaires et les jeunes gens se mirent à danser, tandis que les vieux trinquaient autour des tables dressées pour la noce.

James avait l'air triste et soucieux. Il oublia même d'inviter sa fiancée à danser, et ce fut elle qui l'invita. Soudain, il vit la Sylphide qui tournoyait au milieu des invités. Elle avait fait en sorte qu'il était le seul à pouvoir la remarquer. Elle restait invisible pour tous les autres.

James essaya de ne pas la regarder, de chasser cette vision hallucinante, qui enchaînait son esprit et son cœur. Lorsque le moment solennel de passer l'anneau nuptial au doigt de sa fiancée arriva. James prit courageusement l'anneau et s'approcha d'Effie. Tous les yeux étaient braqués sur lui. On attendait que l'anneau fût passé au doigt de la jeune fille pour aller tous ensemble à l'église.

Mais James ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à la Sylphide, qui se trouvait à quelques pas de lui. Elle lui lança alors un regard si désespéré, en faisant mine de s'éloigner, que James oublia tout et se précipita derrière elle. La Sylphide l'entraîna ainsi hors du village, vers la forêt.

En voyant son fiancé lâcher l'anneau nuptial et s'enfuir comme un fou, la malheureuse Effie s'écroula par terre, évanouie.

Tout le monde était consterné. Lorsque les premiers moments de stupeur furent passés, les invités à la noce poussèrent des cris d'indignation et critiquèrent avec véhémence la conduite de James. La

mère d'Effie voulut emmener sa fille, mais Gurn tomba alors à genoux devant elle et lui dit :

— Effie devait se marier aujourd'hui. Ce mariage peut encore avoir lieu. Je me considérerais comme le plus heureux des hommes, si vous vouliez bien m'accepter à la place de James !

Pendant ce temps, James courait toujours, poursuivant avec obsession la Sylphide qui s'éloignait de plus en plus. Il la perdit enfin de vue, et s'arrêta pour reprendre haleine au milieu d'une vaste clairière. À travers la brume, il distingua une grotte, devant l'entrée de laquelle un énorme chaudron reposait sur un tas de charbons ardents. Une sorcière sortit alors de la grotte et se mit à tremper dans ce chaudron une longue écharpe.

Comme James essayait de comprendre ce que faisait la sorcière, la Sylphide réapparut de nouveau. Elle effleurait à peine le sol. On eût dit que chacun de ses pas était soutenu par des ailes invisibles. James fut si heureux de la revoir qu'il voulut lui offrir un cadeau. Il monta sur un arbre, y trouva un nid et voulut le prendre pour le donner à la Sylphide.

— Oh non ! s'écria-t-elle. Je ne veux pas de cadeau vivant. Laisse le nid à sa place !

Il descendit de l'arbre et ils se promenèrent, la main dans la main.

Bientôt, d'autres sylphides envahirent la clairière et se mirent à batifoler autour d'eux. La Sylphide se joignit à ses compagnes pour papillonner dans l'espace, gracieuse, vaporeuse, insaisissable. James tenta en vain de s'en approcher. Puis, l'une après l'autre, toutes les sylphides disparurent en voltigeant dans la forêt. Le jeune homme resta de nouveau seul au milieu de la clairière.

James était désespéré. Il ne lui plaisait pas du tout de ne voir la Sylphide qu'au cours de ses brèves apparitions. Il aurait préféré une présence plus constante. Il commençait à regretter sa conduite envers Effie. Fallait-il donc renoncer à un bonheur terrestre mais sûr, pour courir après une chimère qui, malgré son mystérieux attrait, était fragile comme un rêve, toujours prête à s'évanouir ?

Comme il se demandait déjà s'il ne serait pas plus sage de rentrer au village, il aperçut la sorcière qui traversait lentement la clairière. Il reconnut alors la vieille Maggie.

— Maggie, dit-il, je m'excuse de t'avoir insultée ce matin à la ferme. D'un geste de la main Maggie balaya ses excuses.

— N'en parlons pas. Veux-tu que je t'aide ?

— Comment pourrais-tu m'aider ?

— Ne voudrais-tu pas que la Sylphide soit toujours à tes côtés et ne s'envole pas sans cesse, comme elle l'a fait jusqu'à présent ?

— Si, je le voudrais ! Tu as deviné mes pensées !

— Alors, suis-moi !

La sorcière se dirigea rapidement vers le chaudron, qui exhalait des vapeurs verdâtres à l'entrée de la grotte. Elle en retira la longue écharpe et la présenta à James.

— Prends cette écharpe magique, dit-elle d'une voix douce. Tu n'auras qu'à la poser sur les épaules de la Sylphide et ses ailes tomberont d'elles-mêmes. La Sylphide ne pourra plus s'envoler et restera toujours à tes côtés !

James saisit l'écharpe et courut à la recherche de la Sylphide. Il n'alla pas loin. Elle venait elle-même à sa rencontre, en voltigeant gracieusement comme un papillon.

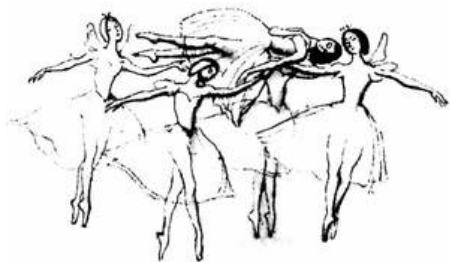
— Sylphide, dit-il, je voudrais que tu restes toujours à côté de moi !

Et avant que la Sylphide eût deviné ce qu'il avait l'intention de faire, James lui jeta sur les épaules l'écharpe magique. Une expression d'étonnement et de douleur convulsa le beau visage de la Sylphide. Ses ailes se recroquevillèrent, se tordirent comme une feuille de papier à l'approche d'une flamme et tombèrent en cendres...

La Sylphide porta aussitôt la main à son cœur, poussa un cri déchirant et s'écroula aux pieds du jeune homme. Comprenant qu'il venait de lui porter un coup mortel, James, les larmes aux yeux, se pencha rapidement et la saisit dans ses bras, mais le corps de la Sylphide était déjà inanimé. Un rire sardonique et triomphant retentit alors derrière lui. C'était la sorcière, qui fêtait sa vengeance.

Une foule de sylphides éplorées arrivèrent bientôt dans la clairière. Elles soulevèrent avec précaution le corps de leur sœur qui venait d'expirer pour avoir couru le risque d'aimer un simple mortel. Le gracieux cortège s'éleva lentement dans les airs et s'envola par-dessus les arbres vers le royaume des fées.

Le cœur serré par le remords, James quitta la clairière d'un pas chancelant. Et soudain, il entendit le son lointain et joyeux des cloches. Elles célébraient le mariage d'Effie et de Gurn.



# Giselle<sup>(7)</sup>



ALBERT, le jeune prince de Silésie, aimait une pauvre paysanne du nom de Giselle. De peur d'intimider la jeune fille par sa noble origine, il se faisait passer à ses yeux pour un simple paysan. Il avait loué une cabane dans le voisinage de celle où habitait Giselle, afin de pouvoir se travestir rapidement en paysan lorsqu'il venait la voir. Elle ne le connaissait que sous le nom de Loys.

Or, les parents d'Albert voulaient qu'il épousât Bathilde, la fille du duc de Courlande. Ce dernier ayant donné son consentement, on considérait déjà Albert et Bathilde comme fiancés. Cela contrariait beaucoup Albert, mais il n'osait pas dire à ses parents qu'il aurait préféré épouser Giselle, car ce n'était qu'une paysanne. Une telle révélation aurait même pu nuire à Giselle.

Le garde-chasse Hilarion était également amoureux de Giselle et proposait de l'épouser, mais Giselle le détestait, car il était stupide et méchant. Hilarion ne comprenait pas que la jeune fille le repoussait d'abord à cause de ses défauts et cherchait obstinément à découvrir la raison de ses refus. Un jour, cependant, il crut la trouver.

Hilarion s'approchait de la cabane de Giselle pour l'importuner encore une fois par une demande en mariage lorsqu'il entendit le trot d'un cheval. Il se cacha derrière un arbre et guetta.

Il fut surpris de voir que le cavalier – un beau seigneur très richement vêtu – s'arrêtait devant une cabane rustique. Puis sautant à terre, il regarda autour de lui, comme pour s'assurer que personne ne le voyait, et entra rapidement dans la cabane, dont il possédait la clé. Mais la surprise d'Hilarion fut plus grande encore, lorsque la porte de la cabane se rouvrit pour livrer passage à un jeune paysan. Ce paysan avait les traits du seigneur qui était entré quelques instants auparavant. Il se dirigea aussitôt vers la cabane de Giselle. Un mauvais pressentiment envahit alors le cœur du garde-chasse.

Giselle ouvrit la porte et sortit, le visage inondé de joie.

— Loys, dit-elle au jeune paysan, il y a déjà plusieurs jours que tu n'es pas venu me voir ! Je commençais à m'inquiéter. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de grave ?

— Non, non... répondit le prince travesti en détournant les yeux.

Comment pouvait-il expliquer à Giselle que ses parents, sans lui demander son avis, l'avaient fiancé à la princesse Bathilde. C'était un usage qu'on pratiquait à l'époque dans les familles princières.

Giselle et son visiteur s'assirent sur un banc derrière la maison, et de sa cachette Hilarion ne put rien entendre de plus. Il comprenait cependant que les deux jeunes gens se plaisaient beaucoup et parlaient en riant comme de vieux amis. Dévoré par la jalousie, il perdit patience et s'élança vers eux.

— Giselle, s'écria-t-il, je vois à présent pourquoi tu me repousses ! Cette homme m'a volé ma fiancée !

— Je n'ai jamais été ta fiancée, répondit Giselle d'une voix calme, et je ne le serai jamais. Je te supplie de me laisser en paix !

— Giselle, tu ignores qui est cet homme. Il est assez louche. Chasse-le !

— Je préfère, au contraire, que tu te retires toi-même !

Fou de rage, le garde-chasse leva la main et voulut frapper Giselle mais Loys intervint et lui tordit le bras. Il y eut une courte lutte et Hilarion, vaincu, dut battre en retraite.

— Je me vengerai ! hurla-t-il d'une voix haineuse.

— Il y a longtemps qu'il m'importune, murmura Giselle. J'espère que c'est la dernière fois. Mais oublions vite ce fâcheux incident, pour ne penser qu'à notre joie. Sais-tu que j'ai appris encore plusieurs danses nouvelles depuis notre dernière rencontre ?

— Tu aimes beaucoup danser ?

— Énormément ! Lorsque je danse, j'ai l'impression de vivre une vie nouvelle. Je ne sens plus la terre sous moi. Je suis emportée par des ailes magiques. Je flotte dans l'espace comme un oiseau. Regarde ! Je vais te montrer ce que j'ai appris.

Giselle se mit alors à voltiger autour de la chaumière, valsant avec tant d'exaltation et de grâce que le prince, envoûté lui aussi par le rythme, dansa avec elle.

Les villageoises qui revenaient de la vendange avec leurs paniers s'arrêtèrent pour les regarder, puis, entraînées à leur tour, posèrent les paniers par terre et se mirent à tourner.

Cette atmosphère de fête fut brusquement troublée par l'apparition de la mère de Giselle.

— Ma fille est malade ! s'écria-t-elle en se tordant les bras. Elle ne fait que danser. Mais sais-tu, ma petite, que si tu continues à danser avec tant de frénésie, tu en mourras un jour et tu seras alors changée en Wilis !



Les villageoises se regardèrent avec effroi et, ramassant leurs paniers, s'empressèrent de rentrer chez elles.

L'évocation des Wilis provoquait toujours un malaise, car les Wilis étaient les fantômes des jeunes filles mortes pour avoir aimé la danse plus que tout au monde.

Puis la mère de Giselle l'obligea à rentrer sur-le-champ à la maison, sans lui permettre d'échanger un seul mot avec Loys. Ce dernier s'éloigna tristement dans la forêt, attendant un moment plus propice pour revoir sa bien-aimée.

Quelques instants après, on entendit une joyeuse fanfare. C'était la chasse du duc de Courlande. Accompagné de sa fille, la princesse Bathilde, et de sa suite, le duc apparut bientôt à la tête de la cavalcade.

Le hasard – qui tantôt arrange bien les choses et tantôt les précipite vers l'irréparable – voulut que le duc de Courlande eût envie de boire alors qu'il passait devant la cabane où habitaient Giselle et sa mère.

— Allez donc demander à ces paysans, dit-il à un écuyer, s'ils n'auraient pas de rafraîchissements pour nous !

L'écuyer frappa à la porte de la cabane. Lorsque la mère de Giselle eut compris de quoi il s'agissait, elle s'empressa de dresser devant la porte, avec l'aide de sa fille, une table recouverte d'une nappe blanche. Des boissons et même des victuailles – ce qu'il y avait de meilleur à la maison – furent disposées rapidement sur la table. On traîna dehors chaises, escabeaux et bancs pour faire asseoir les hôtes. C'était un grand honneur que celui de recevoir le duc de Courlande.

Un sourire hautain figé sur les lèvres, le duc se mit à table avec la princesse Bathilde et quelques dignitaires de la cour. Le reste de la troupe attendit respectueusement debout.

Giselle examinait à la dérobée tous ces beaux seigneurs, si élégants et si richement vêtus. Mais c'est la princesse Bathilde qui attirait surtout ses regards. Elle ne pouvait détacher ses yeux de la belle robe que portait la princesse. Cependant, la timidité l'empêchait d'approcher trop près.

Remarquant la curiosité dont elle était l'objet, la princesse Bathilde appela Giselle d'un geste amical de la main.

— Approche ! Comment t'appelles-tu ?

— Giselle, madame.

— Ma robe te plaît-elle, Giselle ?

— Oh oui, madame !... Puis-je la toucher ?

— Mais certainement, mon enfant.

Giselle toucha l'étoffe du bout du doigt, et ne put retenir un soupir admiratif.

— Qu'elle est naïve ! dit la princesse à son père. Elle me plaît. Giselle, voudrais-tu me servir au château ? Tu m'aideras à m'habiller,

et tu verras beaucoup d'autres robes plus belles que celle-là !

Giselle rougit, baissa les yeux et demeura muette, l'air indécis.

— Eh bien, ma proposition te plaît-elle ?

— Madame... c'est trop d'honneur pour moi... je ne suis qu'une pauvre paysanne...

— Cela n'a pas d'importance, tu t'habitueras à la vie du château.

— Je n'ose contrarier madame, mais...

— Mais quoi ?

— Mais qu'elle me permette de refuser.

— Pourquoi donc ? s'étonna Bathilde.

— Parce que j'aime trop la danse, madame. Si je travaille au château, je ne pourrai plus danser quand j'en aurai envie... Que madame m'excuse ! Je tiens à ma liberté.

— Ta franchise t'honore, Giselle. Ainsi donc, tu aimes la danse au point de refuser ce que toute fille de ta condition aurait considéré comme une chance inespérée ! Tu m'étonnes. Mais je veux t'étonner à mon tour. Je désire t'offrir ce cadeau. Tiens !

La princesse enleva son beau collier et le passa au cou de la jeune fille. Giselle se confondit en remerciements. Elle n'avait jamais vu un aussi beau collier.

Après avoir fait honneur à cette table paysanne, le duc et la princesse se retirèrent dans la cabane pour se reposer, avant de poursuivre leur route jusqu'au château qui était encore assez éloigné. Les autres chasseurs se retirèrent discrètement dans la forêt.

Restée seule, Giselle se mit à rôder autour de la cabane en regardant au loin, dans l'espoir d'apercevoir quelque part Loys. Elle le vit enfin, à la lisière de la forêt, et lui fit signe d'approcher. Loys (ou le prince Albert) accourut aussitôt.

Giselle lui montra le beau collier qu'elle venait de recevoir d'une belle et noble dame. Elle était si contente qu'elle se remit à danser et Loys dansa avec elle. Mais leur joie fut de courte durée.

Hilarion apparut tout à coup en brandissant triomphalement l'épée et les habits du prince. Il exultait, car il tenait sa vengeance.

— Giselle, je savais bien que cet homme était un imposteur ! Voici ce que j'ai découvert dans la petite cabane isolée que tu vois là-bas. Je l'ai vu entrer habillé en seigneur et je l'ai vu ressortir travesti en paysan !

— Va t'en d'ici, vil menteur ! s'écria le prince Albert en se jetant sur le garde-chasse. Ces habits ne sont pas à moi et ce n'est pas moi que tu as vu !

Voyant que son adversaire était assez fort pour le chasser, Hilarion se précipita vers la table où le duc de Courlande avait laissé son cor de chasse et souffla dans le cor.

Le son du cor attira aussitôt l'attention des chasseurs, qui revinrent

en courant de la forêt, tandis que le duc de Courlande et la princesse Bathilde sortaient, étonnés, de la cabane où ils se reposaient.

— Que se passe-t-il ? demanda le duc d'une voix courroucée. Pourquoi trouble-t-on ainsi mon repos ?

Au même instant la princesse Bathilde poussa un cri de surprise. Elle venait de reconnaître le prince Albert sous son déguisement de paysan.

Alors le duc de Courlande le reconnut aussi.

— Tiens, Albert ! s'étonna-t-il à son tour. Que faites-vous donc là ? Et pourquoi ce costume étrange ? Depuis quand les princes de Silésie portent-ils des habits de paysan ?

— Ses vêtements sont là ! cria Hilarion en brandissant le costume et l'épée du prince. Il s'est travesti pour faire la cour à Giselle !

— À Giselle ? demanda le duc, de plus en plus étonné. Je croyais, Albert, que vos parents étaient tombés d'accord avec moi pour annoncer vos fiançailles avec ma fille Bathilde ! Si vous préférez une paysanne à une princesse, il fallait me le dire d'avance.

Giselle, qui se taisait depuis l'intervention d'Hilarion et regardait avec effroi tantôt les uns, tantôt les autres, essayant de comprendre, poussa alors un hurlement de douleur.

— Loys est un prince ! Il m'a trompée ! Il est le fiancé de la princesse !

Albert se précipita vers elle pour la consoler et lui expliquer qu'il l'aimait sincèrement, qu'on venait de le fiancer sans prendre son accord, qu'il se déguisait pour ne point l'intimider, mais il n'eut pas le loisir de parler. Giselle le repoussa brutalement, leva les bras au ciel, tourna sur elle-même et s'écroula comme une masse.

Tous la regardaient en silence, cloués sur place par l'émotion. Quelques instants passèrent sans que personne eût bougé et tout à coup Giselle remua, se souleva sur un coude puis sur un genou et se mit à rire.

Avait-elle perdu la raison ? N'était-ce qu'une crise de nerfs passagère ?

Giselle se leva enfin lentement. Ses bras se déplièrent comme les ailes d'un oiseau. Elle fit un pas, un autre, et soudain se mit à danser avec une frénésie extraordinaire. Elle sautait, elle tournait, elle s'inclinait, elle se redressait, elle semblait retomber en arrière et puis de nouveau se déliait pour s'élever dans l'air. Les pointes de ses pieds touchaient à peine le sol. Elle semblait voler.

Chose étrange, le visage haletant de Giselle souriait. Elle ne reconnaissait plus personne, elle avait tout oublié, elle était littéralement absorbée par la danse, elle s'évapourait à travers la danse...

Et son âme s'envola, animée par la danse comme s'exhale le parfum

d'une fleur agitée par le vent.

Tout à coup, elle glissa gracieusement sur le sol, telle une feuille morte qui, après avoir plané quelques instants, se dépose en tournoyant par terre, se coucha sur le dos, mit les bras en croix sur sa poitrine, et ferma les yeux.

Voulant la suivre dans la mort, le prince Albert s'empara de son épée et en tourna la pointe contre lui, mais les chasseurs le désarmèrent aussitôt.

Alors, Hilarion comprit qu'il avait provoqué la perte de Giselle. Aussi, le soir du même jour se rendit-il au cimetière où l'on venait d'enterrer la jeune fille, afin de prier sur sa tombe fraîche et lui demander pardon. Pour arriver au cimetière, il fallait traverser une partie de la forêt.



« Giselle, je voudrais t'expliquer tout. »

La nuit était assez sombre et la forêt pleine de bruits étranges. Minuit venait de sonner. Myrta, la reine des Wilis, escortée de sa cour de fantômes, et des feux follets qui couraient au ras du sol, s'avavançait à travers le brouillard nocturne pour prendre possession d'une nouvelle Wilis. Il s'agissait de Giselle.

Les Wilis pénétrèrent dans le cimetière et s'approchèrent de sa tombe. Alors, le fantôme de Giselle émergea du sol et salua Myrta.

— Giselle, dit la reine des Wilis, durant toute ta vie terrestre tu as aimé la danse plus que tout au monde. Tu as expiré aujourd'hui, en te libérant par la danse de la douleur que les hommes t'avaient infligée. Ton âme a préféré s'envoler par la danse, plutôt que de rester parmi ces hommes méchants. Il est juste que tu sois des nôtres. Avec les Wilis, tu danseras tant que tu voudras, mais tu devras danser jusqu'à la fin des temps.

Giselle était heureuse de retrouver la liberté de danser tout son soûl. Elle exprima sa gratitude par une danse gracieuse.

— Allons-nous-en ! dit tout à coup la reine. Il me semble qu'un être humain s'approche d'ici.

Les Wilis n'aimaient pas être surprises par les hommes. On disait même qu'elle s'attaquaient aux gens qui se promenaient la nuit dans cette forêt. C'est ce qui arriva à Hilarion.

Le garde-chasse n'était pas très éloigné du cimetière, lorsqu'il vit avec terreur une foule de fantômes de jeunes filles qui s'approchaient de lui en pirouettant.

— C'est Hilarion, c'est Hilarion ! crièrent-elles. C'est lui qui a fait le malheur de Giselle ! C'est lui ! C'est lui !

Elles le saisirent par les bras et se mirent à le tourner, à le pousser, à le rejeter de l'une à l'autre comme un gros ballon. Malgré lui, Hilarion dut danser, danser comme un fou. Il se trouva enfin au bord d'un étang, perdit l'équilibre et se noya en tombant dans l'eau.

Pendant ce temps, le prince Albert s'approchait aussi du cimetière par un autre chemin. Il croyait que sur la tombe de Giselle, il serait plus près d'elle... Il ne se trompait pas. Lorsqu'il s'agenouilla devant la tombe, les larmes aux yeux, le fantôme de Giselle flotta à côté de lui.

Le prince voulut le saisir, mais le fantôme s'esquiva aussitôt. Il courut après lui mais chaque fois, lorsqu'il croyait le toucher, ses bras se refermaient sur le vide. Le fantôme dansait, insaisissable et toujours proche.

— Giselle, dit Albert en s'arrêtant, essoufflé, je voudrais t'expliquer tout, te faire comprendre que si la princesse Bathilde est considérée comme ma fiancée, je n'y suis pour rien car c'est toi que j'aime !

— Je sais tout maintenant, répondit Giselle. Ne te tourmente pas. Je ne t'en veux point. Je te conseille d'épouser Bathilde, qui est une princesse. Elle est, d'ailleurs, bonne et gentille. Je n'étais qu'une

paysanne et tes parents ne m'auraient jamais acceptée pour belle-fille. Quant à moi, tu sais que j'aimais danser plus que tout au monde. Je suis devenue une Wilis et je danserai toujours.

— Mais tu n'es plus qu'un fantôme, Giselle !

— Mais la danse n'est-elle pas aussi une sorte de fantôme de la vie ? J'ai toujours rêvé d'être un fantôme qui puisse incarner la danse !

Soudain, les Wilis, qui venaient de châtier Hilarion, revinrent avec la reine Myrta à leur tête.

— N'est-ce point le prince Albert ? dit Myrta. Il mérite la mort, car il fut la cause de la mort de Giselle.

— Il n'est point fautif ! s'écria Giselle en s'interposant. Il m'aime sincèrement, je vous le jure. On l'a fiancé contre son gré et il n'osait pas parler de moi à ses parents, parce que je n'étais qu'une simple paysanne !

— Nul humain ne doit nous voir, dit la reine inflexible. Il sera puni.

— Laissez-moi partir ! supplia Albert, épouvanté par ces fantômes qui s'approchaient de tous les côtés.

— Tu ne partiras pas d'ici !

— Je vous demande sa grâce ! Laissez-le partir, implora Giselle.

— Non, il subira son châtement ! dit Myrta en tirant une baguette magique de sa manche.

Alors Giselle eut une idée.

— Loys ! Permets-moi de te donner ce nom qui m'est cher... Loys, saisis la croix qui se dresse sur ma tombe. Elle te protégera !

Le prince s'accrocha à la croix, l'entoura de ses bras, comme si elle était une bouée de sauvetage.

La reine des Wilis leva sa baguette magique d'un air menaçant et la secoua dans la direction d'Albert. Mais l'effet attendu ne se produisit pas. La croix protégea le prince contre la magie de Myrta et la baguette se cassa en plusieurs morceaux, qui tombèrent aux pieds de la reine. Furieuse, Myrta ordonna à Giselle de retirer la croix des mains du prince, mais Giselle refusa d'obéir.

Les Wilis dansèrent autour du prince Albert de Silésie jusqu'au matin. L'aurore, en chassant la nuit, chassa les fantômes et le prince put enfin retourner parmi les vivants.



# Coppélia<sup>(8)</sup>



UELQUE part aux confins de la Galicie, dans une petite ville aux maisons en bois, peintes de couleurs vives et surmontées de pignons pointus, vivait une blonde jeune fille du nom de Swanilda. Swanilda aimait Frantz, un ami d'enfance qui habitait dans le même quartier. Ils étaient fiancés et l'on n'attendait plus pour célébrer leur mariage que l'avis du bourgmestre qui devait en fixer la date. À quelques pas de la maison de Swanilda, se dressait une étrange demeure de couleur sombre, aux fenêtres grillées et à la porte massive. Cette maison appartenait à maître Coppélius, un mystérieux personnage qui s'était récemment installé dans la ville. Qui était-il et d'où venait-il ? Chacun se le demandait. On savait seulement que cet homme bizarre faisait d'admirables jouets. Mais pourquoi était-il si réservé, pourquoi ne travaillait-il pas à découvert, comme tout le monde, pourquoi ne laissait-il entrer personne chez lui et fermait-il toujours sa porte à clé ? Cependant, ces surprenantes particularités de la vie du vieil homme ne troublaient point Swanilda. Un autre fait l'intriguait beaucoup plus.

On disait que Coppélius avait une fille, du nom de Coppélia. C'était une créature plus étrange encore que son père. On ne savait pas quand elle sortait ; on la voyait souvent assise derrière sa haute fenêtre, l'air impassible et grave, les yeux fixés sur un livre. Cette fille studieuse n'aurait point préoccupé Swanilda, si elle n'avait été d'une extraordinaire beauté et si – c'était le plus grave – Frantz, le fiancé de Swanilda, n'avait témoigné trop d'intérêt à cette séduisante inconnue. En un mot, Swanilda était jalouse. Et comme elle était jalouse, elle épiait souvent sa rivale, ce qui n'était pas difficile, puisque leurs maisons se trouvaient sur la même place.

Un jour, n'y tenant plus, Swanilda essaya d'attirer l'attention de Coppélia pour faire sa connaissance. Elle s'y prit d'une façon assez originale. Étant une danseuse émérite, Swanilda se mit à valser sous la fenêtre de Coppélia. N'importe qui se serait penché dehors pour la



voir évoluer avec grâce, mais... mais la trop studieuse Coppélia ne la gratifia même pas d'un coup d'œil, elle ne leva même pas la tête et continua à lire, imperturbable. Ce dédain, ce mépris si clairement avoué, irritèrent la pauvre Swanilda, au point qu'elle en faillit pleurer de dépit.

Tout à coup, elle entendit des pas qui s'approchaient. C'était Frantz. Swanilda se cacha aussitôt sous un porche et attendit. Frantz s'avavançait d'une démarche hésitante. Il semblait se diriger vers la maison de Swanilda, mais ses yeux étaient tournés vers celle de Coppélia. À cet instant, la belle Coppélia se pencha brusquement pour regarder dehors. Frantz lui envoya aussitôt un baiser de la main. Coppélia se rejeta en arrière et reprit sa lecture. Rien n'avait échappé à l'œil vigilant et jaloux de Swanilda.

Frantz finit par la remarquer sous le porche où elle s'était cachée.

— Que fais-tu là, Swanilda ? demanda-t-il surpris.

— Je t'observe.

— Pourquoi donc ?

— Je veux savoir si tu m'aimes toujours.

— Comment peux-tu en douter, Swanilda ? Ne sommes-nous pas fiancés ?

— Dis-moi franchement qui tu préfères : moi ou Coppélia ?

— Question stupide !

— Je te prie de me répondre !

— Je n'aime que toi, Swanilda !

— Je n'en crois rien. Je t'ai vu tout à l'heure lui envoyer un baiser de la main ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Frantz n'eut pas le temps de répondre. Une foule joyeuse fit soudain irruption sur la place en chantant et en dansant. Au milieu de la foule se trouvait le bourgmestre de la ville. Apercevant Swanilda et Frantz, il fit quelques pas dans leur direction et dit d'un ton affable :

— J'ai une très bonne nouvelle à vous annoncer : notre seigneur offre une cloche à la ville ! Il y aura à cette occasion une grande fête au château. D'autre part, tous ceux qui se marieront demain au son de cette cloche recevront une dot du seigneur. Vous pensez si la liste des couples voulant se marier demain s'allonge d'heure en heure ! Je vous convie donc à vous préparer rapidement, car on ne peut choisir meilleur jour que celui-là pour votre mariage ! C'est le seigneur qui offre la dot.

— Je ne sais pas si nous allons nous marier, dit Swanilda en jetant un regard sévère sur son fiancé.

— Swanilda, tu exagères ! s'écria Frantz d'un ton fâché.

— Je n'exagère rien. Je ne veux pas épouser une jeune homme dont le cœur est par trop volage. Tout est fini entre nous !

— Je t'en prie, écoute-moi !

Mais Swanilda ne voulait plus l'écouter. Au lieu de continuer leur querelle d'amoureux, elle préféra se joindre aux danseurs qui évoluaient joyeusement sur la place. Pour se changer les idées, elle se lança tout à coup dans une « csardas » endiablée en tambourinant avec rage le sol de ses talons. Entraînés par elle, tous les assistants se mirent aussi à danser la trépidante « csardas ».

Frantz fut le seul à ne pas partager cette frénésie générale. Très vexé par l'attitude de sa fiancée, il quitta bientôt la place.

Soudain, la porte de la mystérieuse maison s'ouvrit pour livrer passage à maître Coppélius. Les jeunes gens se jetèrent sur lui avec des cris de joie et essayèrent de l'entraîner dans leur ronde.

— Viens danser avec nous ! lui criaient-ils. Où est ta fille ? Pourquoi ne sort-elle pas danser comme tout le monde ? Pourquoi est-elle si fière ?

Coppélius s'arracha avec peine des mains qui l'agrippaient de tous côtés et battit en retraite vers sa porte. Cependant, les jeunes gens le poursuivirent en criant :

— Entrons chez lui ! On saura enfin ce qu'il cache dans sa tanière ! Forçons cette orgueilleuse Coppélia à danser avec nous !

Coppélius eut juste le temps de leur claquer la porte au nez. Mais dans sa précipitation, il avait laissé tomber sa clé par terre. Swanilda l'aperçut la première et s'en empara aussitôt.

— Écoutez, chuchota-t-elle à ses compagnes. Voici la clé de Coppélius. Le soir, dès qu'il sortira, nous pourrons nous introduire chez lui et voir tout ce qui se passe dans cette étrange maison ! Êtes-vous d'accord ?

— Nous sommes d'accord ! murmurèrent avec des rires étouffés les jeunes filles qui l'entouraient.

Le soir donc, dès que les ténèbres eurent enveloppé la petite ville, un groupe de jeunes filles, dirigé par Swanilda, qui était au courant des allées et venues de Coppélius, alla se poster dans l'ombre, à quelques pas de la demeure de celui-ci.

Coppélius préférait sortir le soir sans attirer l'attention des regards indiscrets. Mais cette fois-là, une dizaine de paires d'yeux l'épiaient déjà lorsque, croyant n'être vu de personne, il apparut sur le seuil de sa maison. Le vieillard balaya d'abord la place d'un regard méfiant, puis, après avoir refermé soigneusement la porte, il s'éloigna d'un pas rapide. Dès qu'il eut disparu au fond d'une ruelle, Swanilda fit signe à ses compagnes de la suivre.

Les espiègles jeunes filles s'approchèrent à pas de loup de la porte de Coppélius. Swanilda introduisit la clé qu'elle avait trouvée par terre dans la serrure et la tourna trois fois. La porte s'ouvrit avec un grincement désagréable.

— Venez ! dit Swanilda en se glissant dans le vestibule.

— J'ai peur ! murmura l'une des jeunes filles. J'ai l'impression de pénétrer dans l'autre d'un sorcier !

— Nous verrons bien s'il est un sorcier ou non. Ce qui m'intéresse, moi, c'est surtout de savoir si sa fille est une sorcière. Ne faites pas de bruit, elle est dans la maison. Nous allons la surprendre.

— Mais si c'est une sorcière, elle pourra nous faire du mal ! murmura la peureuse.

— Voyons ! Nous sommes dix, elle est seule ! Du courage !

Swanilda s'avança résolument vers un escalier qui menait à l'atelier de Coppélius. Après un instant d'hésitation ses compagnes la suivirent.

Elles pénétrèrent enfin dans une vaste salle, faiblement éclairée par une lampe et un pâle rayon de lune qui filtrait à travers les rideaux entrouverts. Un spectacle hallucinant s'offrit soudain à leurs yeux horrifiés. La chambre était remplie de figures immobiles qui se dressaient dans l'ombre comme des spectres menaçants. Un vieux Persan, portant un énorme turban sur la tête, les fixait d'un regard vitreux ; un gros nègre levait son cimeterre, prêt à frapper ; un Maure montrait les dents comme s'il avait envie de les manger ; un chevalier à l'armure étincelante les défiait de sa lance...

Un frisson d'épouvante parcourut le petit groupe. Mais comme rien ne bougeait, Swanilda, effrayée d'abord autant que ses amies, s'enhardit à faire quelques pas dans la pièce.

— Venez ! chuchota-t-elle. N'ayez pas peur ! Ce ne sont que des automates fabriqués par maître Coppélius. Je me demande, cependant, où est sa fille. Je ne l'ai pas vu sortir dehors !

Swanilda s'avança à pas feutrés vers la fenêtre où Coppélia avait l'habitude de s'adonner à la lecture. Un rideau cachait cet endroit. La jeune fille l'écarta doucement et recula aussitôt. Coppélia était toujours assise sur sa chaise, plongée dans son livre. Elle n'avait probablement rien entendu ; cependant, son impassibilité avait quelque chose d'étrange ; elle ne faisait aucun mouvement.

— Elle dort, peut-être ? suggéra une de ses compagnes à l'oreille de Swanilda.

Swanilda prit son courage à deux mains et appela :

— Coppélia !

Coppélia ne bougea pas.

— Coppélia ! répéta Swanilda plus fort.

Aucune réaction de la part de Coppélia. Swanilda lui toucha l'épaule et la secoua doucement. Aucun effet !

— J'espère qu'elle n'est pas morte ? murmura une des jeunes filles en tremblant de tous ses membres. On l'a peut-être assassinée, et nous serons toutes jetées en prison !

Cependant Swanilda, qui s'était penchée vers Coppélia pour l'examiner de plus près, partit tout à coup d'un énorme éclat de rire.

— Mais ce n'est qu'une poupée ! s'écria-t-elle. Un automate comme les autres ! Regardez-la bien !

Tout le monde se mit à examiner la fameuse Coppélia, à la toucher, à la palper, à la tourner dans tous les sens sur sa chaise.

— Ainsi, reprit Swanilda, la fille de maître Coppélius n'était qu'un mannequin, une poupée mécanique qui se penchait parfois vers la fenêtre et semblait regarder dehors quand son mécanisme était mis en marche !

Swanilda découvrit alors sur le dos de Coppélia une petite clé et la tourna plusieurs fois. La poupée s'anima aussitôt, bougea lentement sa tête de gauche à droite, comme si elle lisait vraiment, puis se pencha vers la fenêtre, sembla regarder dans la rue et reprit enfin sa pose de lectrice studieuse.

Les jeunes filles étaient secouées d'un rire fou. Toutes leurs craintes s'étaient complètement évanouies. Swanilda sautait de joie, car elle comprenait à présent à quel point sa jalousie avait été stupide. Elle se promettait de se moquer de Frantz qui avait envoyé un baiser de la main à une poupée mécanique.

— Mettons tous les automates en marche ! lança-t-elle.

Sa proposition fut accueillie avec des cris d'enthousiasme.

Les jeunes filles se mirent à gambader à travers l'atelier de Coppélius et à monter les mécanismes de tous les automates disposés le long des murs. Des bruits inattendus se firent alors entendre. Le Maure qui tenait des cymbales dans ses mains se mit à les heurter régulièrement l'une contre l'autre ; le nègre grinçait des dents et agitait son cimeterre ; le vieux Persan tournait les pages d'un livre ; un joueur de tympanon faisait entendre sa ritournelle ; toutes sortes de mécanismes d'horlogerie imitaient toutes sortes de cris d'animaux.

Tout à coup, la fête fut brusquement interrompue par le retour inopiné de Coppélius, qui poussa les hauts cris en entendant le vacarme provenant de son atelier. Les jeunes filles s'éparpillèrent comme une bande de moineaux effarouchés. Elles avaient des jambes plus agiles que le vieillard, aussi n'arriva-t-il pas à les attraper. Elles dévalèrent quatre à quatre l'escalier et se précipitèrent dans la rue. Mais Swanilda, qui se trouvait à l'autre bout de la pièce lorsque Coppélius y avait fait irruption, n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à l'escalier. Elle dut se cacher derrière le rideau qui recouvrait Coppélia.

Après avoir mis en fuite les jeunes filles, Coppélius, tremblant de fureur, se livra à une révision complète de ses automates. Il constata que certains d'entre eux venaient d'être endommagés, leurs mécanismes ayant été remontés trop brutalement, ce qui avait eu pour effet de briser les ressorts.

Soudain, il entendit un bruit insolite du côté du balcon. Il s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Quelle ne

fut sa surprise de voir une échelle appuyée au balcon. Il vit bientôt apparaître une tête, puis des épaules et enfin un jeune homme qui enjamba rapidement la balustrade du balcon.

C'était Frantz. Dépit d'un côté par les propos jaloux de Swanilda, intrigué de l'autre par la belle Coppélia qui ne sortait jamais, il s'était décidé à voir celle-ci de plus près et à lui parler. Il avait rencontré Coppélius dans la rue et croyait qu'il n'était pas encore rentré chez lui.

Frantz poussa la porte du balcon et pénétra dans l'atelier du vieux mécanicien. Mais il n'eut pas le loisir d'inspecter les lieux car deux bras s'abattirent aussitôt sur lui et l'étreignirent.

— Bonjour, monsieur le voleur ! lui dit une voix à l'oreille.

— Je ne suis pas un voleur ! protesta le jeune homme en se débattant.

— Et qui es-tu donc, toi qui t'introduis dans la maison d'autrui par le balcon à l'aide d'une échelle ?

— Je suis un amoureux !

— Un amoureux ? s'étonna Coppélius en relâchant son étreinte. Et de qui serais-tu amoureux ?

— De votre fille, de la belle Coppélia !

Coppélius le regarda longuement d'un air pensif.

Il méditait quelque chose.

— Vous ne dites rien ?... Puis-je la voir ?

— Elle n'est pas là en ce moment, mais elle reviendra bientôt, répondit enfin le vieillard. En attendant son retour, je te propose de boire un verre de vin à sa santé !

— Ce n'est pas de refus ! s'empressa de dire Frantz, très heureux de s'en tirer à si bon compte.

Coppélius alla alors vers un buffet et y prit une bouteille. Puis il remplit un grand verre et le présenta à Frantz qui le but poliment, sans se douter que le vin contenait un somnifère.

L'effet de la drogue fut assez rapide. Frantz se sentit bientôt la tête lourde et un voile opaque passa devant ses yeux comme s'il allait s'évanouir. Coppélius lui tendit une chaise. Frantz s'assit et bâilla. Ses paupières se fermèrent malgré lui. Et tout à coup, il plongea dans un profond sommeil.

Coppélius jubilait en se frottant les mains. Comme certains solitaires qui s'expriment à voix haute, faute d'avoir avec qui parler, Coppélius commença à monologuer avec animation, sans soupçonner un seul instant la présence d'une jeune fille cachée derrière le rideau de Coppélia. De sa cachette, Swanilda voyait et entendait tout.

— Enfin, disait le vieillard en cherchant un livre sur les rayons de sa bibliothèque, une occasion inespérée vient de se présenter de faire une expérience à laquelle j'ai rêvé toute ma vie ! Je suis un admirable mécanicien. Je connais l'art d'animer à l'aide de mécanismes

compliqués des grandes poupées, en leur permettant de faire toutes sortes de mouvements. Coppélia, ma création la plus parfaite, a mystifié toute la ville du haut de sa fenêtre et on la prend pour ma fille ! Ce jeune homme en est tombé amoureux ! Mais tout cela ne me satisfait pas encore. Mon rêve serait d'insuffler une âme à ces poupées mécaniques. De les voir vivre vraiment comme des êtres humains ! J'ai là un livre de magie extraordinaire, qui indique les moyens de faire passer la force vitale d'un être animé dans un corps inanimé. Je suis très curieux d'essayer les formules données par ce livre. Le hasard vient de me fournir une occasion merveilleuse. Je vais donc emprunter l'âme de ce jeune homme endormi et la prêter au plus parfait mannequin que j'aie jamais fabriqué, celui de Coppélia ! Ma Coppélia va, peut-être, vivre réellement. Elle sera ma véritable fille !

Le vieillard s'animait de plus en plus en tournant les pages du livre de magie. Enfin, il trouva toutes les incantations qui, d'après ce livre, devaient être prononcées pour obtenir le résultat qu'il souhaitait. Il s'approcha alors du rideau qui cachait Coppélia et le tira. Puis il se mit à lire d'une voix solennelle les paroles magiques, afin que la force vitale de Frantz fût transmise à la poupée.

Soudain, Coppélia se leva de sa chaise et se mit à marcher. Coppélius n'en croyait pas ses yeux et suivait tous ses gestes avec émerveillement. Coppélia marcha d'abord comme un automate avec des mouvements saccadés, puis, petit à petit, ses gestes devinrent plus harmonieux, plus souples, plus gracieux. Son visage, jusqu'à présent impassible, devint plus expressif. Un sourire s'ébaucha sur ses lèvres. Coppélius ne reconnaissait plus en elle la poupée mécanique qu'il avait fabriquée. Il était dans les nues.

Tout à coup, Coppélia commença à valser autour de la pièce. Mais son humeur était assez vagabonde car, s'arrêtant de danser, elle se mit à feuilleter distraitemment le livre de magie. Puis, saisissant le couteau qui traînait sur la table, elle se précipita vers l'automate représentant le Maure et l'en frappa trois fois. Coppélius n'apprécia pas beaucoup ces étranges caprices et s'empressa de lui arracher le couteau de la main. Alors Coppélia, sous l'empire d'une frénésie destructrice, commença à renverser tous les mannequins sur son passage. Coppélius s'efforçait en vain de l'en empêcher.

Le bruit qu'ils faisaient finit par réveiller Frantz.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où suis-je ? demanda le jeune homme en regardant autour de lui avec étonnement.

Coppélius fut plus étonné encore que Frantz en l'entendant parler. Que s'était-il donc passé ? Les incantations magiques avaient-elles perdu leur force et l'âme serait-elle rentrée dans le corps du jeune homme ? Coppélius ne pouvait pas deviner qu'il était l'objet d'une très habile mystification. Il ne pouvait pas savoir qu'une jeune fille, cachée

derrière le rideau, avait revêtu les habits de Coppélia pour lui jouer la comédie de la poupée vivante. En effet, dès que Swanilda eut entendu le monologue de Coppélius et compris ce qu'il se proposait de faire, l'idée lui vint de prendre la place de Coppélia pour se moquer du vieux mécanicien, et surtout pour se venger de lui, car n'était-ce pas lui qui avait créé cette belle Coppélia dont s'était épris son fiancé ? Maintenant, c'était lui qui était dupé à son tour. Ne dit-on pas que le tricheur est souvent dupe de ses propres inventions ?

Ainsi donc, le réveil de Frantz plongea Coppélius dans le plus grand désarroi. Quant à Swanilda, pour ne pas se trahir, elle redevint rigide et impassible comme si toute force vitale s'était retirée du corps de Coppélia. Le vieil homme se trompa encore une fois et la traîna jusqu'à sa chaise sous les yeux médusés de Frantz, qui venait de reconnaître sa fiancée revêtue des habits de Coppélia.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? murmura-t-il avec étonnement.

— Cela veut dire tout bonnement que vous êtes tombé amoureux d'une poupée mécanique ! répondit Coppélius en tirant le rideau pour cacher Coppélia.

— Mais c'est...

— Il n'y a pas de mais ! Coppélia n'est qu'un mannequin fabriqué par moi. Et maintenant, jeune homme, faites-moi le plaisir de repartir par le même chemin !

Coppélius saisit Frantz par les épaules et le poussa sans ménagements vers le balcon. Frantz s'empessa d'enjamber la balustrade et faillit tomber de l'échelle, car l'irascible vieillard s'était mis à la secouer avec énervement.

— Dommage qu'il ne se soit pas cassé les côtes ! maugréa-t-il en rentrant dans l'atelier.

Au même instant, il entendit des pas précipités dans l'escalier. Quelqu'un descendait, en sautant des marches.

Ahuri et inquiet, Coppélius courut vers l'escalier. Mais trop tard. La porte d'entrée venait de claquer. Il revint alors vers la fenêtre et se pencha dehors. Il vit Frantz et Swanilda qui s'en allaient, bras dessus bras dessous.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il en essayant de comprendre ce qui venait de se passer. Un soupçon traversa son esprit. Il courut vers le rideau qui cachait Coppélia et l'écarta brutalement. Le mannequin était assis sur sa chaise comme à l'ordinaire, et semblait plus que jamais plongé dans la lecture.

Coppélius l'examina attentivement et il lui sembla que le visage de la poupée n'était pas tout à fait le même que celui de la Coppélia qui avait marché et dansé tout à l'heure dans l'atelier. Il lui sembla aussi que tous ses automates le regardaient d'un air narquois, qu'ils paraissaient heureux de constater qu'il était le dindon de la farce.

D'un violent coup de pied, Coppélius envoya promener le livre de magie qui lui avait fait espérer qu'on pourrait infuser une âme à une poupée mécanique, aussi parfaite fût-elle.

Le lendemain toute la ville était en liesse. Les cérémonies succédaient aux cérémonies. La nouvelle cloche que le généraux châtelain venait d'offrir à la ville sonnait à toute volée. Comme il avait été annoncé, les couples qui se mariaient ce jour-là recevaient une dot des propres mains du seigneur, ce qui expliquait, d'ailleurs, le nombre assez impressionnant des jeunes mariés. Parmi ces derniers, on remarquait Swanilda et Frantz. Le plus pur bonheur se lisait sur leurs visages. Aucune ombre de jalousie n'obscurcissait plus la joie sereine de la jeune fille. Quant à Frantz, il s'était juré pour toute la vie de ne plus se fier aux apparences.

Les cérémonies furent suivies de réjouissances. On dansa comme on n'avait jamais dansé. Cependant, il s'en fallut de peu que cette gaieté ne soit troublée par l'intrusion intempestive de maître Coppélius. Le vieillard menaçait de faire scandale si on ne lui remboursait pas les dégâts causés la veille dans son atelier. Il s'en prit à tous les jeunes gens du quartier, les accusant d'avoir violé son domicile. Swanilda lui offrit alors généreusement la dot qu'elle venait de recevoir, mais le seigneur s'y opposa, promettant à Coppélius de faire tout réparer à ses frais. Le vieil original se calma et la joie redevint générale.





## Casse-noisette<sup>(9)</sup>



UNE grande animation régnait dans la maison du président Silberhaus, le respectable juge de Nuremberg. Cette animation n'avait pourtant rien d'extraordinaire, puisqu'elle se reproduisait chaque année à la même date, la veille de Noël. Un énorme sapin se dressait majestueusement au milieu du salon. Le président et sa femme, aidés de quelques serviteurs, accrochaient les derniers ornements aux branches de l'arbre, avant l'arrivée des invités.

Cependant, les principaux intéressés de la fête étaient, bien entendu, les enfants du président Silberhaus : sa fille Clara et son fils Fritz. Ils attendaient avec impatience la permission d'entrer et essayaient de voir l'arbre de Noël par le trou de la serrure.

Clara et Fritz étaient si différents l'un de l'autre qu'on avait peine à admettre qu'ils fussent frère et sœur. Clara était une jeune fille maigre, pâle, délicate, gentille avec tout le monde et même avec ses poupées. Fritz, par contre, était un garçon joufflu, vigoureux, turbulent et fermement convaincu que le monde avait été créé pour son seul plaisir.

Mais ce soir-là, tous les deux brûlaient de la même impatience, du même désir : celui de recevoir les traditionnels cadeaux de Noël ! Enfin, les invités, parmi lesquels il y avait aussi des enfants, arrivèrent et le président Silberhaus donna l'ordre d'introduire sa fille et son fils.

Bien que chaque arbre de Noël ressemblât beaucoup à celui de l'année précédente, Clara et Fritz ne manquaient jamais de s'extasier devant le grand sapin si richement orné et si brillant. D'après une vieille coutume enracinée depuis longtemps en Allemagne, les cadeaux étaient suspendus aux branches de l'arbre, à part, bien entendu, ceux qui étaient trop lourds et que l'on disposait alors sur une table à côté.

La distribution des jouets se passa comme d'habitude dans une atmosphère enthousiaste. Les enfants ouvraient les paquets avec des mouvements fébriles, tandis que les grandes personnes les regardaient

faire en souriant, jouissant de l'effet produit par les cadeaux.

Mais voici qu'un nouveau personnage fit son entrée dans la salle. Il arrivait chaque fois avec un retard calculé, pour offrir ses cadeaux après les autres et les faire ainsi valoir. C'était le docteur Drosselmeyer, le parrain de Clara – homme étrange, grave et comique à la fois. Très maigre, au visage anguleux, au dos voûté et possédant de surcroît des bras si longs qu'il pouvait presque ramasser un mouchoir sans se pencher, il n'était pas beau à voir, surtout avec l'énorme tampon qu'il portait toujours sur son œil droit. On le tenait à Nuremberg pour un grand savant. Cependant, son occupation favorite, son « dada », c'était la fabrication de toutes sortes de figurines qu'il dotait d'astucieux mécanismes. Drosselmeyer aimait beaucoup les enfants, et tout particulièrement la jeune Clara, dont il était le parrain.

Clara et Fritz savaient déjà que le docteur devait leur apporter des jouets de sa fabrication. Aussi l'accueillirent-ils avec des cris de joie. Cependant, les deux cadeaux que Drosselmeyer leur offrit ne parurent pas les enchanter. En effet, Clara reçut un énorme chou et Fritz un grand pâté. Leurs parents et tous les invités regardèrent ces étranges cadeaux avec réprobation.

Un sourire narquois se dessina alors sur les lèvres minces du docteur. Il toucha le chou du doigt et une jolie poupée émergea lentement de l'intérieur, repoussant les feuilles sur son passage. Il appuya sur le pâté et un soldat à l'allure martiale en sortit, prêt à l'attaque.

Les enfants étaient émerveillés. Tout le monde se mit à applaudir. Mais le docteur leva la main, pour signifier qu'il avait y encore d'autres surprises. Il apporta alors deux boîtes contenant une colombine et un arlequin. Chacune des deux figurines dansait au son d'une musique particulière. Les applaudissements fusèrent encore plus fort. Mais comme Clara et Fritz s'emparaient des cadeaux du docteur Drosselmeyer pour jouer avec, leurs parents déclarèrent que ces jouets étaient trop beaux et trop bien faits pour être traînés par terre et les mirent sur un guéridon comme de véritables bibelots. Les enfants n'apprécièrent point cette mesure de prudence et fondirent en larmes. Ce que voyant, Drosselmeyer tira de sa poche un dernier cadeau et le donna à Clara.

C'était un casse-noisette, ayant l'apparence d'un petit bonhomme. Clara l'examina avec curiosité et le trouva fort sympathique. Casse-noisette semblait quelque peu ridicule avec sa tête démesurément grande par rapport au reste du corps, mais il était vêtu avec tant de correction et avait un maintien si digne et courtois, qu'on était prêt à oublier sa difformité pour ne voir que la noblesse et la distinction qui se dégageaient de toute sa personne.

Clara essaya de l'utiliser en plaçant une noix entre ses mâchoires.

Casse-noisette la cassa sans aucune difficulté en produisant un « crac-crac ! » sonore. Ce bruit attira l'attention de Fritz, qui voulut s'en servir à son tour. Clara refusa de s'en séparer. Son père lui rappela alors que c'était un cadeau pour tous les deux. Clara le donna à contre-cœur à son frère. Elle fut très inquiète de voir que Fritz fourrait deux grosses noisettes à la fois dans la bouche de Casse-noisette. Le résultat fut désastreux. Casse-noisette n'arrivait pas à joindre ses mâchoires. Enfin, avec un terrible craquement, il parvint à broyer les deux noisettes, mais hélas ! trois de ses dents se brisèrent en même temps !

Fritz le jeta par terre avec dédain.

— Il ne vaut rien ! dit-il. Il ne sait même pas casser les noisettes comme il faut.

Mais Clara, indignée par la brutalité de son frère, et surtout apitoyée par le sort réservé au petit Casse-noisette, vola aussitôt à son secours. Elle le ramassa et banda son menton endolori avec un mouchoir. Puis elle enleva une poupée de son petit lit et y plaça Casse-noisette, étalant affectueusement sur lui une couverture pour qu'il n'ait pas froid.

Tandis que la fillette prenait soin du malheureux Casse-noisette, Drosselmeyer ne cessait de l'observer avec insistance. Il sembla même à Clara que l'unique œil de son parrain brillait avec malice, comme si le vieil homme savait au sujet de Casse-noisette quelque chose que tout le monde ignorait encore.

La distribution des cadeaux étant terminée, le président Silberhaus donna l'ordre aux musiciens de jouer, et les invités se mirent alors à danser des valse et des mazurkas autour de l'arbre de Noël. Tout le monde, petits et grands, était joyeux et s'amusait de bon cœur.

Clara, pendant tout ce temps, ne quittait pas le chevet de Casse-noisette, malgré les quolibets de son frère et de ses petits camarades.

Enfin, l'heure de se coucher arriva et les invités, tout en remerciant les Silberhaus de l'agréable soirée qu'ils venaient de passer chez eux, s'en allèrent, les uns après les autres.

Clara demanda à ses parents si elle ne pouvait pas emporter Casse-noisette dans sa chambre pour le mettre dans son propre lit, mais ce plaisir lui fut refusé. Elle dut alors le placer, avec le petit lit qu'il occupait, dans l'armoire à jouets, à côté des boîtes contenant les soldats de plomb de son frère.

Tout était calme maintenant dans la maison du président Silberhaus. Tout le monde dormait, sauf Clara, que le sommeil fuyait obstinément. Elle ne cessait de penser à Casse-noisette. Vers minuit, n'y tenant plus, elle glissa doucement hors de son lit et, revêtue seulement de sa chemise de nuit, courut jusqu'au salon pour jeter un dernier coup d'œil à son petit ami. Un pâle rayon de lune filtrait à travers les

jalousies.

Après la réception qui venait d'être donnée, le salon parut à Clara étrangement vide et silencieux. Elle lança des regards craintifs autour d'elle et aperçut la masse sombre du sapin, qui lui sembla deux fois plus grand que nature. Tout à coup, la pendule sonna minuit. Clara regarda instinctivement le hibou qui surmontait d'habitude la pendule à la place d'un coucou et vit avec terreur que le hibou s'était transformé en Drosselmeyer, son parrain, qui la regardait fixement avec un étrange sourire sur les lèvres. Les basques de son habit pendaient de chaque côté de la pendule comme les ailes du hibou.

Clara se dirigea rapidement vers l'armoire à jouets qui – chose extraordinaire – était entourée d'un halo lumineux. Elle venait à peine de l'ouvrir que des bruits bizarres parvinrent à son oreille de tous les recoins de la salle. Elle regarda autour d'elle avec inquiétude et ne vit rien d'insolite. Le bruit, cependant, augmentait d'intensité et semblait s'approcher. Soudain son regard glissa vers le plancher et elle vit avec un frisson d'horreur des souris, beaucoup de souris, qui s'avançaient vers elle de tous les côtés. Il en sortait encore de derrière le buffet, de sous le divan, à travers les trous invisibles du parquet ! Les souris semblaient animées d'intentions agressives et marchaient vers Clara en bon ordre, comme une armée prête à l'attaque. Elle voulut fuir, mais il était déjà trop tard. Bons stratèges, les souris l'encerclaient de toutes parts, en lui coupant la retraite. Se sentant défaillir, Clara se laissa tomber dans un fauteuil.

Tout à coup, une petite voix aigrette cria :

— Qui est là ?

C'était une sentinelle, un des petits soldats de plomb de Fritz, qui faisait le guet dans l'armoire à jouets.

Comme les souris ne répondaient pas à l'appel, la sentinelle fit feu. Alors les petits soldats, réveillés par l'alerte, sortirent précipitamment de leur boîte et se préparèrent au combat. Le tambour battit la charge. L'ennemi s'approchait lentement.

La bataille fut terrible, mais rapide. Comme les souris étaient beaucoup plus nombreuses, la victoire pencha de leur côté. Les soldats de plomb reculèrent en désordre vers l'armoire à jouets.

Les souris poussèrent des hurrahs. Et c'est alors qu'apparut le roi des souris. Il était horrible à voir, car il avait sept têtes, portant chacune une couronne. Le roi des souris félicita ses troupes de leur vaillance et déclara que la guerre n'était pas encore terminée car, après avoir mis en déroute les soldats de plomb, il fallait passer à l'assaut de Clara.

En entendant cette menace, la fillette, terrorisée, se blottit dans un fauteuil, cachant sa tête derrière ses genoux.

Qu'allait-il se passer ? L'exécrable roi des souris savourait déjà son triomphe, lorsque le vaillant Casse-noisette se dressa dans le petit lit

où l'avait couché Clara et cria d'une voix menaçante :

— Arrière, stupides souris ! Retournez dans vos trous ou vous allez avoir affaire à moi !

Pour toute réponse, les souris se mirent en position de bataille.

Casse-noisette courut alors vers une grande boîte métallique qui était restée fermé et en frappa impatiemment le couvercle du pied.

— Debout, grenadiers ! La vieille garde doit sauver l'honneur de l'armée. Tambours, battez la charge ! Clairons, sonnez le branle-bas de combat ! On va faire rentrer ces souris dans leurs trous ! Mort à l'envahisseur !

Électrisés par ces paroles, dignes d'un grand général, les grenadiers soulevèrent le couvercle de la boîte avec leurs baïonnettes et sortirent en courant, prêts à l'attaque.

— En avant, mes lions ! cria Casse-noisette en agitant un sabre. Écrasons les carrés ennemis !

Bravement, il s'élança le premier à l'attaque. La vieille garde des soldats de plomb le suivit avec ardeur, stimulée par son exemple.

Le choc fut si violent, si concentré, que le front ennemi s'écroula et que les souris reculèrent en désordre. Cependant, elles étaient beaucoup plus nombreuses. Reformant ses troupes dispersées, le roi des souris les lança de nouveau à l'attaque. Les grenadiers luttèrent à un contre dix. Allaient-ils plier sous le nombre ? L'artillerie des soldats de plomb entra alors en action et battit l'ennemi en brèche ; celui-ci dut reculer encore une fois, en laissant des centaines de morts. Cependant, écumant de rage, le roi des souris rassembla de nouveau plusieurs régiments et les lança dans la bataille. Casse-noisette était au plus fort de la mêlée, sans cesse entouré par une foule de souris.

— Prenez-le vivant ! Capturez-le coûte que coûte ! hurlait le roi des souris, en se jetant lui-même dans le combat. Je veux le manger vivant pour qu'il n'en reste pas une miette !

L'issue de la bataille était incertaine. Spectatrice horrifiée de cette lutte sans merci, Clara ne put supporter davantage la vue du danger qui menaçait à chaque instant son cher Casse-noisette.

— Oh, mon pauvre Casse-noisette ! s'écria-t-elle tout à coup. Je t'aime de tout mon cœur et je ne veux pas que tu meures !...

Instinctivement, elle saisit son soulier et le lança de toutes ses forces dans le tas des souris qui attaquaient le vaillant Casse-noisette. Le coup fut si violent qu'il balaya un grand nombre de souris. Il y eut beaucoup de blessés et plusieurs morts, parmi lesquels le roi des souris lui-même.

Au même instant, une chose extraordinaire se produisit. Tous les combattants disparurent comme par enchantement. À la place de Casse-noisette se tenait un beau jeune homme, de la taille de Clara. Il ressemblait étrangement aux Princes charmants que l'on voit sur les

illustrations des contes de fées.

— Où est Casse-noisette ? demanda Clara, à la fois ravie de voir ce beau prince et inquiète sur le sort de son jouet.

— Je suis Casse-noisette ! répondit le jeune homme en la saluant avec déférence. Je vous remercie, mademoiselle, de tout ce que vous venez de faire pour moi ! Vous m'avez non seulement sauvé la vie, mais vous avez fait quelque chose de plus important encore : vous m'avez rendu ma liberté, en me permettant de redevenir ce que j'avais été avant qu'un maléfice ne m'oblige à prendre la forme d'un casse-noisette.

— Mais qui est l'auteur de ce maléfice ?

— Le roi des souris, que vous avez abattu avec votre soulier. C'était un sorcier. J'étais tombé en son pouvoir. Il m'avait métamorphosé en casse-noisette. Votre parrain, le grand savant Drosselmeyer, savait que je n'étais pas un casse-noisette ordinaire et c'est dans l'espoir de m'aider qu'il m'a apporté ici ce soir. Les conditions de mon salut étaient extrêmement difficiles et le sorcier pensait que je ne m'en tirerais jamais.

— Quelles étaient donc ces conditions ? demanda Clara avec curiosité.

— Eh bien, pour reprendre mon aspect normal, je devais commander une armée au cours d'une bataille, vaincre le roi des souris et être aimé d'une belle jeune fille. Grâce à votre intervention et aux paroles que vous avez prononcées avant de lancer votre soulier au milieu des souris, j'ai pu réaliser les trois conditions que le sorcier avait crues irréalisables ! Merci encore une fois de tout ce que vous avez fait pour moi ce soir. Comment vous témoigner ma gratitude ? Voulez-vous faire avec moi un petit voyage au royaume des friandises ?

— Au royaume des friandises ? s'exclama Clara, mais avec grand plaisir ! J'aime beaucoup les friandises ! Est-ce loin d'ici ?

— Ni trop loin, ni trop près ! répondit Casse-noisette-Prince charmant. Puis-je vous demander, mademoiselle, de bien vouloir fermer les yeux.

— Et pourquoi donc ?

— Vous le saurez en les rouvrant. Cela va durer quelques secondes. Confiante, Clara ferma les yeux.

— Ouvrez les yeux ! dit le prince.

Clara rouvrit les yeux et poussa un cri de surprise. En effet, il y avait de quoi s'étonner. Ils se trouvaient au milieu d'une plaine, blanche comme une nappe. La neige tombait à gros flocons. Chose plus surprenante encore – elle n'avait pas froid dans sa chemise de nuit ! Ils marchèrent ainsi sous des rafales de neige, en suivant un sentier invisible que le prince devait déjà connaître puisqu'il s'avancait avec

assurance.

Clara ne savait plus depuis combien de temps ils marchaient ainsi, lorsqu'ils parvinrent enfin à une haute muraille. Ils longèrent celle-ci quelque temps et se trouvèrent tout à coup devant un grand portail en marbre blanc et rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Clara avec curiosité.

— C'est la porte du pays des friandises. Entrons !

Ils entrèrent et Clara s'arrêta aussitôt, surprise et ravie. Le spectacle qui s'offrait maintenant à ses yeux n'avait rien de commun avec la plaine enneigée qu'ils venaient de traverser.

Des palmiers, qui semblaient avoir été ciselés en or et en argent, se dressaient un peu partout. Elle remarqua aussi de curieuses fontaines, d'où coulaient des flots de limonade, d'orangeade et de sirop. Une rivière, de couleur rose car elle ne contenait que de l'essence de roses, décrivait ses méandres à travers ce pays merveilleux, en l'embaumant de son arôme.

Le prince Casse-noisette invita Clara à poursuivre leur chemin, ce qu'elle fit avec grand plaisir, car à chaque pas il y avait quelque chose de nouveau à admirer. Ainsi, virent-ils des bergers et des bergères d'une éclatante blancheur qui dansaient dans un champ où poussaient des caramels et des dragées.

— Pourquoi ces bergers sont-ils si blancs ? demanda Clara.

— Ils sont en sucre, répondit le prince.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ils sont nés dans le pays des friandises.

Et soudain, après avoir traversé un bois où des bonbons pendaient aux branches à la place de fruits, Clara s'arrêta de nouveau, plus ravie que jamais.

Un extraordinaire palais se dressait au bord de la rivière rose. Ses colonnes transparentes, ses murailles multicolores, son toit en forme de dôme et tous les ornements qui les décoraient avaient été construits à l'aide de matériaux jamais encore employés en architecture : du sucre, des bonbons, des fruits confits, des marrons glacés, des biscuits et des tablettes de chocolat. Certaines parties du palais étaient peintes avec des confitures de couleurs variées.

Devant le palais, des soldats, recouverts des pieds à la tête de pistaches, d'amandes et de raisins, montaient la garde en se promenant gravement sur une esplanade dallée de massepain et de cannelle.

Clara n'était pas encore revenue de la surprise causée par cet extraordinaire spectacle qu'une série d'autres surprises vint entretenir son émerveillement.

Les portes du palais s'ouvrirent toutes grandes et la fée Dragée, entourée de toute sa cour, sortit pour les accueillir.

— Soyez les bienvenus, leur dit-elle. Quelle joie de vous revoir parmi nous, prince ! On ne savait plus ce que vous étiez devenu. Vos sœurs seront très contentes de vous retrouver.

Au même instant, quatre jeunes filles d'une merveilleuse beauté, les quatre princesses du royaume des friandises, sortirent en courant du palais et se jetèrent vers le prince qu'elles embrassèrent avec effusion.

— Si je suis là, dit le prince, très ému lui-même, c'est uniquement grâce à mademoiselle Clara Silberhaus que voici ! C'est elle qui m'a sauvé la vie, en lançant tout à coup son soulier et en tuant le méchant roi des souris au moment où, pliant sous le nombre, nous allions perdre la bataille. Le roi des souris voulait me prendre vivant pour me manger, afin qu'il ne restât plus de traces du casse-noisette que j'étais devenu en tombant sous le pouvoir maléfique du sorcier ! Clara m'a permis de réunir toutes les conditions nécessaires pour briser le sortilège et me libérer.

Tout le petit peuple du pays des friandises se mit à chanter les louanges de Clara, libératrice de leur prince bien-aimé. Puis la fée Dragée ordonna d'organiser immédiatement des festivités en l'honneur du prince et de Clara. Un festival de danses se déroula alors sur l'esplanade du palais. Il y eut des danses espagnoles, chinoises, russes et des danses assez particulières, comme celles des bouffons et des mirlitons. Il y eut aussi une admirable valse des fleurs, au cours de laquelle trente-six fleurs offrirent un énorme bouquet à Clara. Mais c'est la fée Dragée elle-même qui enleva tous les suffrages en dansant un remarquable « pas de deux » avec le prince.

Après le spectacle, le prince demanda à Clara si elle ne voudrait pas l'épouser et devenir la reine du royaume des friandises, puisqu'il en serait désormais le roi.

— Je veux bien vous épouser et vivre dans votre merveilleux pays, répondit Clara, mais il faut que je demande d'abord la permission à mes parents.

— Je ne pense pas qu'ils refusent de vous la donner, déclara le prince, car votre parrain, le grand savant Drosselmeyer, qui sait tout, a déjà dû les prévenir de votre voyage au pays des friandises, et ils ne vont pas tarder à nous retrouver, pour se réjouir avec nous !







Le Prince vit alors une chose extraordinaire...

## Le Lac des cygnes<sup>(10)</sup>



Le prince Siegfried célébrait joyeusement son vingt-et-unième anniversaire dans la cour du château de ses ancêtres. Il était entouré de ses amis, pour la plupart aussi jeunes que lui. De longues tables, dressées le long des murs, pliaient sous le poids des plats et de nombreuses bouteilles de vin. Les joyeux convives buvaient à la santé du prince. Des jeunes gens et des jeunes filles dansaient au milieu de la cour. Leurs cris et leurs éclats de rire résonnaient étrangement sur les murailles médiévales du château, habituées à plus d'austérité.

Soudain, on annonça l'arrivée de la mère du prince Siegfried. Les danseurs regagnèrent rapidement leurs places, les rires et les bruyantes conversations cessèrent brusquement, un silence lourd et gêné accueillit la vieille reine.

— Siegfried, dit cette dernière en s'approchant lentement de son fils, tu viens d'avoir aujourd'hui vingt et un an. Je suis heureuse de te voir beau, fort et intelligent, mais je ne puis te cacher mon amertume. À cet âge, ton père et ton grand-père étaient déjà mariés, car un prince doit se marier plus tôt que ses sujets. Je suis vieille, et c'est toi qui bientôt deviendras le maître de ce royaume. Il faut te marier, il faut qu'une jeune princesse s'installe déjà dans ce château. Mon fils, tu dissipes ta jeunesse en vains amusements et le temps passe. Écoute-moi bien ! Demain soir, il y aura un bal dans la grande salle du château. J'ai invité les plus nobles et les plus importants personnages du royaume à venir ici avec leurs filles. Je te supplie de choisir une fiancée parmi ces demoiselles. Ne me déçois pas et fais ton devoir de prince héritier.

Ayant ainsi parlé, la reine s'en alla à pas lents.

Le prince se rassit dans son fauteuil. Il était fort attristé. L'idée de choisir au hasard une fiancée parmi des jeunes filles inconnues ne lui souriait guère. Ses compagnons eurent beau essayer de le divertir, ils n'y parvinrent point. Même son vieux tuteur, qui, enivré par le vin,

exécuta en titubant une danse comique, ne réussit pas à le dérider.

Le ciel fut tout à coup obscurci par une nuée de cygnes, qui passaient au-dessus du château.

— Et pourquoi n'irions-nous pas à la chasse ? proposa Benno, l'ami d'enfance de Siegfried.

— C'est une bonne idée, dit le prince. Cela me distraira peut-être. Allons chasser les cygnes sauvages. Il y a un grand lac au milieu de la forêt. Il est fort possible que les cygnes y fassent escale.

Chose dite, chose faite. Tout le monde s'empressa de monter à cheval et l'on galopa joyeusement jusqu'à la forêt voisine. On vit alors que la nuée des cygnes se dirigeait aussi vers la forêt.

— Ils vont sûrement au lac ! s'écria Siegfried. Je ne me suis pas trompé. Mais il ne faut pas les effrayer. Vous vous cacherez derrière les arbres, pendant que j'irai seul me mettre à l'affût près du lac. Je vous ferai signe le moment voulu.

Les chasseurs se cachèrent dans la forêt et le prince, une arbalète à la main, s'approcha du rivage sur la pointe des pieds. Il faisait déjà nuit et il lui fut aisé de se dissimuler derrière les buissons. En revanche, le clair de lune se reflétait dans le lac comme dans un miroir, éclairant les cygnes qui glissaient gracieusement en traçant des arabesques sur l'eau.

Le cygne qui était à la tête des autres et semblait les commander s'approcha enfin du rivage.

Le prince vit alors une chose extraordinaire. À peine le cygne eut-il touché le sol, qu'il se métamorphosa à l'instant même en une jeune fille vêtue de blanc et portant un diadème sur la tête. La jeune fille était d'une grande beauté, mais paraissait fort triste. Elle fit quelques pas sur le rivage dans la direction du prince, sans le voir, et s'arrêta, craintive, en entendant du bruit dans les buissons.

— N'aie pas peur, lui dit alors Siegfried, en sortant de sa cachette. Je m'excuse d'avoir surpris ton secret. Je croyais que tu étais un cygne.

La jeune fille recula, très effrayée.

— Jeune homme, répondit-elle d'une voix tremblante, ce n'est pas pour moi seulement que j'ai peur, mais pour toi aussi, car tu cours un terrible danger !

— Quel danger ?

— Je suis la reine des cygnes, quoique nous ne soyons pas de véritables cygnes, ni moi ni ceux que tu vois sur le lac.

— Qui êtes-vous donc ?

— Des malheureuses jeunes filles, qu'un méchant sorcier tient en son pouvoir. Le jour, nous sommes des cygnes et après le coucher du soleil, il nous est permis de reprendre la forme humaine jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Cela va durer toute notre vie !

— N'y a-t-il donc pas un moyen de te délivrer de cet étrange sortilège ?

— Hélas ! le seul moyen qui existe est irréalisable. Le sortilège ne peut être brisé que si j'inspire à quelqu'un un amour sincère et durable. Or, comment cela serait-il possible, puisque chaque jour et jusqu'à la tombée de la nuit, je suis condamnée à porter le plumage d'un cygne !

— Comment t'appelles-tu ?

— Odette.

— Odette, dit le prince, il est peut-être possible de te délivrer de ce sortilège, car la condition qu'on exige de toi est déjà réalisée. Dès que je t'ai vue sur ce rivage, un sentiment d'amour sincère, que je n'ai jamais éprouvé jusqu'ici, s'est allumé dans mon cœur !

— Jeune homme, j'ignore qui tu es. Tes bonnes intentions me touchent, mais je te supplie de fuir ce lieu funeste. Von Rothbart, le magicien, ne te pardonnera jamais ce que tu viens de dire. Il est très puissant. Il prend parfois la forme d'un hibou pour épier ses ennemis. Qui sait s'il ne nous écoute pas en ce moment, du haut d'un arbre ? Éloigne-toi vite ! Je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur !

— Odette, il n'est pas dans mes habitudes de fuir le danger ! Je suis décidé à te sauver coûte que coûte ! Je suis le prince Siegfried. Ma mère, la reine, organise demain soir un bal au château. Elle me demande de choisir une fiancée parmi les jeunes filles qui assisteront à ce bal. Viens au château ! Je te choisirai et te présenterai à ma mère. On nous proclamera alors fiancés et le sortilège de von Rothbart n'aura plus de prise sur toi !

— Von Rothbart ne me permettra jamais d'aller à ce bal, dit Odette avec tristesse.

Tandis qu'ils parlaient, les autres cygnes sortaient de l'eau les uns après les autres et, en touchant le rivage, se transformaient en jeunes filles vêtues de blanc. Heureuses de retrouver leur liberté, même provisoire, elles s'élançaient dans la forêt en tournoyant, voltigeant, dansant à perdre haleine.

Benno, l'ami de Siegfried, crut, en les apercevant dans la lumière pâle et trompeuse de la lune, que c'étaient les cygnes qui abandonnaient déjà le lac. Il en avisa aussitôt les autres chasseurs, cachés dans la forêt, et tous se précipitèrent vers le rivage, l'arbalète à la main.

Comme ils se préparaient à tirer sur ces formes blanches, effarouchées d'ailleurs à la vue des chasseurs, Siegfried se jeta au-devant d'eux pour les arrêter :

— Ne tirez pas ! Ce ne sont pas des cygnes !

Il les mit rapidement au courant des faits extraordinaires dont il venait d'être le témoin.

Pendant ce temps, Odette rassemblait les jeunes filles et les consolait en disant que ces gens étaient des amis.

Les chasseurs n'en revenaient pas de leur étonnement. Alors, pour les remercier, les jeunes filles exécutèrent plusieurs danses dans la clairière de la forêt. Elles dansaient avec tant de grâce et de naturel que les chasseurs, émerveillés et ravis, continuèrent à les regarder sans se lasser, oubliant les heures qui filaient dans la nuit.

Cependant, Siegfried avait perdu Odette de vue. Vêtue de blanc, comme toutes les autres jeunes filles, elle dansait avec elles sans se faire remarquer. Pour la retrouver, il dut courir de l'une à l'autre, en les dévisageant avec impatience. Elle s'approcha enfin de lui elle-même et il la saisit par la main, pour qu'elle ne s'échappe plus.

— Odette, s'écria-t-il, il faut absolument que tu viennes à ce bal ! C'est toi que je choisirai ! Tu seras ma fiancée !

— Sais-tu que c'est très dangereux pour nous tous ? répondit la reine des cygnes. Il suffit que tu me sois infidèle pour que moi et toutes mes amies nous soyons mises à mort. C'est l'implacable loi imposée par von Rothbart.

— Je te serai fidèle et je te sauverai des griffes de ce méchant sorcier. Viens demain soir à ce bal ! N'as-tu pas confiance en moi ?

— Si, j'ai confiance en toi, répondit Odette, qui éprouvait déjà pour Siegfried le même tendre sentiment qu'il lui avouait. J'essayerai de venir ! Mais je crains que von Rothbart ne m'empêche de le faire !

— Il faut venir, Odette, il le faut ! insista le prince.

Odette n'eut pas le temps de répondre. Elle redressa brusquement la tête et poussa un soupir.

Les jeunes filles qui dansaient dans la clairière s'arrêtèrent aussi, soudain clouées sur place, apeurées, bouleversées.

Les premiers rayons de l'aube se glissaient déjà furtivement dans le ciel nocturne et empourpraient l'horizon.

— C'est l'heure ! murmura Odette en se précipitant vers le lac.

Toutes ses compagnes suivirent son exemple. Les chasseurs furent alors témoins d'une scène extraordinaire. À peine les jeunes filles plongeaient-elles leurs pieds dans l'eau qu'elles se métamorphosaient immédiatement en cygnes.

Quelques instants après, les ailes déployées, les cygnes montaient dans l'air, comme une nuée de taches blanches sur un firmament encore gris, à peine éclaboussé de taches roses.

Le soir du même jour, le bal organisé par la reine réunissait dans la grande salle du château ce que le royaume comptait de plus noble et de plus riche. Des invités de marque, venus de l'étranger, rehaussaient de leur présence l'exceptionnelle splendeur de cette soirée. Tout le monde savait que le jeune prince Siegfried devait choisir une fiancée parmi les demoiselles qui lui seraient présentées au cours du bal. Les

jeunes filles cherchaient à plaire au prince, tandis que leurs parents scrutaient son visage pour deviner ses pensées.

Siegfried avait un air indifférent et maussade, malgré son habit d'apparat, comme si cette fête ne l'eût point concerné. Pour satisfaire sa mère, la reine, il dansait poliment avec toutes les demoiselles qu'on lui présentait, mais après chaque danse, il allait se rasseoir tristement sur son trône. Il jetait parfois de furtifs coups d'œil vers la grande porte d'entrée. L'impatience et l'anxiété se lisaient alors dans ses regards. Cependant, personne ne pouvait deviner ce qu'il aurait voulu voir dans l'encadrement de cette porte. C'était Odette que le prince attendait, et Odette ne venait toujours pas !

Tout à coup, un héraut annonça l'arrivée de visiteurs inattendus. Un riche seigneur étranger entra dans la salle en conduisant sa fille par la main. Un murmure d'admiration parcourut alors les rangs des invités, car la jeune fille était d'une merveilleuse beauté.

Siegfried redressa la tête et un heureux sourire illumina son visage. Il venait de reconnaître Odette. Il se leva rapidement et courut à la rencontre des nouveaux-venus.

Pauvre Siegfried ! Il ne se doutait pas que le méchant sorcier lui tendait en ce moment un piège infernal ! Ce riche seigneur était von Rothbart en personne, et celle qu'il prenait pour Odette n'était, en réalité, que la fille du sorcier – Odile ! Par les artifices de la magie, le visage de cette dernière avait été rendu semblable, trait pour trait, à celui d'Odette.

Si le prince n'avait pas été aveuglé par la joie, il aurait, peut-être, remarqué que, malgré la ressemblance du visage, la jeune personne qu'il venait d'accueillir arborait un regard froid et triomphant, ainsi qu'un méchant sourire, qu'Odette ne pouvait avoir.

Il invita Odile et dansa longuement avec elle, tandis que tout le monde les observait avec curiosité.

Or, pendant qu'ils dansaient, la vraie Odette rôdait autour du château. En entendant la musique, elle s'approcha d'une des fenêtres de la grande salle et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Ce qu'elle vit la glaça d'horreur. Elle comprit aussitôt le stratagème de von Rothbart, et voulut prévenir Siegfried de sa méprise en tambourinant fébrilement sur le carreau de la fenêtre.

Odile la remarqua la première et dansa de sorte que le prince eût toujours le dos tourné à la fenêtre où se tenait la malheureuse Odette. Il ne la vit donc pas et, à la fin de la danse, présenta Odile à la reine.

— Ma mère dit-il, obéissant à votre ordre, j'ai fait mon choix. Voici ma fiancée !

Il prit un anneau et le passa au doigt d'Odile.

Les applaudissements fusèrent de toutes parts. La reine sourit avec bienveillance.

Von Rothbart exultait. Odette n'avait plus aucun espoir de se sauver. Il était temps de dévoiler l'affreuse vérité.

Avec un rire sardonique et triomphant, il s'écria alors :

— Ce n'est pas Odette, mais Odile, ma fille, et moi, je suis le sorcier von Rothbart !

Odile éclata aussi d'un rire sinistre, puis tous les deux disparurent comme par enchantement. Au même instant, le tonnerre gronda, la terre trembla et une noire fumée se répandit dans la salle.

Terrorisés, les invités s'enfuirent par toutes les portes.

Le pauvre prince comprit enfin son erreur.

Les cygnes, redevenus jeunes filles à la faveur des ténèbres, s'inquiétaient déjà de l'absence de leur reine, car ils ignoraient où elle était allée. Lorsqu'elle revint vers le lac, les yeux pleins de larmes, ses compagnes firent un grand cercle autour d'elle et écoutèrent en silence sa triste histoire. Puis elles essayèrent de la consoler, mais Odette était inconsolable.

— Il n'y a plus d'espoir pour moi, disait-elle. Von Rothbart trouvera toujours un moyen pour m'empêcher de rompre son sortilège. La mort seule peut mettre fin à mes tourments.

Siegfried parvint enfin à sortir du château, où il faisait noir comme dans un tombeau à cause de la fumée qui l'enveloppait, sauta sur un cheval et galopa à bride abattue vers la forêt. Il retrouva le lac des cygnes et aperçut bientôt Odette qui parlait à ses compagnes.

— Odette ! Odette ! s'écria-t-il en s'élançant vers la jeune fille, je te prie de me pardonner ! Je n'ai pas été infidèle, mais on m'a perfidement trompé !

— Je sais tout ce qui s'est passé au château, répondit Odette en soupirant. J'ai tout vu, car je me trouvais derrière la fenêtre, mais Odile t'a empêché de me voir. Je te pardonne, puisque tu n'as été que la victime aveugle des pernicieuses manœuvres du sorcier. Mais le fait que tu sois innocent ne change rien à mon malheur ! Le sortilège pèse toujours sur moi et je n'ai désormais aucune chance de m'en délivrer. D'ailleurs, après cet échec je n'ai plus la force de vivre !

Le prince essaya de la consoler, en lui répétant qu'il l'aimait toujours. Hélas ! le flux de ses belles paroles n'arriva pas à étouffer le désespoir d'Odette.

Pendant qu'ils parlaient, von Rothbart apparut tout-à-coup à leurs côtés.

— Va-t-en, prince, dit-il en ricanant. Tu n'as plus rien à faire ici ! Je ne lâche jamais mes victimes.

Siegfried tira son épée et attaqua le sorcier avec fureur. Mais que pouvait faire une épée, fût-elle maniée par une main experte, contre le pouvoir diabolique d'un sorcier ?

À la vue de von Rothbart, Odette et ses compagnes reculèrent,



effrayées, vers le bord du lac.

Alors Odette mit son funeste projet à exécution.

— Adieu, Siegfried ! cria-t-elle en se précipitant dans le lac du haut d'une falaise.

En voyant les eaux se refermer sur leur reine noyée, les jeunes filles éclatèrent en sanglots et en lamentations déchirants.

Siegfried laissa échapper son épée et courut vers le lac.

— Odette, Odette, attends-moi ! Je ne puis vivre sans toi !

Et, à son tour, il se jeta dans le lac du haut de la falaise.

Une chose merveilleuse se produisit alors. Le sacrifice du prince venait de prouver que son amour pour Odette était plus fort que son amour pour la vie, et l'enchantement maléfique fut aussitôt brisé. Von Rothbart reprit la forme d'un hibou et mourut en battant des ailes. Au même instant, le lac bouillonna et s'évapora pour ajouter un gros nuage au ciel. Odette et Siegfried se retrouvèrent sains et saufs, à quelques pas l'un de l'autre.

Les compagnes d'Odette poussèrent alors des cris de joie. Comme leur reine, elles étaient aussi délivrées du sortilège qui les obligeait à reprendre chaque matin la forme d'un cygne, et elles pourraient mener l'existence d'heureuses jeunes filles, en attendant l'arrivée de « leur » Prince Charmant.





« Non, prince, laisse-moi partir ! il le faut ! »

## L'Oiseau de feu<sup>(11)</sup>



**I**VAN Tsarévitch, un prince jeune et hardi, avait entendu parler d'un oiseau extraordinaire qu'on appelait l'Oiseau de feu. Comme il se passionnait beaucoup pour la chasse, il déclara qu'il aimerait bien chasser l'Oiseau de feu. Son père, le roi, et sa mère, la reine, eurent beau le supplier d'abandonner un projet aussi hasardeux, l'impétueux jeune homme ne voulut rien entendre et partit en voyage. Après avoir galopé trois jours et trois nuits, Ivan Tsarévitch aperçut dans le ciel un point lumineux qui se déplaçait en clignotant. Comme la nuit n'était pas encore achevée, l'étrange objet brillait de tout son éclat. Puis le point lumineux commença à descendre et le prince distingua enfin un énorme oiseau, brillant comme une flamme. Le clignotement était dû au battement de ses ailes lumineuses.

— L'Oiseau de feu ! murmura Ivan Tsarévitch.

Il galopa aussitôt dans la direction où l'oiseau semblait vouloir se poser. Mais tout à coup, son cheval s'arrêta devant un obstacle inattendu. Le prince distingua alors dans la pénombre une haute muraille qui lui coupait le chemin. Il se mit debout sur la croupe du cheval, escalada le mur et sauta hardiment de l'autre côté.

Le jour commençait à poindre et Ivan Tsarévitch vit qu'il se trouvait dans un immense jardin. – À qui donc appartenait ce jardin ? – Sans doute à ceux qui habitaient dans le château dont il apercevait les tours derrière les arbres. Son regard fut alors attiré par un arbre étrange. C'était un pommier, mais un pommier extraordinaire, car ses branches pliaient sous le poids de pommes d'or ! Il voulait s'approcher de l'arbre, lorsqu'il entendit un battement d'ailes dans les fourrés. Et soudain, l'Oiseau de feu fit son apparition. Qu'il était magnifique ! Tout son plumage scintillait, ruisselait de lumière, brillait d'un vif éclat. Pendant que l'Oiseau s'avançait vers le pommier aux fruits d'or, le prince banda rapidement son arc et lança une flèche. Mais ses mains tremblaient et la flèche passa en sifflant à côté de l'Oiseau de feu. Ce

dernier, effrayé, s'envola aussitôt.

Ivan Tsarévitch se mit à l'affût dans les buissons, à quelques pas du pommier, et attendit. Son attente ne fut pas vaine. Quelques minutes après, le bel oiseau réapparut et se posa de nouveau près du pommier. Le prince le vit tout près de lui et eut l'idée de le saisir avec ses mains. Il sortit rapidement de sa cachette et se précipita sur l'Oiseau de feu qu'il eut le temps d'envelopper de ses bras. L'Oiseau essaya vainement de lui échapper, mais après une brève lutte il comprit que le prince était le plus fort.

— Laisse-moi partir ! dit-il alors d'une voix suppliante. Laisse-moi partir !

— Ne crains rien, répondit Ivan Tsarévitch, je ne te ferai pas de mal. Je t'emmènerai au palais de mon père pour que chacun puisse admirer ton merveilleux plumage.

— Non, prince, laisse-moi partir ! Il le faut ! Et en récompense de la liberté que tu vas m'accorder, je t'offrirai une plume d'or.

— Que ferai-je de cette plume ?

— Si un jour tu cours un danger, quel qu'il soit, tu n'auras qu'à l'agiter et je volerai à ton secours ! Crois-moi : ce que je te propose est beaucoup plus utile que de m'emmener à la cour de ton père pour satisfaire la curiosité des gens !

Ivan Tsarévitch réfléchit et accepta. L'Oiseau de feu lui donna alors une plume d'or et s'envola.

Les dernières traces de la nuit venaient de se dissiper dans la clarté de l'aurore et il faisait enfin jour. Le prince put admirer à son aise l'étrange beauté du jardin où il se trouvait. À part le pommier aux fruits d'or, il y avait encore beaucoup d'autres plantes curieuses qu'on n'a pas l'habitude de voir dans les jardins ordinaires. Mais il n'était pas au bout de ses surprises. Des pas se firent entendre du côté du château.

Ivan Tsarévitch se cacha de nouveau dans les buissons et regarda. Il vit bientôt douze jeunes filles d'une merveilleuse beauté, vêtues de longues robes blanches, qui s'avançaient lentement vers l'arbre aux pommes d'or. La plus belle marchait devant. Les autres l'appelaient avec déférence Tsarévna, c'est-à-dire « princesse ». À sa vue, Ivan Tsarévitch sentit son cœur battre de plus en plus fort.

Les jeunes filles s'approchèrent du pommier et se mirent à le secouer. Les pommes d'or tombèrent sur le sol. Elles les ramassèrent et jouèrent avec, en les lançant en l'air ou en les faisant rouler comme des ballons.

Le prince, après avoir observé les douze jeunes filles, décida de se montrer. Il sortit des buissons et s'approcha en saluant. Son apparition soudaine les troubla.

— Qui es-tu ? demanda celle qu'on appelait Tsarévna.

— Je suis Ivan Tsarévitch. J'ai pénétré dans votre beau jardin tout à fait par hasard, en donnant la chasse à l'Oiseau de feu. Je vous prie de m'excuser !

— Hélas ! Ce jardin n'est pas à nous. Tu t'es aventuré sur les terres de l'enchanteur Kostchéi l'Immortel. S'il te trouve ici, il t'ensorcellera et tu deviendras son prisonnier comme tous les malheureux qui emplissent les cachots de ce maudit château.

Mais Ivan Tsarévitch ne se pressait pas de partir. Il avait envie de bavarder avec la belle Tsarévna. Il se mit donc à parler et fut bientôt victime de sa folle imprudence.

Un bruit effrayant et assourdissant interrompit leur conversation. On aurait dit un coup de tonnerre accompagné d'horribles hurlements.

Les jeunes filles, terrorisées, s'empressèrent de rentrer en courant au château où elles vivaient prisonnières de Kostchéi l'Immortel.

Ivan Tsarévitch, non moins effrayé, essaya de fuir. Il courut le long de la haute muraille jusqu'à une énorme porte de fer qu'il voulut ouvrir en la poussant de toutes ses forces. Mais soudain la porte s'ouvrit d'elle-même à deux battants et le prince recula en jetant un cri de terreur. Ce qu'il vit aurait glacé le sang dans les veines des plus braves.

Une foule d'êtres bizarres, de monstres affreux, de nains difformes, d'esprits malfaisants firent irruption dans le jardin en hurlant, criant, ululant et grinçant des dents. Ils entourèrent aussitôt Ivan Tsarévitch et dansèrent autour de lui une farandole infernale. Terrifié par cette foule de monstres grimaçants, le pauvre prince crut être le jouet d'un abominable cauchemar.

C'est alors qu'un coup de tonnerre annonça l'arrivée du maître. L'enchanteur Kostchéi l'Immortel entra par la porte restée ouverte et, d'un geste de la main, arrêta la danse infernale de ses diaboliques sujets. C'était un petit vieillard voûté, au visage hâve et décharné, qu'un long nez crochu, pareil au bec d'un rapace, rendait plus mince encore. Ses petits yeux de fouine furetaient de tous les côtés. Personne ne connaissait son âge, parce qu'il était immortel. Et il était immortel, parce qu'il était invulnérable. Aucun de ses ennemis n'avait pu le tuer, aucune blessure n'était assez profonde pour provoquer sa mort, car son âme ne se trouvait pas dans son corps chétif, mais quelque part ailleurs.

— Jeune homme, dit Kostchéi en s'adressant au prince, ta curiosité te coûtera cher. Aucun mortel n'a le droit de pénétrer dans mon royaume, à moins qu'il ne soit mon esclave. Personne ne s'est échappé d'ici, et tu subiras le sort de tous ceux qui avaient eu l'imprudence de franchir cette muraille. Je vais t'ensorceler et le maléfice que je jeterai sur toi t'empêchera de sortir d'ici jusqu'à ta mort. Tu croupiras dans mes cachots infects et tu lécheras mes pieds comme un chien !

— Je n'ai pas franchi cette muraille par curiosité, dit Ivan Tsarévitch d'une voix craintive. Je vous prie de m'excuser !

— Et pourquoi l'as-tu franchie alors ?

— Je chassais...

— Et que chassais-tu sur mes terres ?

— Je chassais l'Oiseau de feu !

À peine eut-il prononcé ces paroles que le prince se souvint de la plume d'or que lui avait donnée l'Oiseau de feu. Le magicien n'eut pas le temps de lever ses bras pour jeter le maléfice. Prompt comme l'éclair, Ivan Tsarévitch retira la plume d'or de sa poche et l'agita dans l'air.

Au même instant, l'Oiseau de feu apparut comme par enchantement à leurs côtés. Il déploya gracieusement ses ailes et se mit à danser. Il y avait quelque chose de magique dans ses mouvements, car les monstres qui encerclaient le prince ne purent résister au charme de la danse et, subjugués, se mirent tous à danser de la même façon, en imitant ses moindres gestes. Le rythme de la danse devenait de plus en plus rapide. Les démons tournaient toujours plus vite, comme des toupies, tandis que Kostchéi, incapable de trouver un moyen pour briser ce charme, trépignait de rage et d'impuissance.

Enfin, la horde diabolique, épuisée par la danse, s'écroula par terre et sombra dans le sommeil.

L'Oiseau de feu vola alors vers le pommier aux fruits d'or et fit signe à Ivan de s'approcher. Quand le jeune homme fut près de lui, l'Oiseau lui indiqua une anfruosité dans l'arbre. Le prince plongea sa main dans le creux et en retira une petite cassette.

Kostchéi suivait ses gestes avec terreur, car son immortalité dépendait de cette cassette.

Ivan Tsarévitch ouvrit la cassette et poussa un cri de surprise :

— Tiens ! Un œuf !

— Cet œuf n'est pas ordinaire, dit l'Oiseau de feu, car il contient l'âme du méchant Kostchéi.

— Mon doux prince, s'écria alors le magicien d'une voix suppliante, je te prie de replacer cet œuf dans la cassette ! En échange je te promets de te rendre ta liberté. Je t'offrirai aussi les plus riches trésors de la terre, je...

— C'est inutile, répondit le prince en souriant. Ton âme est entre mes mains. Dès que tu disparaîtras, je serai libre de toute façon et avec moi seront libérés, j'espère, tous les malheureux que tu gardes dans ton château !

— Veux-tu que je les libère à l'instant même ? Veux-tu que je brise le sortilège qui les enchaîne ? Remets cet œuf dans sa cassette et je satisfais ton désir !

Ivan Tsarévitch ne répondit pas tout de suite, mais il lança l'œuf

dans l'air à plusieurs reprises et le rattrapa chaque fois. Kostchéi suivait l'œuf du regard, tremblant comme il n'avait jamais tremblé.

— Même si tu libères maintenant tes prisonniers, tu auras toujours le temps plus tard d'en avoir d'autres, dit enfin Ivan. Quant à ton sortilège, il sera brisé dès que cet œuf le sera. Ta proposition ne rime donc à rien ! Ne me prends pas pour un naïf !

— Non, non ! Ne fais pas cela ! hurla le méchant sorcier.

Mais Ivan Tsarévitch leva le bras et jeta par terre l'œuf contenant l'âme de Kostchéi. L'œuf se brisa dans un bruit d'explosion. Les ténèbres enveloppèrent aussitôt le jardin. Lorsqu'elles se dissipèrent enfin, il n'y avait plus ni de Kostchéi, ni de monstres, ni d'arbre aux fruits d'or. Ivan Tsarévitch et l'Oiseau de feu restaient seuls, l'un en face de l'autre.

— Ma tâche est terminée, dit l'Oiseau. Je pense que tu ne regrettes point d'avoir échangé ma liberté contre une plume d'or ?

— Oh non ! Je te remercie beaucoup de m'avoir délivré de tous ces monstres et de leur chef ! s'écria le prince.

— Adieu, Ivan ! Tu auras encore d'autres surprises, mais celles-là seront agréables.

— Adieu, Oiseau de feu ! Merci, mille fois merci !

L'Oiseau de feu déplia ses ailes étincelantes et s'éleva majestueusement dans l'air.

Il venait à peine de disparaître derrière le mur mouvant des nuages que le prince entendit des cris d'allégresse provenant du château. Une foule de gens — des hommes, des femmes et des enfants de tous les âges — accourait vers lui.

— Gloire à notre libérateur ! Gloire à celui qui nous a délivrés du sortilège maléfique de Kostchéi ! criaient ces gens.

Ivan Tsarévitch reconnut au premier rang les douze jeunes filles qu'il avait déjà vues jouant avec les pommes d'or. La belle Tsarévna était avec elles et lui souriait.

Après avoir chanté les louanges de leur sauveur, les anciens esclaves de Kostchéi proposèrent à Ivan Tsarévitch d'être leur souverain et de régner sur les terres du magicien, car celles-ci n'avaient plus de maître. Ivan Tsarévitch hésita, rougit et dit enfin qu'il n'accepterait de devenir leur roi qu'à la condition de pouvoir choisir parmi eux celle qui deviendrait leur reine. On lui répondit joyeusement qu'il n'avait qu'à choisir parmi les jeunes filles présentes.

Ivan Tsarévitch s'approcha aussitôt de la belle Tsarévna et lui baisa la main. La jeune fille murmura alors qu'elle aurait accepté d'épouser le prince même s'il n'avait été qu'un simple paysan.

Les cris de joie redoublèrent et l'on porta en triomphe le nouveau roi et sa reine jusqu'au château.





## L'Enfant et les sortilèges<sup>(12)</sup>



DANS une vieille maison normande, un petit garçon, accroupi sur un devoir à peine commencé, se grattait la tête avec le bout de son porte-plume. Il n'avait aucune envie de travailler. Il jetait des regards furibonds sur les objets qui l'entouraient et le calme douillet de la chambre ne faisait qu'augmenter son irritation.

En effet, une douce tranquillité régnait dans la pièce. Les vieux fauteuils se cachaient craintivement sous leurs housses, comme s'ils avaient eu peur de prendre froid ; la haute horloge en bois, au cadran fleuri, faisait entendre un tic-tac discret ; dans une grande cheminée à hotte, un reste de feu chauffait une bouilloire qui ronronnait gentiment ; un chat, endormi devant la cheminée, ronronnait de concert avec la bouilloire ; enfin, un petit écureuil somnolait dans une cage pendue près de la fenêtre.

Le petit garçon avait une envie folle de troubler le calme qui régnait dans la chambre, en faisant du désordre. Il aurait volontiers tiré la queue du chat et renversé la bouilloire. Il avait surtout envie de ne pas faire son devoir et d'aller jouer dans le jardin.

La porte s'entrouvrit doucement et sa mère entra dans la chambre avec le plateau du goûter.

— As-tu bien travaillé, mon enfant ? As-tu terminé ton devoir ?

Le garçon détourna la tête sans répondre.

— Mais tu n'as rien fait ! s'exclama la maman. Tu es un gros paresseux !... Et, par-dessus le marché, tu viens d'éclabousser d'encre le tapis ! Tu n'as pas honte ?... Promets-moi de travailler !... Veux-tu demander pardon ?

Au lieu de répondre, le petit garçon leva la tête et tira la langue.

— Oh ! Tu es dégoûtant ! dit la maman avec indignation. Tu me fais de la peine ! Si tu recommences, tu auras une fessée !

Elle posa le plateau sur la table et s'en alla en soupirant.

L'enfant regarda le goûter avec mépris et cria à pleins poumons :

— Ça m'est égal ! J'suis méchant ! Très méchant ! Je n'aime personne ! J'ai pas faim !

Puis, sous l'empire d'une frénésie destructive, il balaya d'un revers de main la théière, le sucrier et la tasse qui se trouvaient sur le plateau. Il trépignait de rage. Les intentions les plus perverses lui vinrent aussitôt à l'esprit.

Il se leva de table et s'approcha sur la pointe des pieds du chat, qu'il tira violemment par la queue. Le pauvre chat poussa un miaulement terrible et courut se cacher sous un fauteuil. Alors, le méchant garçon grimpa sur l'appui de la fenêtre et ouvrit la cage de l'écureuil pour le piquer avec sa plume de fer. Le petit animal, blessé et affolé, réussit à sortir de la cage et à s'enfuir dans le jardin par la fenêtre.

Le garçon poussa un cri de guerre et se précipita vers la cheminée, où il renversa la bouilloire d'un coup de pied. Un nuage de cendres et de fumée envahit la chambre. Le garçon s'empara du tisonnier et se mit à lacérer avec frénésie la jolie tenture ornée de petits personnages. De grands lambeaux de tenture se détachèrent du mur sous les coups du tisonnier et pendirent lamentablement.

— Victoire ! criait le petit vandale. Victoire ! À qui le tour maintenant ?

Apercevant la grande horloge, il courut vers elle, en ouvrit la boîte et se pendit au balancier de cuivre. Le balancier se cassa et resta entre les mains du gamin, qui le jeta dédaigneusement par terre.

Enfin, il s'acharna sur ses livres et ses cahiers qu'il mit en pièces. Les feuillets arrachés, déchirés, froissés, s'éparpillèrent sur le plancher autour de la table.

— Plus de devoirs ! Plus de leçons ! criait-il en riant. – Vive la liberté !

Cependant, ces actes de violence finirent par fatiguer le petit garçon qui, essoufflé, voulut s'asseoir sur un fauteuil pour reprendre haleine. Mais il se produisit alors une chose extraordinaire : les bras du fauteuil s'écartèrent, le siège se déroba et l'enfant tomba par terre. Le Fauteuil, clopinant lourdement, s'éloigna vers le mur.

— Je ne veux plus servir ce méchant garçon, dit-il d'une voix grave. Et je suis sûr que le divan, le pouf et le banc ne voudront plus le recevoir !

Frappé de stupeur, le petit garçon regardait en écarquillant les yeux.

Soudain, la grande horloge se mit à sonner sans arrêt d'un ton plaintif.

— Je ne peux plus m'arrêter, se lamentait-elle, car ce méchant garçon m'a arraché mon balancier. J'ai d'affreuses douleurs au ventre. Je divague !...

Et l'Horloge s'avança à travers la pièce, en titubant comme un ivrogne.

— Elle marche, elle marche ! murmura l'enfant effrayé.

Il recula jusqu'au mur sans pouvoir détacher ses yeux de l'Horloge qui vacillait. Mais il n'était pas au bout de ses surprises. La Théière, le Sucrier et la Tasse s'animèrent tout à coup comme par enchantement et se mirent à le menacer.

Cependant le soleil baissait et l'obscurité commençait à envahir la chambre. Frissonnant de peur, le garçon se rapprocha de la cheminée mais dut battre aussitôt en retraite car le Feu lui cracha au visage. Puis le Feu bondit hors de la cheminée, et galopa à travers la pièce à la poursuite de l'enfant terrorisé.

— Petit vaurien ! crépita le Feu. Je réchauffe les bons mais je brûle les méchants ! Tu n'es qu'un barbare ! Tu veux tout détruire ! Eh bien, attends, je vais te détruire à mon tour !

Heureusement que la Cendre, beaucoup plus raisonnable que le Feu, décida, pour éviter un incendie, de l'éteindre. Elle se jeta donc sur le Feu et le recouvrit. Le Feu essaya vainement de lui échapper et, après une courte lutte, fut étouffé sur le plancher.

Le petit garçon poussa un soupir de soulagement. Mais d'autres émotions l'attendaient déjà. Il entendit soudain des rires qui semblaient provenir du mur. Il leva la tête et vit avec ahurissement que les lambeaux de la tenture qu'il avait déchirée en la frappant avec le tisonnier se soulevaient lentement, Oh surprise ! Les petits personnages peints sur le papier descendaient du mur pour défiler dans la chambre. Il y avait des bergers, des bergères, des moutons, des chèvres, des chiens... Tous dansaient au son de pipeaux et de tambourins !

— Ce vilain garçon a déchiré notre belle tenture ! Nous n'avons plus de place sur le mur. Il faut quitter cette maison inhospitalière ! chantaient-ils avec des voix plaintives.

Pour ne plus les voir, l'enfant se coucha par terre et cacha son visage dans ses mains. Mais il s'était couché sur les feuilles déchirées des livres... Alors, à travers ses doigts, il vit avec surprise un feuillet qui se soulevait comme une dalle pour laisser passer une main, puis une tête aux cheveux dorés et puis... une belle princesse de contes de fées !

Le petit garçon poussa un cri d'admiration :

— Mais c'est la Princesse enchantée, celle dont je rêvais d'être le chevalier !

— Hélas ! lui répondit la Princesse en s'asseyant tristement sur le feuillet arraché du livre, au lieu d'être mon chevalier noble et courageux, tu as détruit mon conte, tu as déchiré toutes ses pages ! Il faut que je m'en aille. Je ne peux pas rester dans la maison d'un barbare !

— Oh, non ! Reste, princesse, reste ! supplia le gamin, les larmes aux yeux.

Mais la princesse lui fit un signe d'adieu et disparut dans le tas de feuilles de livres et de cahiers qui jonchaient le plancher. Le garçon eut beau chercher la fin du conte de fées, elle était introuvable.

Pendant qu'il repoussait du pied les feuilles appartenant à ses livres de classe, de petites voix irritées se firent entendre. Quelques pages se soulevèrent d'elles-mêmes et une multitude de chiffres en sortirent. Pareils à des insectes, les chiffres couraient sur le papier dans la direction du garçon, prêts à l'attaque. Il recula, épouvanté.

Tout à coup, il vit apparaître un petit vieillard barbu et bossu. Il tenait une équerre à la main et portait un mètre de couturière en guise de ceinture.

— C'est l'Arithmétique ! murmura le garçon.

— Deux fois deux, quatre ! Quatre fois quatre, seize ! Onze et six, dix-sept ! Millimètre, centimètre, décimètre, kilomètre !... marmonnait le vieillard avec la régularité d'un automate.

Les chiffres encerclèrent l'enfant et l'entraînèrent dans une folle ronde qui lui fit tourner la tête. Il perdit enfin l'équilibre et tomba, étourdi, par terre. Alors les chiffres grimpèrent victorieusement sur lui, comme des fourmis montant sur un talus. Là, ils s'assemblèrent dans la région des souliers, puis défilèrent en bon ordre des pieds à la tête du garçon. Après cette parade triomphale, les chiffres redescendirent sur le plancher et rentrèrent sagement dans les feuillets du livre d'arithmétique.

L'enfant se releva et courut vers la porte du jardin.

— Ouf ! dit-il en aspirant avec avidité les parfums qui s'exhalaient des parterres. – Quel cauchemar ! On est beaucoup mieux dans le jardin que dans la chambre !

Comme il chancelait encore, il s'appuya sur un gros tronc d'arbre, mais... oh surprise ! l'Arbre gémit :

— Ma blessure ! Ma blessure ! Celle que tu as faite ce matin à mon flanc avec ton canif. Elle saigne encore de sève. Ne me touche pas, ça me fait mal, très mal !

L'enfant s'écarta de l'Arbre et entendit aussitôt avec étonnement les voix des autres arbres du jardin qui psalmodiaient en chœur :

— Nos blessures, nos blessures ! Elles saignent, elles saignent encore de sève ! Elles sont fraîches ! C'est toi, méchant garçon, qui les a faites avec ton canif.

Apitoyé, l'enfant appuya sa joue contre l'écorce de l'Arbre qui avait parlé le premier.

Alors une Libellule tourna autour de lui :

— Rends-moi ma compagne ! bourdonna-t-elle tristement. Où est-elle ? Qu'en as-tu fait ? Rends-la moi !

— Je ne peux pas la rendre ! murmura l'enfant en rougissant.

Il se souvint que la veille il avait fixé une libellule au mur en la

perçant d'une épine.

— Ne lui demande rien ! conseilla une voix flûtée du haut de l'arbre. C'est un méchant, très méchant garçon. Il m'avait emprisonné dans une cage pour me torturer chaque jour. Il prenait un méchant plaisir à me piquer avec une plume métallique. Mon corps est couvert de cicatrices !

Le garçon releva la tête et reconnut son Écureuil, celui qui s'était échappé de la cage.

D'autres écureuils apparurent alors, en sautant de branche en branche. Des petits oiseaux, des abeilles et des libellules s'approchèrent aussi. Et ce fut tout à coup un vrai concert de plaintes, de plus en plus irritées, de plus en plus menaçantes. Même les fleurs se plaignaient d'être arrachées sans raison.

Les arbres et les bêtes criaient de tous côtés :

— C'est l'enfant barbare et méchant ! C'est l'enfant qui n'aime personne et que personne n'aime ! C'est lui qui s'arme toujours d'un couteau ou d'un bâton pour nous martyriser et pour nous détruire. Eh bien, il faut le punir une fois pour toutes ! Châtions-le, châtions-le avec nos griffes, avec nos becs, avec nos dents !

— Maman, maman ! s'écria le garçon effrayé, en se protégeant le visage avec les mains, car les bêtes venaient de passer à l'action.

Les écureuils, les oiseaux et les insectes fondirent à la fois sur lui, le cernant de tous côtés. Ils étaient furieux et chacun voulait être seul à le châtier. On le poussait, on le tirait, on le griffait, on le piquait, on le mordait, il recevait des coups de becs. Bientôt les bêtes commencèrent à s'entre-déchirer en essayant de s'approcher de l'enfant. Il passa de pattes en pattes, tantôt délivré, tantôt repris. Enfin, au plus fort de la lutte, il fut projeté contre un arbre et les bêtes, ivres de combattre, le perdirent de vue, s'acharnant à se porter des coups.

Tout à coup, un petit écureuil, blessé dans la bagarre, vint tomber à côté du garçon. Il poussa un cri aigu de douleur et les combattants s'arrêtèrent, honteux, pour le regarder.

Le garçon, malgré ses propres blessures, prit le petit écureuil sur ses genoux, arracha un ruban de son cou et lui banda sa patte blessée. Puis, sentant ses forces l'abandonner, il glissa sur l'herbe et s'évanouit.

Dans un profond silence, les bêtes le regardèrent avec stupeur.

— Il a pansé la patte du petit écureuil ! murmura un oiseau.

— Il est blessé lui-même, ajouta un écureuil. Nous lui avons fait du mal ! Regardez, il saigne !

— Il s'est évanoui ! Que faire ? bourdonnèrent les insectes en tournant au-dessus de sa tête.

Alors, mortifiées et apitoyées, les bêtes l'entourèrent et essayèrent de le secourir. Les libellules l'éventaient de leurs ailes, les écureuils le caressaient de leurs queues touffues, les oiseaux lui fermaient les

plaies avec des feuilles que les arbres s'étaient empressés de leur fournir.

Soudain, les lèvres du gamin remuèrent et un mot en sortit, chassé par un soupir :

— Maman !

Les bêtes se regardèrent.

— Je crois qu'il a dit « ma-man », gazouilla un oiseau.

— Il l'appelle à son secours, expliqua l'Écureuil, qui s'était échappé de la cage. Je la connais, elle est assez gentille. Elle ne m'a jamais fait de mal.

— Portons-le vers la maison pour que sa maman le voie, proposa une libellule.

— Oui, oui, oui ! acquiescèrent aussitôt les autres.

Tout le monde se mit au travail pour soulever le garçon. Il leur parut extrêmement lourd. Les uns le tiraient avec leurs pattes, les autres le soutenaient avec leurs ailes, les troisièmes le poussaient avec leurs têtes. Cependant, comme ils étaient assez nombreux, ils parvinrent finalement à le soulever et à le porter jusqu'au seuil de la maison. Là, ils s'arrêtèrent, hésitants, se demandant ce qu'il fallait faire après.

— Si on appelait sa maman ? dit un moineau.

— Oui, appelons-la ! acquiescèrent les autres.

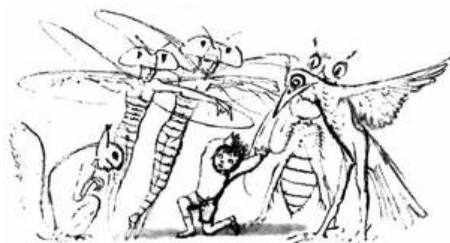
— Ma... ma... man ! Ma... ma... man ! crièrent les bêtes doucement.

Comme elle n'entendait pas, ils crièrent plus fort :

— Ma-man ! Ma-man ! Ma-man !

En les entendant crier, l'enfant revint à lui et, tout surpris d'être soutenu par ses ennemis, se dressa sur ses pieds. Au même instant, la porte de La maison s'ouvrit et la mère du garçon sortit dans le jardin. Il se jeta dans ses bras en pleurant.

À partir de ce jour-là, ce méchant garçon devint un des plus sages, des plus gentils garçons du monde. Il écrivait désormais tous ses devoirs avec application, ne faisait jamais de mal aux bêtes ou aux insectes et au lieu d'enfoncer son canif dans le tronc des arbres et d'arracher les fleurs sans raison, il les arrosait et prenait grand soin du jardin.



## **DEUXIÈME PARTIE**

### **RÉCITS TIRÉS DES OPÉRAS-COMIQUES**

## L'Enlèvement au sérail<sup>(13)</sup>



Le jeune Belmont était au comble du désespoir. Sa fiancée Constance, la servante de celle-ci Blondine et son propre serviteur Pédrille avaient mystérieusement disparu au cours d'un voyage en Méditerranée. On n'avait aucune nouvelle du navire. Que s'était-il donc passé ? Y avait-il eu naufrage ? Le navire avait-il été attaqué par des ennemis ? Personne n'en savait rien. Or, un jour, Belmont reçut une lettre qui l'attrista autant qu'elle le rendit joyeux. Elle l'attrista, parce que cette lettre, écrite par son serviteur Pédrille, l'informait que ce dernier, ainsi que Constance et Blondine, avaient été capturés avec tous les passagers du navire par des corsaires turcs, qui les avaient aussitôt vendus au tout-puissant pacha Sélim. Elle le rendit joyeux, parce qu'il savait enfin ce qui était arrivé à sa fiancée et qu'il pouvait nourrir l'espoir de la revoir, et peut-être de la sauver.

Sans perdre une minute, Belmont se précipita vers le premier voilier en partance pour Constantinople<sup>(14)</sup>. Après une semaine de voyage, il arriva en vue de cette pittoresque cité qui, avec sa forêt de minarets, de coupoles et de tours, disséminés au bord de l'eau, évoquait une belle image destinée à illustrer un conte oriental. Mais Belmont n'était pas en humeur d'admirer les charmes exotiques de la capitale de l'Empire ottoman<sup>(15)</sup>. À peine débarqué, il se mit en rapport avec le capitaine d'un navire marchand espagnol qui trafiquait avec les Turcs, et lui promit une forte somme pour qu'il assure la fuite de Constance, de Blondine et de Pédrille et les ramène dans leur patrie. Puis, Belmont s'enquit de l'endroit où se trouvait le palais ou le sérail, comme on dit en turc, du pacha Sélim. On lui apprit que le palais du pacha était dans la banlieue de la ville, sur les rives du Bosphore.

Belmont monta alors dans un des nombreux canots amarrés le long du quai dans le port, et ordonna au batelier de le conduire vers le sérail du pacha Sélim. Son cœur battait à se rompre tandis que la barque glissait doucement sur les eaux du Bosphore, ce magnifique détroit qui fait communiquer la mer Noire avec la mer de Marmara et



sépare l'Europe de l'Asie. Allait-il enfin revoir sa fiancée ? Cela était-il possible ? Comment pouvait-on préparer son évasion dans ce pays étranger, où les mœurs des gens étaient si différentes ? Cependant, Belmont se sentait la force d'affronter les pires obstacles pour sauver Constance. Il pensa que le plus raisonnable serait de retrouver d'abord son serviteur Pédrille.

— C'est là le sérail du pacha Sélim, dit tout à coup le rameur, en lui montrant un beau palais blanc qui se dressait sur le rivage, entouré d'un immense jardin.

— Très bien, répondit Belmont. Accoste devant le grand portail.

Brûlant d'impatience, il sauta à terre, paya le batelier et s'approcha de la haute muraille qui cachait jalousement la propriété du pacha aux regards indiscrets. Comment faire maintenant ? Il examina attentivement la muraille et aperçut soudain la tête d'un vieillard coiffé d'un turban, qui, monté au sommet d'une échelle, cueillait des figes dans le jardin.

— Dis-moi, mon ami, est-ce bien ici le palais du pacha Sélim ? lui demanda-t-il en guise d'entrée en matière.

Mais l'homme ne répondit rien et continua à chanter, tout en cueillant les figes. Belmont répéta sa question. Alors, le vieillard répondit en le regardant de travers :

— Oui, c'est ici le palais du pacha !

— Est-ce ton maître ?

— Oui, c'est mon maître. Et après ? Est-ce que cela te regarde ?

— Non, cher ami, non ! Je voudrais tout simplement te demander si un certain Pédrille ne se trouverait pas par hasard dans l'enceinte de ce beau palais ?

— Il mérite qu'on lui torde le cou, ce Pédrille ! maugréa le bonhomme d'un ton bourru.

— Je vois qu'il est là ! se réjouit Belmont. Cependant, permets-moi de te faire remarquer, cher ami, que Pédrille est un brave garçon.

— Il mérite qu'on l'embroche, ce faquin de Pédrille ! dit le vieux en faisant le geste d'embrocher quelqu'un.

— Que tu es sévère, mon ami !

— Étranger, je ne suis pas ton ami ! Et je te conseille vivement de t'éloigner de ce palais, si tu ne veux pas recevoir la bastonnade que tu mérites !

— Ouais ! La politesse n'est pas ton fort ! Apprends qu'il faut traiter un gentilhomme avec respect !

— Attends une seconde ! Tu vas voir comment je vais te traiter avec mon bâton ! s'écria le vieillard, furieux, en descendant de l'échelle.

Il sembla alors à Belmont qu'il n'avait aucun intérêt à entretenir des rapports avec un énergame de cette espèce. Il préféra donc se cacher derrière un ressaut de la muraille et s'armer de patience. Il

entendit tout à coup les sons discordants de voix qui se querellaient. L'une de ces voix appartenait au méchant vieillard, quant à l'autre... elle lui sembla étrangement familière. Son cœur bondit de joie. Il venait de reconnaître la voix de son serviteur Pédrille. Il redoubla d'attention. Bientôt, le grincement d'une porte qu'on ouvrait se fit entendre et Pédrille apparut en personne.

— Pédrille ! cria Belmont en lui faisant signe d'approcher.

— Mon maître ! s'écria l'autre, surpris. Vous, ici ? Auriez-vous enfin reçu l'une des nombreuses lettres que je vous envoie en cachette par tous les moyens possibles ?

— Oui, j'ai reçu l'une de tes lettres et je me suis précipité vers le premier navire en partance pour Constantinople, pour venir ici et vous sauver ! Comment va Constance ? Parle !

— Eh bien, comme je vous l'ai déjà écrit dans ma lettre, les corsaires nous avaient vendus au pacha Sélim. Nous avons eu de la chance.

— De la chance ? s'exclama Belmont. De la chance d'avoir été vendus comme des esclaves ?

— Non, celle d'être tombés entre les mains d'un pacha qui nous traite bien et ne manque pas de délicatesse. J'ai gagné sa confiance et suis devenu son jardinier.

— Mais Constance ? Parle-moi d'elle !

— Le pacha est amoureux de mademoiselle Constance et voudrait l'épouser.

— Quoi ? Il veut l'obliger à l'épouser ?

— Eh bien, jusqu'à présent il se contente d'insister. Il veut gagner son amour, mais mademoiselle Constance vous est toujours fidèle et ne pense qu'à vous !

— Chère Constance ! Il faut qu'aujourd'hui même nous arrangions votre évasion ! Je me suis déjà assuré le concours d'un capitaine espagnol qui vous transportera hors des eaux turques avec les marchandises embarquées à bord de son navire.

— Que dites-vous, mon maître ! Ce n'est pas aussi facile que vous le pensez ! Le palais est très bien gardé. Et il y a Osmin, ce maudit vieillard, qui nous espionne sans arrêt ! C'est le gardien-chef du jardin.

— Est-ce le vieux malotru qui m'a injurié tout à l'heure ?

— C'est lui-même ! Osmin hait tous les étrangers et ne rêve que de les empailler. Heureusement que son maître n'est pas comme lui ! D'ailleurs, vous allez voir bientôt le pacha en personne avec mademoiselle Constance. Ils vont rentrer d'une promenade en bateau sur le Bosphore. Attendez ! J'ai une idée ! Ce pacha aime autant l'architecture que le jardinage. Je vous présenterai à lui comme un habile architecte ayant fait ses études à Rome et s'il vous accepte, vous aurez le droit de pénétrer dans son palais. Il nous sera plus facile alors de préparer notre évasion. Regardez ! C'est le bateau du pacha !

Belmont regarda dans la direction indiquée par Pédrille et vit une magnifique embarcation qui s'approchait rapidement du rivage, mue par les efforts conjugués de plusieurs rameurs.

— Cachons-nous ! conseilla Pédrille.

Ils se cachèrent, tandis que le bateau amorçait déjà la manœuvre d'accostage.

Le pacha Sélim sortit sur le quai, suivi de Constance, de ses janissaires (16) et de quelques esclaves. Il avait l'air préoccupé. D'un geste impérieux, il renvoya les soldats et les esclaves dans le palais et resta seul avec la jeune fille.

— Constance, dit-il, vous me paraissez assez triste, malgré tous les efforts que je fais pour vous divertir. Est-ce que je vous traite mal ? Vous manque-t-il quelque chose ?

— Vous êtes très bon envers moi, répondit-elle en soupirant.

— Il ne s'agit pas seulement de ma bonté. Je vous aime, Constance, et je voudrais vous épouser, faire de vous la maîtresse de ce palais ! Ne vous l'ai-je pas dit et redit maintes fois ?

— Oui, je le sais, pacha. Mais, hélas ! Je suis incapable de répondre au sentiment dont vous daignez m'honorer ! Je serai votre servante, votre esclave obéissante, mais n'exigez pas que je devienne votre épouse !

— Mais pourquoi donc ?

— Lorsque les corsaires m'avaient enlevée, j'allais me marier. J'ai un fiancé qui m'attend toujours !

— Tais-toi ! s'écria le pacha vexé. N'abuse pas de ma bonté. N'oublie point que tu es en mon pouvoir ! D'ailleurs, il est possible qu'en apprenant que votre navire a été attaqué par des corsaires, ton fiancé te considère déjà comme perdue à jamais. Il est marié. Va ! Rentre dans le palais. Réfléchis bien ! Je te donne un dernier délai, jusqu'à demain. Ma patience n'est pas éternelle.

La pauvre Constance baissa la tête et entra par la porte du jardin. Belmont, qui avait entendu la conversation, se réjouissait d'un côté de la fidélité de sa fiancée, et souffrait de l'autre de la voir si malheureuse.

— Venez ! lui souffla alors Pédrille à l'oreille. C'est le bon moment ! Il est seul.

Ils sortirent de leur cachette et s'approchèrent du pacha.

— Auguste pacha, lumière sublime de l'Orient ! lui dit Pédrille en le saluant avec le plus profond respect. Excusez-moi si je me permets d'interrompre le cours de vos méditations !

— Qu'y a-t-il, Pédrille ? demanda le pacha d'un ton distrait.

— Permettez-moi de vous présenter ce jeune homme. Il a étudié l'architecture en Italie et sollicite l'honneur de vous servir.

— On m'a dit que Votre Seigneurie s'intéressait beaucoup aux

constructions, ajouta Belmont.

— C'est bien, dit le pacha. Je verrai ce que vous savez faire. Je vous accorde mon hospitalité. Pédrille, conduis-le au palais.

Et sur ces mots le pacha s'éloigna, toujours préoccupé par la pensée de son mariage avec Constance.

Belmont était au comble de la joie. Il allait enfin pénétrer dans le sérail où sa fiancée se trouvait enfermée prisonnière.

Cependant, le vieux Osmin fit toutes sortes de difficultés pour les laisser entrer dans le jardin dont il avait la garde. D'après lui, il y avait anguille sous roche. Ce jeune architecte, qui rôdait autour du palais et qui connaissait déjà Pédrille, ne lui inspirait pas confiance. Après un échange de paroles assez vives, Pédrille parvint à introduire Belmont dans le jardin du pacha en bousculant l'irascible vieillard.

— Ce serpent fera tout ce qui est en son pouvoir pour nous créer des ennuis, murmura Pédrille. Soyez donc prudent. Il faut que je trouve Blondine le plus tôt possible, pour lui annoncer votre arrivée, afin qu'elle prévienne à son tour sa maîtresse.

Pédrille chercha alors un moyen de rencontrer Blondine. Tout en faisant semblant de s'occuper uniquement des fleurs – puisqu'il avait la fonction de jardinier du pacha – il se promenait lentement devant l'aile du palais où habitait la servante de Constance. Cette dernière remarqua son manège et sortit se promener dans le jardin.

— Est-ce moi que tu cherches, Pédrille ?

— Oui, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

— Laquelle ? Il n'y a qu'une nouvelle qui puisse me faire plaisir ! Celle de pouvoir m'enfuir de ce pays et de retrouver enfin ma liberté !

— Eh bien, c'est justement la nouvelle que je t'apporte, chuchota Pédrille. Notre esclavage est fini !

— Quoi ? Est-ce possible ?

— Cache ton émotion ! Belmont est venu en Turquie pour nous délivrer.

— Mais le pacha n'acceptera jamais de rançon ! Il tient absolument à épouser ma maîtresse !

— Je sais. Notre seule chance, c'est l'évasion. Belmont s'est déjà introduit dans le sérail en qualité d'architecte. Tout sera prêt pour ce soir. Belmont posera une échelle sous la fenêtre de mademoiselle Constance et moi j'en poserai une autre sous la tienne. Vous descendrez dans le jardin et nous nous précipiterons vers la muraille, où une échelle de corde nous permettra de sortir dehors, vers le rivage. Là, un bateau espagnol, loué par Belmont, nous conduira hors des eaux turques.

— C'est merveilleux ! murmura Blondine, tandis que des larmes de joies lui coulaient sur les joues. – Mais Osmin ? Ce vilain cerbère nous surveille nuit et jour.

— J'essaierai de l'endormir. À présent, trouve vite un moyen de prévenir ta maîtresse ! Mais ne l'oublie pas : de la prudence avant toute chose ! Séparons-nous, j'entends des pas !

En effet, c'était Osmin qui s'approchait déjà, en leur jetant des regards soupçonneux.

— De quoi parliez-vous ? Que fais-tu ici, Blondine, avec ce jardinier ?

— Je cherchais ma maîtresse et je lui ai demandé s'il ne l'avait pas vue.

— Ta maîtresse se promène au fond du parc, là-bas ! répondit Osmin. Va-t'en d'ici maintenant !

— Merci pour le renseignement. Je vais tout de suite la retrouver, dit Blondine, heureuse d'apprendre où se trouvait à ce moment sa maîtresse.

Elle la découvrit, en effet, sur un banc éloigné du jardin. Constance était plus triste et affligée que jamais. Elle venait d'avoir une nouvelle conversation avec le pacha Sélim qui lui avait réitéré son ordre de bien réfléchir jusqu'au lendemain, car il ne pouvait plus différer leur mariage.

— Vous êtes bien triste, mademoiselle, lui dit Blondine avec douceur.

— Comment ne le serais-je pas ? Le pacha ne veut plus attendre. D'ailleurs, la patience dont il a fait preuve jusqu'à présent à mon égard peut être considérée comme exemplaire pour un grand seigneur d'un pays où l'esclavage est reconnu par les lois ! Le pacha Sélim a de grande vertu, il nous traite tous avec bonté, mais je suis incapable de l'aimer, car je n'aime que Belmont !

— Mademoiselle, Belmont est ici, dans ce palais !

— Quoi ? s'écria Constance en pâlisant. Elle fut tellement émue qu'elle faillit perdre connaissance.

Blondine s'assit alors à côté d'elle sur le banc et la mit au courant de tout ce que Pédrille venait de lui annoncer.

— Surtout, dit-elle en terminant son récit, ne laissez rien paraître, afin qu'on ne se doute de rien au palais. Conservez votre air triste et ne fermez pas l'œil de la nuit, pour vous enfuir aussitôt que l'échelle sera adossée au mur sous votre fenêtre.

Vers le soir, Pédrille s'arma de deux bouteilles de vin et s'installa sous un arbre, à un endroit où il savait que le terrible Osmin n'allait pas tarder à le découvrir. Il se mit même à chanter en imitant la voix d'un ivrogne.

En effet, quelques instants après, Osmin se dressait déjà à côté de lui, un sourire méprisant sur les lèvres.

— On chante par ici ? dit-il. On ne s'ennuie pas !

— Oui, on chante et on boit ! mon cher Osmin. On boit pour ne plus

songer à la captivité ! Il n'y a rien de tel que deux bouteilles de vin de Chypre pour oublier tous nos soucis ! Ne voudrais-tu pas me tenir un peu compagnie et boire un coup avec moi ?

Une lueur de joie passa dans les yeux d'Osmin, mais il se renfroigna aussitôt :

— Ne me tente pas ! Boire du vin est un péché pour un musulman.

— Eh bien, je prends ton péché sur moi ! Lorsque tu seras au ciel, tu diras que c'est un chrétien qui t'a induit à boire.

Osmin s'assit à côté de lui et jeta un regard craintif tout alentour.

— Ne crains rien, nous sommes seuls, dit Pédrille en lui tendant une des bouteilles.

Le Turc hésita, mais au contact de la bouteille ne put résister plus longtemps à la tentation. Il plongea le goulot dans sa bouche et but gloutonnement. Pédrille l'encourageait sans cesse à boire davantage. Finalement, Osmin fut si soûl qu'il se renversa par terre et s'endormit en ronflant. Alors, Pédrille le chargea sur son dos et l'emporta dans les buissons, où il le cacha afin que personne ne puisse déranger son sommeil. Puis il alla retrouver Belmont, pour lui annoncer que le vieux cerbère était mis pour quelques heures hors d'état de nuire à qui que ce soit.

— C'est parfait ! dit Belmont, mais il faut nous armer de patience, car le bateau que j'ai loué pour votre évasion ne pourra pas être ici avant minuit, de peur d'attirer l'attention des Turcs.

Le temps leur sembla long à tous quatre. Tandis que Belmont et Pédrille scrutaient l'horizon du haut de la terrasse du sérail, pour voir si le bateau sauveur n'était pas déjà en vue, Constance et Blondine brûlaient d'impatience, chacune dans sa chambre, en attendant que l'échelle du salut fût adossée à leur fenêtre.

Enfin, la silhouette du navire espagnol se dessina au fond du Bosphore. Le voilier s'approcha doucement, mais n'arriva pas à la hauteur du palais ; il s'arrêta deux cents mètres plus loin, sans doute pour ne pas attirer l'attention des Turcs. Bientôt une chaloupe s'en détacha et, glissant dans l'obscurité, le long du rivage, vint accoster en face du palais. Belmont et Pédrille se firent reconnaître en sifflant un air espagnol. Alors, un matelot leur passa deux échelles par-dessus la muraille du jardin.

Belmont et Pédrille s'emparèrent fébrilement des échelles et les transportèrent jusqu'au mur même du sérail. Ils en laissèrent une sous la fenêtre de Constance et portèrent l'autre sous la fenêtre de Blondine. Puis ils se séparèrent, pour s'occuper chacun de celle qu'ils allaient enlever du sérail. Les jeunes filles les guettaient déjà par les fentes des jalousies.

Lorsque Belmont monta jusqu'à la fenêtre de Constance, celle-ci était prête à en sortir. Le jeune homme l'aida à descendre par

l'échelle, puis ils coururent à pas de loup vers la muraille du jardin où une échelle de corde, lancée par le matelot, les attendait déjà. Il ne restait plus qu'à grimper dessus et à redescendre de l'autre côté vers le rivage du Bosphore.

Les choses n'allèrent pas aussi bien pour Pédrille et Blondine. Cette dernière venait à peine de s'engager sur l'échelle que des cris féroces retentirent dans le voisinage. C'était la voix d'Osmin. Dans les buissons où l'avait caché Pédrille, le gardien avait été tiré de son sommeil par un vulgaire hanneton installé sur sa lèvre supérieure, qui lui chatouillait les narines de ses antennes. Fort mécontent d'être réveillé d'une façon aussi cavalière, et assez surpris de se voir étendu dans l'herbe, Osmin se leva en titubant et décida de déménager dans son propre lit. Mais quelle fut sa surprise, en s'approchant du sérail, d'y voir une échelle adossée au mur. Au pied de l'échelle se tenait Pédrille et en haut de l'échelle, il y avait Blondine, qui descendait hâtivement.

Les dernières traces d'ivresse s'évaporèrent aussitôt du cerveau du vieillard et il se mit à vociférer comme un fou :

— Alerte ! Alerte ! Au secours ! La garde ! Vite ! Attrapez les fugitifs !

— C'est Osmin ! Nous sommes perdus ! C'est la potence ! murmura Pédrille, blême de frayeur.

Aussi effrayée que lui, Blondine faillit tomber de l'échelle.

Bientôt, des gardes armés apparurent de tous les côtés et les cernèrent en un clin d'œil.

Et pour comble de malheur, d'autres gardes amenèrent quelques instants après Belmont et Constance, qu'ils avaient arrêtés sur le quai, au moment même où ils allaient monter dans la chaloupe espagnole.

Le méchant Osmin exultait.

— Je savais bien – criait-il – que cet architecte n'était pas venu ici avec de bonnes intentions ! Le pacha Sélim va tout apprendre. Vos têtes tomberont sous la hache du bourreau. Mais avant qu'il vous la tranche, vous subirez une série de tortures raffinées, à côté desquelles la mort vous paraîtra douce et agréable ! Qu'on les enchaîne !

Une sueur froide inondait le front de Pédrille. Constance et Blondine pleuraient de dépit. Belmont écumait de rage. Tous quatre étaient désespérés et avaient conscience de leur parfaite impuissance à échapper au courroux du pacha. Ce dernier arriva bientôt sur les lieux, suivi de soldats portant des lanternes.

— Qu'y a-t-il, Osmin ? demanda le pacha. Quel est ce tumulte ?

— C'est un complot ! Une infâme trahison !

— Une trahison ? Explique-toi !... Et pourquoi tous ces étrangers sont-ils enchaînés ?

— Parce que ces étrangers ont tenté de s'évader, de fuir le sérail où

tu les avais toujours traités avec bonté, une bonté dont ils n'étaient pas dignes !

— Est-ce possible ? murmura le pacha en pâlisant. Ainsi, Constance, tu n'étais qu'une perfide menteuse ? Tu affichais un air éploqué pour endormir ma défiance et préparer ton évasion ?

— Oui, pacha, je suis coupable, répondit la jeune fille j'ai voulu m'enfuir ! Mais je ne t'ai jamais menti. J'avais toujours déclaré que je n'aimais qu'un seul homme et c'est avec lui que je voulais quitter cette nuit ton sérail. Je ne crains pas la mort, mais je te supplie d'épargner Belmont ! Il est venu en Turquie pour me sauver, moi, sa fiancée ! Il n'est pas coupable ! Il a cru faire ce qui était son devoir.

— Tu veux que je laisse vivre mon rival ? s'écria le pacha.

— Noble pacha, je n'ai jamais fléchi les genoux pour demander une grâce, dit alors Belmont, mais je le fais volontiers maintenant, non pour implorer mon pardon, mais pour te supplier de gracier Constance. Ma famille est très riche. Elle te comblera de présents ! Mon père est un homme influent dans notre pays. Il s'appelle Costados.

— Quoi ? Costados ? Le gouverneur de la province d'Oran ?

— Oui, c'est mon père !

— Ainsi le destin a jeté dans mes mains le fils de mon pire ennemi ! s'écria le pacha Sélim. Sais-tu que ton père, en me calomniant auprès du sultan, m'a fait exiler de Turquie et m'a dépouillé de toutes mes richesses ? Sais-tu que pendant de longues années, poursuivi par sa haine implacable, j'ai erré à travers le monde, méprisé de tous ? Le nouveau sultan, comprenant enfin l'injustice dont j'avais été l'innocente victime, m'a réhabilité et rétabli dans tous mes droits. Ainsi, tu es en mon pouvoir, toi, le fils de mon persécuteur ! Réponds : que ferais-tu maintenant à ma place ?

— Décide toi-même, répondit Belmont en baissant la tête.

— Eh bien, œil pour œil et dent pour dent ! Osmin, donne les ordres pour qu'on prépare le supplice. Gardes, surveillez-les !

Le pacha pirouetta sur ses talons et rentra au palais.

Les quatre condamnés étaient atterrés. La révélation du fait que le père de Belmont était le pire ennemi du pacha les avait tous mis dans une tragique situation.

— Le destin s'acharne contre nous ! fit le jeune homme tristement.

— Ce qui me console un peu, remarqua Constance, c'est d'aller à la mort avec toi, mon cher Belmont. Rien ne pourra plus nous séparer !

— C'est affreux ! soupirait Pédrille. Aucun espoir de nous sauver ! On prépare déjà les instruments de notre supplice. C'est à faire frémir ! Quand je pense aux tortures qu'ils nous réservent...

— Je te saurais gré de ne point entrer dans les détails, remarqua Blondine froidement.



Osmin revint pour dire que tout était prêt pour le supplice. Il se frottait les mains avec une joie féroce.

On n'attendait plus que l'ordre du pacha, afin de conduire les condamnés dans la chambre des tortures.

Enfin le pacha Sélim réapparut, suivi de quelques dignitaires.

— Fils de mon persécuteur, dit-il en s'adressant à Belmont, je vais prononcer ta sentence.

— Je n'ai pas peur du supplice, répondit Belmont fièrement. Assouvis donc ta vengeance sur le fils de ton ennemi ! Mais je te demande encore une fois d'épargner Constance !

— Détrompe-toi, dit le pacha en souriant. J'ai trop détesté ton père pour vouloir lui ressembler ! Je préfère me venger par la clémence. Tu es libre ! Retourne dans ton pays et emmène Constance avec toi, puisque c'est toi qu'elle aime.

Après un moment de stupeur, des cris de joie s'échappèrent de la bouche des condamnés.

— Pardonne-moi, magnanime pacha, murmura Constance, les yeux mouillés par des larmes de joie. Je ne te connaissais pas assez. Tu mérites d'être aimé !

— Oh, noble pacha, je t'implore de me laisser aussi partir avec mon maître ! dit Pédrille en se mettant à genoux.

— Pas de grâce pour ce faquin ! s'écria Osmin avec indignation. J'ai déjà tout préparé pour son supplice !

— Tu peux partir avec eux, Pédrille, répondit le pacha, et toi aussi, Blondine. Voici un sauf-conduit signé par moi. Il vous concerne tous les quatre et vous permettra de retourner dans votre pays sans encombre. Montez à bord du navire espagnol et partez, comme vous en aviez l'intention.

Les quatre captifs ne savaient plus comment exprimer leur reconnaissance au magnanime pacha. Celui-ci les accompagna courtoisement jusqu'à la porte, tandis qu'Osmin, tremblant de rage, retenait à peine le flot de menaces qui lui brûlait les lèvres.

Il est peut-être inutile d'ajouter qu'une fois rentrés dans leur pays, Belmont et Constance ne perdirent pas de temps pour célébrer leur mariage. Quant à Pédrille et Blondine, ils se marièrent une semaine après leurs maîtres et restèrent à leur service.



## Le Barbier de Séville<sup>(17)</sup>



Le comte Almaviva, un jeune homme intelligent, beau, riche et distingué, appartenant à l'une des plus illustres familles d'Espagne, s'ennuyait à Madrid. Ni les bals de la cour, ni les innombrables divertissements que pouvait lui offrir la capitale n'arrivaient à le distraire. Or, un jour, en se promenant dans les jardins du Prado, il vit une jeune fille dont la beauté, la grâce et la modestie le frappèrent à tel point qu'il jura de faire sa connaissance. Mais il n'osa pas s'approcher, car la jeune fille était accompagnée par un homme âgé, à l'air morose, qui semblait fuir les gens dès que ces derniers faisaient quelques pas dans sa direction. Le lendemain, le comte Almaviva, qui ne cessait de penser à la belle inconnue, comprit qu'il en était tombé amoureux au point de vouloir l'épouser. Il la fit alors chercher par tout Madrid. Finalement, grâce aux enquêtes effectuées par ses serviteurs, il obtint les renseignements suivants : elle n'était plus à Madrid, elle s'appelait Rosine, et vivait à Séville, chez un vieux médecin du nom de Bartholo.



Le comte Almaviva se plaça sous la fenêtre de Rosine et chanta.

Le comte Almaviva partit aussitôt pour Séville et, à peine arrivé dans cette ville, s'informa de la demeure du docteur Bartholo. Il ne lui fut donc pas difficile de trouver la maison où habitait Rosine. Voulant cacher son identité, il s'enveloppa dans un grand manteau brun. Cependant, le fait d'avoir découvert la maison ne changea rien à la situation. Non seulement Rosine ne sortait jamais dehors, mais les volets des fenêtres étaient toujours fermés. Le comte aurait pu supposer que la maison était vide, s'il n'avait vu un vieux monsieur en sortir pour y rentrer peu de temps après. Il reconnut l'homme à l'air morose qu'il avait déjà remarqué en compagnie de Rosine, à Madrid, dans les jardins du Prado. C'était sans doute le docteur Bartholo. Il était évident que ce dernier gardait la jeune fille comme une prisonnière et l'empêchait d'avoir des rapports avec le monde extérieur.

Pour attirer l'attention de Rosine et lui montrer que quelqu'un s'intéressait à elle, Almaviva amena des musiciens sous sa fenêtre et leur demanda de jouer des sérénades. C'était une vieille coutume espagnole. Mais le comte eut beau épier les fenêtres de la maison, les volets restèrent clos. Désespéré, il congédia les musiciens. Mais au moment de partir, il aperçut au coin de la rue un homme qui marchait en sifflotant, une guitare sur le dos, attachée en bandoulière.

— Mais c'est Figaro ! murmura le comte avec joie. Voilà un garçon débrouillard, qui pourra peut-être m'aider.

C'était, en effet, Figaro, un jeune homme plein de ressources, qui avait été auparavant au service du comte à Madrid.

Figaro reconnut aussitôt son ancien maître et le salua non sans exprimer sa surprise.

— Vous, Excellence, à Séville ?

— Chut ! Tais-toi ! Personne ne sait ici que je suis le comte Almaviva. Je me fais passer pour un étudiant. Appelle-moi Lindor ! Et toi, qu'est-ce que tu fais dans cette ville ?

— Après avoir quitté votre service, répondit Figaro, j'ai eu la fantaisie de changer plusieurs fois de métier : domestique, apothicaire, botaniste, journaliste, dramaturge, etc. J'ai parcouru ainsi plusieurs provinces, et me voilà maintenant installé comme barbier à Séville. Je suis prêt à servir de nouveau votre Excellence !

— Tu pourrais, en effet, m'être utile. Connais-tu le docteur Bartholo, qui habite dans cette maison ?

— Hélas, oui ! Je le connais bien. C'est un homme gros, laid, rusé, grognon et avare. Je suis son barbier, puisque je suis le barbier de ce quartier.

— Il y a une jeune fille qui vit aussi dans cette maison et qui s'appelle Rosine. Est-elle la fille de Bartholo ?

— Rosine est orpheline, mais elle est la pupille de Bartholo. Il est

donc son tuteur et il rêve de l'épouser, pour s'approprier tout l'argent qu'elle a reçu en héritage de ses parents.

— Est-il possible que cet homme âgé veuille épouser Rosine ! s'écria le comte avec indignation. Et Rosine désire-t-elle ce mariage ?

— Elle déteste son tuteur, qui la séquestre pour la soustraire à toute influence étrangère. Monseigneur semble s'intéresser beaucoup au sort de Rosine !

— Figaro, je vais t'avouer un secret. Depuis que j'ai rencontré Rosine à Madrid, je ne rêve plus qu'à une chose : l'épouser ! C'est pour cela que je suis à Séville. Elle ne me connaît pas encore et je te prie de m'aider.

À cet instant, un des volets du premier étage s'ouvrit et Rosine parut à la fenêtre avec le docteur Bartholo. Almaziva et Figaro eurent à peine le temps de se cacher derrière le coin de la rue.

— Qu'il fait bon de respirer l'air frais ! dit Rosine en soupirant. Cette fenêtre s'ouvre si rarement !

— Quel est ce papier que vous tenez à la main ? demanda Bartholo.

— C'est de la musique, une chanson que m'a donnée mon maître à chanter, répondit la jeune fille, et au même instant elle laissa tomber le papier dans la rue. — Mon Dieu ! ajouta-t-elle. Ma chanson est tombée ! Allez vite la ramasser dans la rue.

Pendant que Bartholo descendait pour prendre le papier, Rosine cria dans la rue :

— Ramassez-le vite et fuyez !

Le comte Almaziva comprit qu'elle s'adressait à lui et s'empressa d'enlever le papier avant l'arrivée du docteur. Ce dernier le chercha en vain et, soupçonnant une ruse de sa pupille, l'obligea à s'éloigner rapidement de la fenêtre.

Lorsque les volets se refermèrent, le comte lut les quelques mots que Rosine avait griffonnés sur une partition de musique : « Je suis curieuse de savoir qui vous êtes et pourquoi vous donnez des sérénades sous ma fenêtre. Faites-vous connaître en chantant, dès que mon tuteur sera sorti. »

Le comte et Figaro attendirent patiemment le départ du docteur. Aussitôt après, le comte Almaziva se plaça sous la fenêtre de Rosine et chanta tout en jouant sur la guitare que lui prêta Figaro. Les passants devaient supposer qu'il s'agissait d'une simple sérénade.

Le comte déclara en chantant qu'il n'était qu'un pauvre étudiant du nom de Lindor. Il ajouta qu'il aimait Rosine et regrettait beaucoup de ne pouvoir la rencontrer pour lui parler.

Rosine, qui avait ouvert sa fenêtre, semblait l'écouter avec plaisir. Tout à coup, elle ferma précipitamment les volets et disparut. Quelqu'un était probablement entré dans sa chambre.

Dépité, le comte s'éloigna, suivi de Figaro.

— Pourquoi voulez-vous que Rosine vous prenne pour un pauvre étudiant ? demanda Figaro.

— Je veux être aimé pour moi-même et non pour mes titres et mes richesses, répondit le comte Almaviva. Cependant, je ne vois pas le moyen d'approcher Rosine. Le perfide Bartholo la garde comme une prisonnière. Il faut que tu m'aides, Figaro ! Je te récompenserai pour tes services.

Figaro se mit à réfléchir aux moyens de rapprocher le comte de Rosine.

— Écoutez, dit-il enfin. J'ai plusieurs idées. D'abord, comme on me connaît dans la maison, j'essaierai de voir demain matin Rosine et d'en obtenir une lettre pour vous. Puis, si elle désire vous voir, vous vous déguiserez en soldat et vous présenterez vous-même à la maison.

— Pourquoi donc en soldat ?

— Le régiment du Royal-Infant arrive demain à Séville. La population de la ville doit héberger le régiment. Présentez-vous vêtu comme un soldat chez Bartholo et exigez qu'il vous héberge. Faites semblant d'être ivre pour écarter ses soupçons. Vous aurez alors l'occasion d'approcher Rosine.

— Figaro, tu es un génie ! s'écria Almaviva au comble de la joie.

Le lendemain, Figaro se rendit à la maison de Bartholo, où il était déjà venu plusieurs fois pour raser ce dernier, et, profitant de l'absence momentanée du maître et des valets, s'introduisit dans la chambre de Rosine.

— Bonjour, mademoiselle, j'ai à vous parler.

— Bonjour, Figaro. Je suis heureuse de vous voir. Vous êtes toujours si gai et si amusant. Dites-moi, à propos, quel était ce jeune homme avec qui vous parliez hier soir sous ma fenêtre ?

— C'est justement à son sujet que je suis venu vous entretenir.

— Mais qui est-il donc, ce Lindor ?

— Un de mes parents, mentit Figaro. Un brave jeune homme, qui est très épris de vous. Il voudrait tant vous voir ! Si vous pouviez lui écrire quelques mots, vous le rendriez infiniment heureux.

Rosine rougit et lui tendit une enveloppe cachetée. Elle venait de composer une lettre pour le beau jeune homme qui avait chanté la veille sous sa fenêtre. Elle aurait tant aimé sortir de son cachot et bavarder avec lui.

— Bravo, mademoiselle ! s'écria Figaro. Vous avez déjà une lettre toute prête. Cela tombe bien, car je crois entendre des pas dans l'escalier.

— Mon Dieu ! C'est déjà mon tuteur qui revient. Partez vite du côté opposé !

Figaro venait à peine de sortir par une porte que le docteur Bartholo entra par l'autre.

— Quelle est cette voix, Rosine, que j'ai entendue en venant ?

— C'est la mienne.

— Vous parliez donc toute seule ?

— Cela m'arrive parfois...

— Il m'a semblé que c'était une voix d'homme. Elle ressemblait beaucoup à celle du barbier Figaro. Que venait donc faire cet aventurier chez vous ?

— Mais rien, monsieur. Il est passé me dire bonjour.

— Rien que ça ? Ne lui auriez-vous pas transmis quelque message ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur !

— Et moi je ne comprends pas pourquoi vos doigts sont tachés d'encre ! Hier, on a joué des sérénades sous nos fenêtres ; vous aviez laissé tomber dans la rue un papier qui a disparu mystérieusement, et aujourd'hui, ce misérable Figaro vous fait une visite inattendue pendant mon absence. Tout cela est louche, très louche !

Le docteur Bartholo redescendit au rez-de-chaussée et y trouva don Bazile, le maître à chanter de Rosine, qui l'attendait avec impatience.

Don Bazile n'était pas seulement un musicien, c'était aussi un vieux fripon capable, pour quelques pièces d'or, de calomnier les gens, de les espionner et même d'organiser des affaires assez louches. Le docteur Bartholo avait parfois recours à ses services.

— Ah ! don Bazile, s'écria Bartholo, vous êtes venu donner à Rosine sa leçon de musique ?

— Non, docteur. Je suis venu vous prévenir d'un danger qui vous menace.

— Parlez bas. De quoi s'agit-il ?

— Le comte Almaviva est à Séville.

— Celui qui faisait chercher Rosine dans toute la ville de Madrid ?

— Lui-même. Il se promène déguisé en étudiant. J'ai l'impression qu'il cherche Rosine.

— Je n'en doute pas, murmura Bartholo en fronçant les sourcils. — Que faire alors ?

— Hâtez votre mariage, docteur, avant que le comte et Rosine ne fassent connaissance. Je peux tout arranger pour demain soir. Mais il faut que Rosine ne sache rien jusqu'au dernier moment !

— C'est une très bonne idée, dit Bartholo, le visage illuminé par la joie. Préparez notre mariage pour demain soir !

— Je veux bien faire plaisir à monsieur, répondit don Bazile, mais cette affaire étant assez délicate et pressée, il y aura des frais à subir.

— Je comprends, répondit Bartholo. Prenez cet argent et arrangez tout pour le mieux.

— Merci, docteur. Demain tout sera terminé.

Les deux compères ne savaient pas qu'ils complotaient en présence d'un témoin invisible. Figaro, qui était descendu de chez Rosine par le



petit escalier, se trouvait justement derrière la porte du salon où ils parlaient. Il avait donc tout entendu. Il s'empressa de remonter chez Rosine et de la mettre au courant.

— Votre tuteur a l'intention de vous épouser demain, sans vous prévenir. Don Bazile s'est chargé d'amener ici un notaire de ses amis, qui vous fera signer un contrat par lequel le docteur Bartholo deviendra aussitôt votre mari, et possesseur de tous les biens que vous ont légués vos parents.

— Mon Dieu ! murmura Rosine. Je suis perdue ! C'est un abominable complot !... Et pourquoi se presse-t-il tant ?

— Parce qu'il a peur que vous ne tombiez amoureuse de mon cousin Lindor. N'est-il pas vrai que vous auriez préféré épouser ce dernier à la place du méchant et vieux Bartholo ?

— Oh, oui ! dit Rosine en rougissant.

— Eh bien, il ne faut pas vous laisser abattre ! Il faut lutter pour votre bonheur. Je vais essayer de contrecarrer les perfides projets du docteur.

— Mais comment ?

— Chut ! J'entends des pas. C'est lui, sans doute. Au revoir ! Je repasse par le petit escalier.

En effet, le docteur Bartholo revenait voir ce que faisait sa pupille. Il avait décidé de redoubler de surveillance jusqu'au lendemain, c'est-à-dire jusqu'à son mariage avec Rosine.

Suivant le conseil de Figaro, le comte Almaviva avait revêtu un uniforme de soldat et se présenta chez Bartholo. Il frappa violemment à la porte et fit irruption à l'intérieur de la maison en écartant la servante. Il titubait comme un homme ivre.

Bartholo et Rosine accoururent aussitôt, en entendant le bruit qu'il faisait dans le salon.

« Que vient faire un soldat chez moi ? » se demanda Bartholo étonné.

— Qui de vous deux est Balordo ? demanda le faux soldat en s'avançant vers Rosine.

— Je m'appelle Bartholo et non Balordo. Que me voulez-vous ? dit le docteur.

— Je suis Lindor ! chuchota le comte à la jeune fille. Puis se retournant vers Bartholo, il cria :

— Balordo ou Bartholo, je viens passer la nuit chez vous !

— Rien que ça ? Vous croyez-vous dans un hôtel, monsieur le militaire ?

— Mon régiment, le régiment du Royal-Infant, vient d'entrer à Séville. Les habitants doivent héberger les soldats du régiment. C'est la loi ! On m'a envoyé chez vous. Vous devez donc me nourrir et me donner une chambre.

— Eh bien, adressez-vous ailleurs, dit Bartholo, car je suis exempt de l'obligation de loger les militaires. J'ai une attestation du gouverneur.

Le comte, qui ne s'attendait pas à cette réponse, pâlit de dépit. Ainsi il ne pourrait pas rester dans la maison et communiquer avec Rosine. Il essaya alors de lui donner une lettre sans que Bartholo s'en aperçoive. Il sortit le bout de la lettre de sa poche et le montra à Rosine. Puis il laissa tomber le papier par terre, tout en discutant avec le docteur. Rosine fit tomber aussitôt son mouchoir près de la lettre et les ramassa tous les deux. Mais Bartholo avait remarqué le manège et dès qu'il eut chassé le récalcitrant soldat en menaçant d'appeler la police, il s'attaqua à sa pupille.

— N'êtes-vous pas curieuse de lire la lettre que ce soldat vous a apportée, Rosine ?

— De quelle lettre parlez-vous, monsieur ? se défendit la jeune fille.

— De celle que vous avez ramassée par terre.

— C'est mon mouchoir que j'ai ramassé.

— Et moi, je pense que c'est une lettre qu'il a laissé tomber. Vous l'avez ramassée et mise dans cette poche.

— Monsieur, s'indigna Rosine, votre vue baisse ! D'ailleurs, vous n'avez pas le droit de fouiller dans mes poches et de lire mon courrier ! Je vous répète qu'il n'y a pas de lettre dans ma poche.

— Et moi, je maintiens qu'il y a un papier dans votre poche.

— Ce papier n'est pas une lettre !

— Qu'est-ce donc ?

Pendant que Bartholo reconduisait le soldat jusqu'à la porte, Rosine avait eu le temps de cacher la lettre dans sa manche et de lui substituer une note de la blanchisseuse.

— Eh bien, lisez ! dit Rosine en lui tendant le papier avec emportement.

Bartholo y jeta un coup d'œil et murmura en rougissant :

— Mais c'est la note de notre blanchisseuse !

— Êtes-vous satisfait maintenant ? J'en ai assez de vos soupçons, de votre tyrannie et de cette vie de recluse que vous me faites subir ! s'écria alors Rosine en s'enfuyant dans sa chambre.

Bartholo resta cloué sur place, fort embarrassé par la tournure inattendue qu'avait prise la discussion. Il aurait préféré être en bons termes avec sa pupille à la veille de leur mariage.

Cependant, le comte Almaviva cherchait déjà un autre moyen de revoir Rosine et de lui demander si elle voulait l'épouser. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait agir vite et avant que Bartholo n'épousât la jeune fille. Il s'adressa donc encore une fois à Figaro, l'homme plein d'ingénieuses ressources. Figaro lui conseilla alors de se présenter chez Bartholo vêtu d'une soutane et de prétendre qu'il était l'élève de don Bazile, organiste du grand couvent.

Le comte se travestit de nouveau et sonna à la porte du docteur Bartholo.

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda ce dernier en l'examinant avec méfiance des pieds à la tête. Il lui semblait avoir déjà vu ce jeune homme quelque part.

— Je suis Alonzo, l'élève de don Bazile. J'enseigne comme lui la musique. Don Bazile, étant tombé malade, m'a envoyé chez vous à sa place.

— Comment ? Don Bazile est malade ? s'écria le docteur. Je vais le voir à l'instant même !

— Mais non, mais non, ne vous dérangez pas ! Sa maladie n'est pas grave, s'empressa de dire le comte, de crainte que Bartholo ne découvrit le subterfuge en allant s'enquérir de la santé de don Bazile.

— Ainsi, monsieur Alonzo, vous êtes venu pour donner une leçon à ma pupille.

— À la place de don Bazile, monsieur.

— Rosine est très nerveuse en ce moment. Une leçon de musique ne lui ferait pas de mal. Attendez ! Je vais la chercher.

Le docteur Bartholo eut beaucoup de peine à persuader Rosine de sortir de sa chambre. Elle boudait et ne voulait rien entendre. Néanmoins, apprenant que ce n'était pas Basile mais un remplaçant qui allait lui donner sa leçon de musique, elle accepta finalement, par pure curiosité. À peine entrée dans le salon, elle dut faire un grand effort sur elle-même pour cacher sa surprise et sa joie à la vue de Lindor, qu'elle reconnut aussitôt sous les traits d'Alonzo, le prétendu professeur de musique.

La leçon se passa dans les meilleures conditions et Rosine chanta avec entrain, à la grande joie de Bartholo, qui avait hâte de la voir se calmer après leur discussion orageuse. Cependant la présence du docteur était assez gênante et empêchait les jeunes gens de converser. Ce fut Figaro qui les tira encore une fois d'embarras.

Pour détourner l'attention de Bartholo, Figaro se présenta pendant la leçon de musique.

— Ne pourriez-vous pas me raser demain ? demanda le docteur ennuyé. Je suis occupé en ce moment.

— Et moi, je serai occupé demain toute la journée. La ville est pleine de soldats et tous veulent se raser, répliqua le barbier.

— Soit, rasez-moi, mais vous me raserez ici, dans ce salon !

Le comte et Rosine se mordirent les lèvres de dépit. Bartholo ne voulait pas relâcher sa surveillance. Cependant, Figaro s'arrangea pour le raser de telle manière que Bartholo fut dans l'impossibilité d'apercevoir les jeunes gens. Il avait sans cesse le barbier devant les yeux. Le comte en profita alors pour demander à Rosine en chuchotant si elle voulait bien l'épouser. Elle répondit « oui » par un hochement

de tête. Le comte exultait. Ainsi, Rosine l'aimait donc pour lui-même, puisqu'elle le prenait pour le pauvre Lindor et ne savait pas qu'il était le riche et puissant comte Almaviva, un grand d'Espagne.

Afin de pouvoir s'entretenir plus aisément avec Rosine et la persuader de quitter la maison du docteur sans qu'il s'en aperçût, Almaviva proposa à Rosine de venir la voir à minuit.

— J'apporterai une échelle et monterai à votre fenêtre. Figaro s'est déjà procuré la clé avec laquelle le docteur ferme les volets de votre chambre pour que vous ne puissiez les ouvrir.

— D'accord, à minuit ! répondit Rosine.

Bartholo entendit la fin de la conversation et blêmit de rage. On osait conspirer à quelques pas de lui ! Il se leva rapidement comme s'il eût été mû par un ressort et chassa le professeur de musique avec le barbier, sans aucun ménagement.

— Allez-vous en tous les deux ! cria-t-il en tapant du pied.

— Monsieur, qu'est-ce qui vous prend ? s'étonna le prétendu Alonzo.

— Monsieur, êtes-vous devenu subitement fou ? s'exclama Figaro.

— Fou ou pas fou, je vous prie de sortir d'ici immédiatement !

Le comte et Figaro se retirèrent aussitôt, tandis que Rosine rentrait, contrariée, dans sa chambre.

Bartholo tremblait de colère, mais il avait également peur que quelque chose ne se tramât dans l'ombre à son insu. Il décida sur-le-champ d'aller consulter don Bazile, pour lui demander conseil. Il fut, d'abord, très surpris de trouver ce dernier bien portant, et plus surpris encore d'apprendre qu'il ne connaissait pas du tout Alonzo.

— Ce jeune homme m'a joué la comédie ! s'écria le docteur en devenant livide. Mais quel est son but et qui est-il ?

— Je crains fort, répondit don Bazile après avoir réfléchi, que ce ne soit un émissaire du comte Almaviva... puisque celui-ci est venu à Séville pour faire la connaissance de votre pupille, à moins...

— À moins ?

— À moins que ce ne soit le comte lui-même !

— Mon Dieu, l'ennemi s'est déjà introduit dans la maison ! Et d'après les bribes de la conversation que j'ai pu entendre, il semble qu'il reviendra aujourd'hui, à minuit ! Don Bazile, je ne suis plus tranquille ! Il faut avancer notre mariage.

— Vous ne voulez plus attendre jusqu'à demain ?

— Non ! Venez cette nuit même avec notre notaire. Je veux que demain matin tout le monde nous sache mariés. Le comte Almaviva n'aura plus alors qu'à rentrer à Madrid.

— Soit. Cette nuit je vous amène mon notaire.

— Merci, Bazile, dit Bartholo. Je cours à la maison pour voir ce qui s'y passe !

Il revint chez lui quelque peu rassuré et attendit la nuit avec

impatience, tout en surveillant Rosine d'un œil vigilant.

Rosine attendait avec la même impatience qu'il fût minuit. Ayant accepté la demande en mariage de celui qu'elle prenait pour l'étudiant Lindor, elle se demandait comment ils allaient se marier. Devrait-elle fuir en pleine nuit par la fenêtre ? Le docteur Bartholo ne se douterait-il de rien ? Toutes ces pensées augmentaient à chaque instant son inquiétude.

Enfin les heures passèrent et minuit sonna à l'horloge du clocher voisin. Rosine se rapprocha de la fenêtre, le cœur serré par l'émotion, et essaya de couler un regard à travers la fente des volets. La rue semblait calme. Tout à coup, elle entendit des pas qui se rapprochaient rapidement. Quelque chose heurta les volets de l'extérieur. Elle vit alors le bout d'une échelle qu'on venait d'appuyer contre le mur. Son cœur battit à se rompre. Quelqu'un montait les échelons. Une clé – sans doute celle que Figaro avait dérobée à Bartholo – grinça dans la serrure du volet. Puis les volets s'ouvrirent et Lindor sauta dans la pièce, suivi de Figaro.

— Ma chère Rosine, s'écria le jeune homme, le moment est venu de prendre une décision ! Je vous demande encore une fois si vous désirez devenir ma femme ?

— Oui ! répondit Rosine, incapable de cacher son émotion.

— Alors, il faut que vous quittiez cette chambre sur-le-champ. Un notaire viendra cette nuit dans la maison de Figaro pour nous marier. Descendez la première par l'échelle !

À cet instant, on entendit le bruit d'un objet qui tombe. Cela provenait de la rue. Figaro courut à la fenêtre et ne put retenir un juron.

— Que se passe-t-il ? demanda le comte.

— Bartholo vient de retirer notre échelle, répondit Figaro. Il nous a coupé la retraite. Nous sommes donc prisonniers dans la chambre de Rosine !

En effet, le docteur Bartholo, qui avait entendu de son côté les pas dans la rue et le bruit de l'échelle, s'était empressé d'emporter cette dernière dès que les deux hommes eurent pénétré dans la chambre de sa pupille. Puis il courut au poste de police, signaler la présence de voleurs dans la maison. Ainsi pensait-il se venger du comte et de Figaro en les faisant arrêter par des gendarmes.

La situation était assez désagréable, aussi bien pour Almaviva que pour Rosine. Ils se regardaient avec désarroi.

— Écoutez ! dit Figaro. Je crois qu'on marche au rez-de-chaussée.

Il entrebâilla la porte et regarda dans l'escalier.

— Mais c'est notre notaire, ajouta-t-il surpris, le notaire qui doit vous marier chez moi ! Don Bazile est à ses côtés. Je comprends tout : Bartholo a avancé le jour de son mariage et veut épouser Rosine cette

nuît même. Il s'est adressé comme moi au notaire du quartier... J'ai une idée splendide ! Nous allons le forcer à vous marier ici même, dans cette chambre. Il faudra seulement que don Bazile ne nous fasse pas de difficultés. Il aime beaucoup l'argent...

— Je comprends, dit le comte. Je m'en charge. Appelle vite le notaire.

Figaro se pencha sur l'escalier et cria :

— Par ici, monsieur le notaire, par ici !

Le notaire monta au premier, suivi de don Bazile, qui cherchait en vain le docteur Bartholo des yeux.

— Sont-ce là les futurs conjoints ? demanda le notaire.

— Oui, monsieur, dit le comte, vous deviez marier cette nuit mademoiselle Rosine et moi chez le barbier Figaro, mais nous avons préféré cette maison. Avez-vous notre contrat ?

— Ai-je l'honneur de parler à Son Excellence Monseigneur le comte Almaviva ? demanda le notaire.

— Oui, je suis Almaviva.

— Le comte Almaviva ! s'écria Rosine. Vous n'êtes donc pas Lindor, le cousin de Figaro.

— Non, chère Rosine. Lindor n'existe pas ! Je suis le comte Almaviva qui, vous ayant aperçue un jour à Madrid, a juré de gagner votre cœur. Je me suis fait passer pour un pauvre étudiant afin d'être sûr de vos sentiments. Me pardonnez-vous ce mensonge ?

— Oh oui ! murmura Rosine. Lindor ou Almaviva, c'est toujours vous !

Pendant qu'ils parlaient, don Bazile, d'abord frappé de stupeur, essayait de placer un mot, mais Figaro l'en empêchait. Enfin, il réussit à s'écrier :

— Mais, Votre Excellence... je ne comprends pas !...

Le comte le prit alors à part et dit, en lui montrant un pistolet et sa bague sertie d'une pierre précieuse :

— Que préférez-vous, don Bazile, le pistolet ou la bague ?

— Il me semble que mon cœur penche plutôt vers la bague ! répondit l'autre en tendant la main.

Le comte Almaviva lui donna alors la bague et revint vers le notaire.

— Monsieur le notaire, nous sommes prêts à signer le contrat.

— C'est que j'ai deux contrats de mariage, remarqua le notaire en se grattant la tête. Ne confondons point ! Voici le vôtre, avec mademoiselle Rosine, et celui du docteur Bartholo avec... avec une mademoiselle Rosine également. Les demoiselles sont, sans doute, des sœurs qui portent le même nom ?

— Signons toujours ! dit le comte avec impatience. Monsieur Figaro et don Bazile nous serviront de témoins.

Après avoir reçu la bague ornée d'une pierre précieuse, don Bazile

n'osa pas refuser et signa aussi le contrat de mariage du comte Almaviva avec Rosine.

L'encre n'avait pas encore séché sur le contrat qu'on entendit la porte de la maison s'ouvrir avec fracas, puis des pas précipités dans l'escalier. Quelques instants après, le docteur Bartholo faisait irruption dans la pièce, à la tête d'une douzaine de gendarmes.

Le docteur Bartholo eut quelque peine à comprendre ce que faisaient don Bazile et le notaire à côté de Figaro et du comte.

— Qui faut-il arrêter ? Qui sont les voleurs ? demanda le sergent.

— Il n'y a pas de voleurs ici ! répliqua le comte Almaviva avec vivacité. Le docteur Bartholo vous a dérangés inutilement. Comme vous pouvez le constater vous-même, nous venons simplement de signer un contrat de mariage.

— Quel contrat ? Quel mariage ? hurla Bartholo épouvanté. Rosine, qu'as-tu fait ?

— Je viens d'épouser l'homme que j'aime et que je vous préfère, répondit la jeune fille.

Bartholo se frappa le front du poing :

— Tout le monde est contre moi ! Mais je suis son tuteur et je refuse de signer ce contrat de mariage !

— Vous ne gagnerez rien en vous obstinant, répondit le comte. Rosine ne rêve qu'à se libérer de votre tyrannie. Et pour vous consoler, je vous déclare que je l'épouse sans dot ! Gardez donc tout l'argent que vous convoitiez tant. Je suis assez riche pour que ma fortune personnelle nous suffise !

Apprenant qu'on lui laissait l'argent que Rosine avait reçu en héritage de ses parents, le docteur ne fit plus aucune difficulté pour signer le contrat de mariage. Il retrouva même sa bonne humeur et bénit les jeunes mariés.



## Fra Diavolo<sup>(18)</sup>



U début du siècle passé, il y avait en Italie un célèbre bandit qu'on avait surnommé Fra Diavolo, c'est-à-dire frère-diable, parce qu'il était intrépide et rusé comme un démon. Avec sa bande de brigands, il s'attaquait à tout le monde, même aux convois militaires. On l'avait vu opérer dans plusieurs provinces du pays et jamais les carabiniers (gendarmes italiens) n'étaient parvenus à lui mettre la main au collet. Il arrivait toujours à se cacher dans les montagnes ou à s'évaporer, on ne sait comment, lorsqu'on était presque sûr de le tenir. Empruntant divers déguisements, il poussait l'audace jusqu'à se promener dans les villes sans être reconnu et à commettre parfois ses vols à la barbe de la police. Aussi avait-on promis d'offrir la grosse somme de vingt mille écus à celui ou à ceux qui livreraient Fra Diavolo aux mains des autorités.

Au moment où commence cette histoire, on venait d'apprendre dans la petite ville de Terracine, à mi-chemin entre Naples et Rome, que la bande du redoutable brigand s'était manifestée dans la région par des vols à main armée.

Dans une auberge aux environs de Terracine, des carabiniers buvaient autour d'une grande table au succès de l'expédition qu'ils allaient entreprendre. Ils étaient particulièrement excités, car, d'après les derniers renseignements qu'ils avaient reçus, les bandits auraient été aperçus dans les montagnes à l'est de la ville. Et tous rêvaient aux vingt mille écus de la récompense promise.

Cependant, le brigadier Lorenzo ne partageait pas l'enthousiasme de ses carabiniers. D'habitude joyeux et bavard, il restait soucieux et refusait de boire. Sa réputation d'homme courageux ayant été faite depuis longtemps, il eût été vain de le soupçonner de couardise. En effet, il ne songeait point à Fra Diavolo. L'objet de ses préoccupations était tout autre.

Lorenzo aimait Zerline, la fille de l'aubergiste, qu'il connaissait,



d'ailleurs, depuis son enfance. Zerline éprouvait pour lui le même tendre sentiment et tout se fût terminé par un mariage, si Lorenzo n'avait été un pauvre brigadier. La solde des carabiniers n'avait rien d'enviable et leur existence, en revanche, était assez dangereuse. Aussi le père de Zerline, Mattéo, qui pourtant n'était pas un méchant homme, avait-il enfin résolu de marier sa fille au riche Francesco, fermier du canton. Il pensait ainsi lui assurer le bonheur et la tranquillité. Le mariage de Zerline devait avoir lieu le lendemain.



« En garde, Marquis ! »

C'est donc pour cette raison que Lorenzo paraissait si triste. Jusqu'au dernier moment, il avait espéré qu'un changement interviendrait en sa faveur. Hélas ! Mattéo était resté inflexible et Zerline ne pouvait faire autrement que d'obéir à la volonté de son père.

La malheureuse Zerline, qui servait les boissons aux clients de l'auberge, jetait des coups d'œil angoissés du côté du brigadier. Elle le voyait livide et découragé.

— Est-ce que tu pars maintenant ? lui demanda-t-elle en s'approchant.

— Oui, je vais à la montagne pour combattre les brigands.

— Prends garde à toi ! Fra Diavolo est très habile.

— Puissé-je périr sous les balles des bandits ! murmura le jeune homme en détournant les yeux.

— Oh ciel ! Que dis-tu ?

— Tu te maries demain. La vie m'est devenue indifférente !

Zerline n'eut pas le temps de répondre. La porte de l'auberge s'ouvrit avec fracas et deux étrangers, un homme et une femme, firent irruption à l'intérieur, suivis d'un postillon et de trois laquais en livrée.

— Au secours ! Au secours ! criait l'homme en agitant ses bras.

— Quel épouvantable pays ! Je ne remettrai plus les pieds en Italie ! hurlait sa compagne d'un air terrorisé.

— Qui êtes-vous ? Que s'est-il passé ? demanda Lorenzo. Les carabiniers sont là pour vous aider !

— Je suis lord Kokbourg et voici ma femme, lady Kokbourg, répondit l'Anglais. Nous voyageons à travers votre pays où, je vous le dis à mon tour, je voyage probablement pour la dernière fois...

— Mais enfin que s'est-il passé ?

— Il s'est passé que nous venons d'être odieusement attaqués par des bandits masqués. Ils ont arrêté notre voiture.

— Et ils ont volé mes plus belles robes, mes chapeaux, mes dentelles, sans parler des diamants ! ajouta lady Kokbourg. — Ils ont fouillé partout ! Ah, quel épouvantable pays !

— Ce ne peut être que la fameuse bande que nous poursuivons, celle de Fra Diavolo ! s'écria Lorenzo. Où cela s'est-il passé exactement ?

— À une lieue d'ici. Sur la route de Rome, dit l'Anglais. Puis ils sont repartis vers la montagne.

— Très bien. J'espère qu'on les aura cette fois-ci. Ils ne sont pas loin ! En route, messieurs ! dit Lorenzo en s'adressant aux carabiniers.

Quand ces derniers furent partis, Lord Kokbourg pria l'aubergiste de rédiger une pancarte par laquelle il promettait dix mille francs à celui qui rapporterait les biens que les bandits leur avaient volés.

Mattéo écrivit plusieurs pancartes et les placarda sur les murs de son auberge.

Tout à coup, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait.

— Un landau !... Un grand seigneur qui vient loger ici ! murmura l'aubergiste en regardant par la fenêtre. Il se frotta les mains et courut ouvrir la porte.

En effet, un seigneur très élégant fit alors son entrée dans la salle de l'auberge.

— Le marquis de San-Marco ! s'étonna lord Kokbourg.

— Tiens ! Lord Kokbourg, lady Kokbourg ! s'écria le marquis en s'avancant rapidement vers eux. Quelle agréable surprise de vous rencontrer encore une fois sur mon chemin.

Il serra affectueusement la main du lord et baisa la main de l'Anglaise.

Pendant qu'ils montaient au premier étage voir leur chambre, lord Kokbourg fit part à sa femme de son étonnement.

— Je suis fort surpris de rencontrer ce marquis dans chaque auberge où nous nous arrêtons.

— Il fait peut-être le même voyage que nous ?

— C'est possible. Mais en tout cas, il est assez ennuyeux.

— Pourquoi donc ? Il chante si bien la barcarolle ! Il est si courtois et si poli !

— Il est trop poli. C'est ce qui me déplaît.

Si seulement lord et lady Kokbourg avaient pu deviner la véritable identité du marquis de San-Marco, ils seraient morts de frayeur, car ce prétendu marquis n'était autre que Fra Diavolo lui-même. Depuis trois jours, il les suivait d'auberge en auberge, pour se renseigner sur leur fortune et préparer l'attaque de sa bande.

Comme le marquis soupait, servi par l'aubergiste, deux hommes, assez mal vêtus, entrèrent dans l'auberge.

— Que voulez-vous ? leur demanda Mattéo d'un ton dépourvu d'aménité.

— L'hospitalité pour cette nuit, répondirent les nouveaux-venus.

— On ne reçoit pas les vagabonds.

— Nous sommes des pèlerins.

— Oh ! laissez entrer ces pauvres diables, intervint le marquis. Je veux bien payer leur souper et leur coucher.

— Si monsieur le marquis le désire, dit l'aubergiste. Ils coucheront alors à la grange.

Les manants s'assirent à une table pour manger.

Le pauvre aubergiste ne savait pas que les deux soi-disant pèlerins étaient en réalité deux brigands de la bande de Fra Diavolo, Beppo et Giacomo, venus faire leur rapport à leur chef.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls dans la salle, Fra Diavolo et les deux bandits parlèrent affaires.

— Chef, l'entreprise a réussi, dit Giacomo, à mi-voix. Nous avons

arrêté les Anglais avec leurs diamants. Toutes les indications que vous nous avez données étaient exactes.

— Je le crois bien. Ce n'est pas en vain que je les espionne depuis trois jours.

— Cependant, j'ai l'impression qu'on nous a trompés, ajouta le bandit.

— Comment cela ? demanda Fra Diavolo en fronçant les sourcils.

— Vous nous aviez parlé d'une cassette que l'Anglais devait avoir dans sa voiture.

— C'est exact. Une cassette contenant cinq cent mille francs en or, qu'il allait placer chez un banquier à Livourne. C'est ce que sa femme a eu la maladresse de me révéler.

— Eh bien, chef, on a eu beau fouiller dans toute la voiture, la cassette ne s'y trouvait pas !

— C'est bien étrange. Je saurai à tout prix ce que cet or est devenu ! Retirez-vous maintenant. Il ne faut pas qu'on nous voie bavarder ensemble.

À peine Beppo et Giacomo eurent-ils quitté la salle que lord et lady Kokbourg entrèrent et prirent place à leur table pour dîner.

Le marquis de San-Marco les aborda aussitôt avec son plus gracieux sourire et les questionna sur leur voyage.

— Vous ne savez pas encore ce qui nous est arrivé ? s'exclama lady Kokbourg.

— Quoi donc ? demanda le marquis d'un air hypocrite.

Durant un quart d'heure, les deux Anglais, en se coupant mutuellement la parole et en poussant des exclamations furieuses, lui racontèrent tout au long l'histoire qu'il connaissait déjà.

Le marquis écouta patiemment, laissant paraître sur son visage tantôt la surprise, tantôt l'indignation. Lorsqu'ils se furent arrêtés pour reprendre leur souffle, il leur demanda avec sollicitude :

— Vous ont-ils dérobé aussi la cassette aux pièces d'or ? Je vous le demande pour vous offrir de l'argent, au cas où vous en auriez besoin.

— Merci beaucoup, cher marquis, dit lady Kokbourg. Notre or n'est pas perdu.

— J'en suis ravi ! Mais comment avez-vous réussi à le soustraire aux regards des bandits ?

— C'est très simple, répondit lord Kokbourg. Cet or est devant vous !

— Où donc ? s'écria le marquis, cette fois-ci sincèrement étonné.

Le couple anglais rit de bon cœur.

— J'ai pris la précaution de changer les pièces d'or en billets de banque, dit lord Kokbourg.

— Et où sont donc ces billets de banque ?

— Ils sont devant vous !... Vous ne devinez pas ? Eh bien, on les a cousus dans mon habit et dans la robe de ma femme !

— Ce n'est pas possible ! s'écria le faux marquis en allongeant la main pour tâter l'étoffe de l'habit. — En effet, ils sont bien là ! On les sent au toucher. Cela m'est très agréable de les savoir là !

À cet instant, on entendit une marche guerrière.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda lady Kokbourg intriguée.

Beppo et Giacomo se glissèrent alors dans la salle avec des visages anxieux. Giacomo se pencha vers le marquis et lui parla bas à l'oreille :

— Fuyons, chef ! Ce sont les carabiniers !

— Jamais, poltrons ! Restez où vous êtes !

Quelques instants plus tard, la porte de l'auberge s'ouvrit à deux battants pour livrer passage au brigadier Lorenzo, suivi de ses carabiniers. Un groupe de curieux s'était amassé près de la porte pour écouter.

— Victoire ! dit Lorenzo. Nous avons eu la chance de surprendre les brigands dans un défilé. Ils se sont vaillamment défendus, mais vingt d'entre eux sont tombés sous nos coups. Vos diamants ont été retrouvés dans leurs poches. Quant aux autres bandits, ils ont pris la fuite.

— Merci, mon brave, merci ! s'écria lord Kokbourg en sautant de joie. Et Fra Diavolo ?

— Il a dû s'enfuir avec les autres.

Le soi-disant marquis de San-Marco tourna le dos pour cacher son dépit. Il était furieux. Jamais sa bande n'avait éprouvé un pareil revers. Beppo et Giacomo cachaient mal leur désarroi, mais personne ne faisait attention à eux à ce moment.

Lady Kokbourg, qui était plus généreuse que son mari, lui rappela, en montrant les affiches placardées par ses soins sur les murs, qu'il avait promis dix mille francs à celui qui leur rapporterait les diamants. Cependant, Lorenzo voulut refuser cette somme, affirmant qu'il n'avait fait que son devoir. Alors lady Kokbourg, qui était déjà au courant des rapports sentimentaux du brigadier avec la fille de l'aubergiste, lui dit :

— Acceptez ! C'est la dot de Zerline. Grâce à cette fortune, vous persuaderez son père et pourrez vous marier.

Le visage de Lorenzo rayonna de joie. Pourtant, il hésitait à prendre les dix mille francs que lord Kokbourg avait tirés de son portefeuille.

— Je les prends pour lui ! dit Zerline avec empressement. Cet argent nous tombe vraiment du ciel à la dernière minute. Mon père n'est plus là. Il est parti, il y a quelques instants, chez Francesco, le fiancé qu'il me destine, pour préparer le mariage. Il ne reviendra que demain matin. On lui en parlera alors.

Fra Diavolo tira Beppo et Giacomo à l'écart et leur dit à voix basse :

— Tout ce qui se passe aujourd'hui est intolérable. Nous nous

vengerons. Allez dans votre grange. Dès que tout le monde sera couché, je vous ferai signe de ma fenêtre en sifflant. Vous me rejoindrez alors et nous prendrons aux Anglais non seulement les diamants que vient de leur rendre ce maudit brigadier, mais aussi l'or qu'ils nous ont soustrait en le convertissant en billets de banque. Ces billets sont à présent cousus dans leurs habits. L'absence de l'aubergiste ne peut que favoriser nos projets.

Les carabiniers repartirent enfin pour se remettre à la recherche de Fra Diavolo. Lord et lady Kokbourg, s'étant armés de bougeoirs, montèrent au premier où se trouvait leur chambre. Ils avaient grande envie de dormir, après toutes les émotions de la journée.

Le marquis (ou Fra Diavolo), dont la chambre était au rez-de-chaussée, attendit que l'auberge fût plongée dans le silence. Puis, à pas de loup, il monta rapidement au premier étage et inspecta les lieux. Il avait déjà entendu dire que la chambre des Anglais était la seconde, au bout du corridor. Il remarqua que la porte de la première chambre était entrouverte. Il y jeta un coup d'œil et constata qu'elle était vide. À côté, il y avait un petit cabinet noir contigu, avec des portemanteaux et des rideaux. La chambre des Anglais ne pouvait donc être que la suivante. Satisfait de ses investigations, le marquis se pencha vers la cour par la fenêtre du corridor et siffla trois fois. Quelques instants après, Beppo et Giacomo montaient à leur tour au premier étage.

— Nous sommes prêts, chef, murmura Beppo en lui montrant un poignard.

— C'est bon, la chambre de l'Anglais est celle qui est au bout du corridor. Attendez ! J'entends une voix dans leur chambre. C'est la fille de l'aubergiste qui leur a apporté des oreillers.

— Bonne nuit, milord, bonne nuit, milady ! Dormez bien ! Si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi ! disait Zerline.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Giacomo.

— J'ai remarqué un cabinet noir dans cette pièce vide, dit Fra Diavolo. Cachons-nous à l'intérieur, derrière les rideaux. Laissons-la partir.

Les trois bandits se cachèrent dans le cabinet noir au moment où Zerline, tenant un bougeoir à la main, sortait dans le corridor.

Mais à la surprise des bandits, au lieu de s'éloigner, elle entra dans la pièce vide. Ils comprirent alors que c'était sa chambre.

— Comment sortirons-nous maintenant de ce cabinet ? chuchota Giacomo.

— Attendons qu'elle s'endorme ! répondit Fra Diavolo. Pour l'instant nous sommes dans la souricière.

Zerline mit beaucoup de temps pour se coucher. Elle sortit les dix mille francs donnés par lord Kokbourg à Lorenzo, les contempla

longuement d'un air rêveur et les cacha sous son oreiller. Puis elle monologua à haute voix à propos de son mariage. Puis elle se mira dans une glace. Les bandits, qui étouffaient dans le petit cabinet noir, au milieu des portemanteaux, bouillaient d'impatience. Finalement, Zerline se coucha mais elle se s'endormit pas aussitôt. Il fallut attendre encore.

— Enfin ! Je crois qu'elle dort, murmura Fra Diavolo. Vite, allons chez les Anglais et finissons cette affaire !

Les bandits sortirent du cabinet noir sur la pointe des pieds. Beppo et Giacomo étaient déjà armés de leurs poignards. Mais à peine eurent-ils fait quelques pas qu'on entendit un grand bruit au dehors. Quelqu'un heurtait violemment la porte de l'auberge. Zerline se réveilla en sursaut. Fra Diavolo et ses acolytes eurent le temps de rentrer dans leur cachette avant qu'elle ne les aperçût.

Zerline ouvrit sa fenêtre pour voir ce qui se passait. On entendit alors la voix de Lorenzo qui criait :

— Ouvrez ! Ouvrez donc ! Les carabiniers sont là !

— Les carabiniers ! Nous sommes perdus ! chuchota Beppo.

— Tais-toi, imbécile ! dit Fra Diavolo en lui marchant sur le pied. — Ce maudit Lorenzo apparaît toujours au mauvais moment. Il n'échappera pas à ma vengeance. J'en ai assez de lui !

Zerline descendit pour ouvrir la porte aux carabiniers. Lord Kokbourg, réveillé par le bruit, descendit aussi, de fort mauvaise humeur.

— Qu'est-ce qui se passe, brigadier ? maugréa-t-il. On ne peut plus dormir dans cette auberge ? La nuit n'est pas encore achevée !

Le brave homme ne se doutait pas à quel danger il venait d'échapper.

— Je regrette, milord, de vous avoir réveillé si tôt, répondit Lorenzo, mais pour les carabiniers il n'existe pas de jour ou de nuit !

— Nous apportez-vous de bonnes nouvelles ?

— Oui, de fort bonnes ! Je crois que Fra Diavolo ne peut plus nous échapper.

— Vraiment ? dit Zerline.

— Nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici nous eûmes la chance de rencontrer un meunier, qui nous a déclaré : « Je sais à peu près où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne ; je connais sa figure, car j'avais été durant deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans un landau sur la route de Terracine. » Il nous a proposé alors de nous conduire, ce que j'ai accepté volontiers. Nous allons nous remettre à la poursuite de Fra Diavolo ; il n'est pas loin d'ici, mais auparavant, je voudrais que mes carabiniers prennent quelques heures de repos. Ils ont marché toute la nuit et meurent de faim ; or, la lutte sera dure !



— Je vais vous chercher à manger ! s'écria Zerline en se précipitant vers la cuisine.

— Je remonte dans ma chambre pour rapporter ces bonnes nouvelles à ma femme, dit lord Kokbourg.

À peine venait-il de remonter au premier étage qu'il entendit le bruit d'une chaise qu'on venait de renverser. C'était Beppo qui, voulant ressortir du cabinet noir, avait heurté par mégarde une des chaises de Zerline.

— Brigadier ! cria le lord effrayé. — J'ai entendu le bruit d'une chaise renversée !

— Eh bien, c'est peut-être votre femme ?

— Non, non ! Cela ne provient pas de notre chambre, mais de la chambre de mademoiselle Zerline ; or en ce moment, elle est à la cuisine ! Ne trouvez-vous pas que c'est bien étrange ? Si c'était... Fra Diavolo ?

— Bon ! Je vais inspecter la pièce, répondit le brigadier.

Lord Kokbourg s'empessa de rentrer dans sa chambre.

— Cette fois-ci nous sommes perdus, murmura Giacomo. Il nous trouvera à coup sûr.

— Il est seul et nous sommes trois, chuchota Beppo.

— Mais tous les carabiniers sont en bas ! Nous sommes perdus et la potence nous attend !

— Taisez-vous, poltrons, j'ai une idée ! dit Fra Diavolo.

Quand Lorenzo se mit à fureter dans la chambre de Zerline, Fra Diavolo sortit lui-même du cabinet noir.

— Tiens, monsieur le marquis ! s'exclama le brigadier étonné. Que faites-vous donc dans cette chambre ?

— Chut ! répondit le marquis en mettant un doigt sur les lèvres. C'est encore un secret.

— Un secret ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Zerline n'a pas de secret pour moi !

— Peut-être que si... insinua perfidement le marquis. Figurez-vous que vous n'êtes pas le seul à vouloir épouser mademoiselle Zerline.

— Quoi ? Vous aussi ? Elle ne me l'a jamais dit !

— Pourquoi vous le dirait-elle ? Rien n'est encore décidé. Je suis justement venu lui parler de notre projet de mariage. Il me semble qu'elle serait très heureuse de devenir la marquise de San-Marco. Son père, qui veut lui faire épouser un fermier qu'elle n'aime point, sera également enchanté de m'avoir pour beau-fils. Ne trouvez-vous pas ?...

— C'est un outrage ! s'écria Lorenzo, tremblant de fureur. Zerline n'aime que moi ! Je le pensais, en tout cas.

— Si vous considérez ma présence ici comme un outrage et si vous désirez une réparation par les armes, dit le marquis en souriant, je me

ferai un plaisir de vous satisfaire. Voulez-vous un duel à sept heures du matin, aux rochers noirs ?

— Oui, je le veux ! Je laverai mon honneur.

— Parfait ! Venez seul et pas un mot aux autres. N'oubliez pas : à sept heures, aux rochers noirs.

La pauvre Zerline n'arrivait pas à s'expliquer le changement subit survenu dans le comportement de Lorenzo. Ce dernier la regardait avec mépris et refusait de lui parler.

Fra Diavolo, en revanche, exultait, car il venait non seulement d'échapper à une capture certaine, mais d'assurer en même temps la perte de son ennemi. — « Lorsque le maudit brigadier — pensa-t-il — viendra au lieu du rendez-vous, il y trouvera mes amis, qui vengeront alors avec joie les vingt braves tombés ce matin sous les balles des carabiniers. »

Il laissa Beppo et Giacomo à l'auberge en éclaireurs et s'empressa de retrouver ses compagnons dans la montagne. Il prépara avec eux un plan d'action et revint quelque temps après déposer une feuille de papier contenant ses ordres dans le creux d'un arbre, aux environs de l'auberge. Puis il repartit vers la montagne, pour attendre les événements.

Lorsqu'ils sortirent de leur grange, Beppo et Giacomo firent semblant de se promener. Ils s'approchèrent de l'arbre et retirèrent furtivement du creux le message de leur chef. Le message ne contenait que ces mots : « Quand le brigadier sera parti pour le rendez-vous où nos braves l'attendent, les carabiniers pour leur expédition contre nous et les gens de l'auberge pour la noce, vous m'en avertirez en sonnant la cloche de la vieille chapelle. Je viendrai alors avec quelques braves pour régler définitivement l'affaire des Anglais. Attendez-moi. »

— C'est assez clair, dit Giacomo. Il ne nous reste plus qu'à attendre que tout le monde soit parti, à l'exception des deux Anglais. La chapelle est là, à côté. Il est facile de donner le signal au moment voulu. Le chef a bien préparé son plan de bataille.

Tout le monde était déjà réveillé à l'auberge. Mattéo, l'aubergiste, venait de rentrer avec Francesco, le fiancé qu'il destinait à sa fille, et un groupe d'invités au mariage. Les gens s'étaient levés de bonne heure, car le mariage devait avoir lieu le matin même.

— Qu'on apporte du vin ! s'écria Mattéo. Les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. C'est moi qui offre le vin, car ce jour n'est pas comme les autres ! C'est le jour où ma fille va se marier ! Buvez, mes amis, à sa santé !

Mais Zerline n'avait point l'air d'une fiancée heureuse. Elle était au contraire désespérée, parce qu'elle ne comprenait point la conduite de Lorenzo à son égard. Elle fit un dernier effort pour l'obliger à

s'expliquer.

— Lorenzo, lui dit-elle à mi-voix, c'est maintenant ou jamais ! Mon père a amené Francesco. Si tu ne lui parles pas des dix mille francs que tu a reçus de lord Kokbourg et si tu ne me laisses pas expliquer à Francesco que c'est toi seul que j'aime, tu ne pourras jamais m'épouser, et je deviendrai aujourd'hui la femme du fermier !

— Tais-toi, perfide ! murmura Lorenzo.

— Je ne comprends pas quelle mouche t'a piqué !

— Comment oses-tu me parler de mariage, comment oses-tu parler de Francesco, quand tu ne rêves qu'à devenir marquise ! J'ai appris cette nuit que tu avais un troisième fiancé.

— Marquise ?... Cette nuit ?... Je ne comprends rien à ce charabia ! s'écria-t-elle, abasourdie, mais le brigadier s'était déjà éloigné.

Le regard hébété, Zerline se mit à rôder entre les tables où les invités trinquaient avec les carabiniers, les premiers attendant le moment d'aller à l'église, les seconds le moment de partir à la recherche des bandits. Soudain, Zerline entendit derrière son dos des paroles qui la frappèrent de stupeur. Quelqu'un disait d'une voix railleuse : « N'est-ce pas la belle demoiselle qui se regardait si longtemps dans le miroir cette nuit ? »

Zerline tourna aussitôt la tête et vit Beppo et Giacomo qui bavardaient gaiement tout en buvant leur vin. Comment ces gens pouvaient-ils savoir qu'elle s'était admirée dans le miroir ? Un soupçon traversa son esprit. Voyant que Lorenzo et les carabiniers se préparaient déjà à partir, elle cria à haute voix :

— Arrêtez ! Arrêtez-vous tous et écoutez-moi !

Tout le monde cessa de parler et on la regarda avec étonnement.

— Je sais, continua-t-elle, qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre. Avant de me coucher je m'étais regardée dans mon miroir. Dieu seul pouvait me voir et cependant, quelqu'un vient de dire ici ce que je faisais hier soir dans ma chambre ! Comment le sait-il ?

— Qui est-ce ? demanda vivement Lorenzo en revenant sur ses pas.

— L'un de ces hommes qui prétendent être des pèlerins, répondit Zerline en désignant Beppo et Giacomo. Ils étaient donc dans ma chambre cette nuit et à mon insu !

— Qu'on les saisisse et qu'on les fouille ! ordonna Lorenzo aux carabiniers. Ils me paraissent assez suspects.

Les deux bandits essayèrent alors de s'enfuir, ce qui augmenta les soupçons.

— Brigadier, dit un carabinier après les avoir fouillés, on a trouvé sur eux deux poignards et ce papier.

— Donnez-moi le papier !

Lorenzo lut le billet de Fra Diavolo et pâlit.

— Mon Dieu, murmura-t-il, c'est un véritable complot ! Ces deux

bandits appartiennent à la bande que nous recherchons. J'ai l'impression que grâce à Zerline, nous mettrons enfin la main au collet de leur redoutable chef !

— Est-ce possible ? s'écrièrent les gens en se pressant autour de Lorenzo.

— Quant à vous, lord Kokbourg, ajouta le jeune homme en s'adressant à l'Anglais, vous venez d'échapper à un danger terrible. Les bandits voulaient vous tuer pour vous voler, quand tout le monde aurait quitté l'auberge.

À cette nouvelle, lady Kokbourg jeta un cri et perdit connaissance.

Lorenzo prit aussitôt les mesures nécessaires pour tendre un piège à Fra Diavolo. Il pria les invités de garder le silence et de ne pas se montrer aux fenêtres. Il ordonna à ses carabiniers de se cacher dans les buissons à proximité de l'auberge. Puis il envoya Giacomo vers la chapelle avec un carabinier.

— Tu monteras au clocher, dit Lorenzo au bandit, et tu sonneras comme ton chef te l'a ordonné. Au moindre geste d'insoumission, ce carabinier te plongera sa baïonnette dans le dos. Compris ?

— Oui ! maugréa Giacomo en frissonnant.

Lorsqu'ils se furent éloignés dans la direction de la chapelle, le brigadier s'adressa à Beppo.

— Toi, tu resteras seul ici, en face de l'auberge, et tu attendras l'arrivée de ton chef. Compris ?

— Oui, monsieur.

— Bon, mais je serai dans ce buisson. Au moindre geste d'insoumission, je te loge une balle dans la tête !

— J'ai compris, répondit Beppo en tremblant de peur.

Quelques instants après, on entendit la cloche qui sonnait au clocher de la vieille chapelle. Chacun attendait en retenant son souffle. Enfin, une silhouette apparut au sommet de la colline.

— Mon Dieu, mais c'est monsieur le marquis ! s'écria Zerline qui, en dépit de l'ordre de s'écarter des fenêtres, ne put résister à la tentation de regarder ce qui se passait à l'extérieur.

N'apercevant que Giacomo sur le clocher et Beppo devant l'auberge, Fra Diavolo cria :

— Beppo ! Sommes-nous seuls ici ?

— Réponds : oui ! chuchota Lorenzo.

— Oui, chef ! répondit Beppo.

Alors Fra Diavolo fit un geste de la main et quatre bandits apparurent à ses côtés. Ils étaient loin de se douter de ce qui les attendait. Souriants et ne pensant qu'à l'argent de lord Kokbourg, Fra Diavolo et ses compagnons descendirent vers l'auberge. Mais lorsqu'ils ne furent qu'à quelques pas de Beppo, des carabiniers sortirent en courant de tous les buissons, le canon du fusil braqué dans leur

direction.

— Jetez vos armes, ordonna Lorenzo aux brigands. Toute résistance est inutile. Nous sommes cinq fois plus nombreux que vous !

Ainsi fut pris le fameux Fra Diavolo, qui avait terrorisé l'Italie durant plusieurs années, de Naples jusqu'à Rome.

Quant à Zerline et Lorenzo, il est inutile d'ajouter que l'aubergiste Mattéo ne fit plus aucune objection à leur mariage.

## Le Pré-aux-Clercs<sup>(19)</sup>



Le récit que l'on va lire nous ramène vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, au temps du roi Henri III. C'était une époque assez trouble. Des guerres de religion entre catholiques et protestants, des intrigues de cour et des rivalités politiques agitaient le pays. Le roi de France était à la tête des catholiques, le roi de Navarre (le futur Henri IV) était le chef des protestants. En ce temps-là, les duels étaient très à la mode et l'on provoquait parfois les gens pour un mot déplaisant ou un regard de travers. Cependant, les réjouissances – fêtes, bals au Louvre, parties de chasse royales dans les environs de Paris, etc. – étaient très fréquentes, parce que Henri III aimait beaucoup les divertissements. Tel est le décor de la curieuse histoire qui débute par une belle journée de printemps 1582, dans une auberge à Étampes.

Giot, l'hôtelier du Pré-aux-Clercs aux portes de Paris, était venu à Étampes pour ses fiançailles avec la belle aubergiste Nicette. Ce jour-là, Nicette fermait son auberge, puisqu'elle allait devenir patronne du fameux Pré-aux-Clercs. Giot lui faisait l'éloge de son hôtellerie en ces termes :

— Le Pré-aux-Clercs se trouve en face du Louvre, de l'autre côté de la Seine. C'est un cabaret noble. Je n'y reçois que du beau monde et des officiers de la cour. L'endroit est à la mode. Ma pâtisserie et ma cave sont réputées ! Les gens de la plus haute société se donnent rendez-vous chez moi pour parler de leurs affaires. Il est également considéré de bon ton de venir se battre en duel sur mon terrain, dans le pré derrière l'hôtellerie. Les courtisans se croiraient déshonorés s'ils devaient se tuer autre part.

— C'est un bien triste privilège, remarqua Nicette.

— C'est la mode, je n'y puis rien !

— Vous êtes vaniteux, mon ami. Je pense qu'il vous sera donc agréable d'apprendre que je suis la filleule de Marguerite, reine de Navarre et sœur du roi de France.

— Cela m'enchanté ! Mais d'où vous vient cet honneur ? D'ailleurs, la reine de Navarre est presque aussi jeune que vous !

— Un jour, la cour vint chasser dans les environs d'Étampes. C'était le jour de mon baptême. La reine-mère s'arrêta dans notre auberge. La petite Marguerite joua avec moi comme avec sa poupée et voulut me suivre à l'église. Mes parents la prièrent alors de bien vouloir être ma marraine. Et c'est ainsi que moi, simple fille d'aubergiste, je suis devenue la filleule de Marguerite de Navarre.

— La voyez-vous quelquefois ?

— Oui, quand la chasse royale passe par ici. Il se pourrait qu'elle me fît une visite aujourd'hui même. J'ai vu ce matin des cavaliers du roi sur la route de Paris.

Comme ils parlaient, la porte de l'auberge s'ouvrit et un grand jeune homme, à l'air fatigué et aux habits couverts de poussière, entra dans la salle.

— Est-ce ainsi qu'on reçoit les voyageurs dans les hôtelleries d'Étampes ? demanda-t-il avec impatience. Pas un valet d'écurie pour s'occuper de mon cheval !

— Pardon, monsieur le cavalier, répondit Nicette, mais je me marie demain. Je ferme ce soir, pour suivre à Paris mon fiancé que voilà !

— Je ne voudrais pas vous déranger, mais mon cheval tombe de lassitude.

— Je comprends. Vous venez donc de loin ?

— De la Navarre. Voici un écu d'or. Faites vite !

Girot prit sur lui le soin de s'occuper du cheval d'un seigneur qui payait d'avance et avec tant de générosité. Tandis que Nicette courait à la cuisine pour lui préparer un repas.

Le nouveau venu s'appelait Mergy. C'était un gentilhomme béarnais de l'entourage du roi de Navarre. Ce dernier l'avait envoyé à Paris pour remettre un message au roi de France. Si Mergy avait brûlé les étapes pour arriver au plus vite à Paris, ce n'était pas seulement par désir d'accomplir rapidement sa mission, mais parce qu'il voulait y rencontrer quelqu'un qui lui était infiniment cher. En effet, le jeune Mergy était depuis longtemps amoureux d'une belle comtesse béarnaise, du nom d'Isabelle, qui avait dû suivre sa maîtresse, la reine de Navarre, à Paris. S'il n'y avait pas eu ce départ, ils se seraient peut-être déjà mariés. Des mois s'étaient écoulés depuis et Mergy, tout en souffrant de cette longue séparation, commençait à craindre qu'Isabelle ne l'oubliât, aveuglée par les fastes et les innombrables distractions de la cour. Mergy venait à peine de s'asseoir à table qu'une douzaine de soldats, conduits par un brigadier, firent irruption dans l'auberge en criant qu'ils voulaient manger. Nicette et Girot eurent beau leur expliquer que l'auberge fermait pour cause de mariage et qu'il n'y avait plus de provisions à la cuisine, ils ne

voulurent rien entendre.

En apercevant la bouteille de vin posée devant Mergy, le brigadier s'en empara aussitôt.

— À moi la bouteille ! cria-t-il d'un air triomphant.

Mais le jeune Béarnais la reprit en un clin d'œil et, tirant son épée, la mit à côté de la bouteille sur la table. Puis il se mit à manger tranquillement son déjeuner sans regarder les soldats.

— Quelle insolence ! hurla le brigadier. Cet homme manque de respect à la garde du roi ! D'ailleurs, il mange du poulet un vendredi ! Ce n'est pas un catholique, mais un huguenot. Un partisan du roi de Navarre !

— Jetons-le dans la rivière ! conseilla un soldat.

— Le premier qui fait un pas est mort ! dit Mergy en saisissant son épée.

Les soldats étaient sur le point de se ruer sur le jeune téméraire qui osait les braver, lorsque, fort heureusement pour lui, la porte de l'auberge s'ouvrit, livrant passage à un officier qui arrêta aussitôt l'attaque d'un geste de la main.

— Quel est ce tapage ? demanda-t-il.

— Mon officier, répondit le brigadier, c'est un mutin, un protestant, un ennemi du roi !

— Mais je le reconnais ! s'écria le nouveau venu. Comment allez-vous, baron de Mergy ?

— Pas trop bien pour l'instant, répondit le jeune homme en regardant les douze soldats.

Alors l'officier se retourna vers le brigadier et lui ordonna de sortir avec ses hommes, car le colonel se trouvait dans les parages.

Les soldats sortirent de fort mauvaise grâce, mais ils avaient peur du colonel, qui ne badinait pas avec la discipline. Nicette et Girot poussèrent un soupir de soulagement. Ils s'attendaient déjà à voir l'auberge se transformer en champ de bataille.

— Quelle joie de vous revoir ! reprit l'officier en s'asseyant à la table du Béarnais (Il parlait avec un fort accent italien). — Vous vous souvenez de moi, baron ? Je suis Cantarelli. Au cours d'une escarmouche entre catholiques et protestants à Bergerac, j'étais tombé entre vos mains. Vous auriez pu me tuer alors. Cependant, non content de me faire grâce de la vie, vous m'avez relâché, sans même prendre de rançon. Je n'oublierai jamais la noblesse avec laquelle vous m'avez traité. À notre époque les gens ne sont pas si tendres, surtout lorsqu'ils ont l'épée à la main. Si vous avez besoin d'un service, vous pouvez compter sur moi, car j'ai du crédit auprès de la reine-mère. Elle me fit venir de Florence pour organiser les concerts et les divertissements de la cour. Eh bien, j'ai fait mon chemin depuis. Je suis devenu marquis et officier dans les cheveau-légers. Ces soldats que j'ai chassés tout à



l'heure sont à mes ordres. Mais vous-même, cher baron, que faites-vous ici, loin de Navarre ?

— Je porte un message amical du roi de Navarre au roi de France.

— Savez-vous ce que demande votre roi dans ce message ?

— Il demande peut-être que sa femme, Marguerite de Navarre, revienne dans son pays.

— Elle est la sœur d'Henri III, dit l'Italien d'un ton pensif, et je ne pense pas qu'il la relâche. D'ailleurs la reine-mère en a besoin à la cour.

Mergy pâlit légèrement. Une question lui brûlait les lèvres. Il aurait voulu avoir des nouvelles d'Isabelle, la dame d'honneur de la reine de Navarre.

— Marguerite de Navarre n'est pas venue seule à Paris, dit-il enfin, elle était accompagnée d'une comtesse béarnaise...

— Isabelle de Montal ? Je la connais bien. Elle est aussi belle que sa maîtresse et a beaucoup de succès à la cour !

La pâleur de Mergy s'accentua encore.

— Voulez-vous dire, Cantarelli, qu'on parle déjà de son mariage ?

— Les prétendants à sa main ne manquent pas, s'esclaffa Cantarelli, mais ils ont peur de s'approcher d'elle !

— Pourquoi donc ? Est-elle si sévère ?

— Non, elle est douce comme un ange ! C'est à cause de Comminges.

— Qui est Comminges ?

— C'est le colonel de ma compagnie. C'est surtout une des meilleures lames de France ! Il compte des dizaines de duels à son actif. Celui qui voudrait croiser le fer avec lui pourrait se considérer comme un homme mort !

— Je ne vois pas le rapport qu'il peut avoir avec Isabelle !

— Il veut l'épouser, et il menace de tuer tous ses rivaux.

— Et Isabelle veut-elle l'épouser ?

— Je l'ignore, mais elle finira probablement par l'épouser, n'ayant d'autre choix à faire, puisque Comminges écarte tous ses prétendants. D'ailleurs, Comminges est un beau parti. C'est l'un des favoris du roi.

À cet instant, on entendit le son des cors dans le lointain. Cantarelli s'approcha de la fenêtre et vit une petite cavalcade qui galopait dans la direction de l'auberge.

— Il me semble que c'est déjà Marguerite de Navarre qui revient de la chasse royale ! Elle va probablement s'arrêter ici, dit l'Italien en se retournant.

Il fut surpris de ne plus voir son compagnon. En effet, Mergy, très affecté par les nouvelles qu'il venait d'apprendre, s'était retiré dans une autre pièce, cherchant la solitude pour cacher son chagrin.

Cantarelli ne s'était point trompé. Fatiguée par la chasse, la reine de

Navarre avait décidé de se reposer quelques instants dans l'auberge, qu'elle connaissait bien, car c'était celle de Nicette, sa filleule. Elle était suivie de son inséparable dame de compagnie, Isabelle de Montal, et de deux pages. Cantarelli les accueillit au seuil de la porte.

— Avez-vous déjà préparé la mascarade de ce soir ? lui demanda la reine en entrant.

— Elle sera superbe, madame. Le Louvre n'a encore jamais rien vu de pareil ! répondit Cantarelli, qui avait la charge d'organiser les divertissements de la cour.

— J'ai à te parler sérieusement, dit Marguerite de Navarre à Isabelle lorsqu'elles se trouvèrent seules dans la salle de l'auberge.

— À quel sujet, madame ?

— À ton sujet, mon enfant. La reine-mère est mécontente de toi !

— De moi, madame ? Que lui ai-je donc fait ?

— Tu ne lui as rien fait, mais elle trouve qu'une jeune fille aussi belle et gracieuse que toi devrait se montrer plus souvent à la cour. Tu t'enfermes trop chez toi ; or la reine-mère, comme d'ailleurs le roi mon frère, aime beaucoup les fêtes et les bals. Ils voudraient y voir le plus de monde possible, surtout des personnes de ton âge. Peu importe que tu sois béarnaise et protestante.

— Mais, madame, quand je vous avais suivie à Paris, vous n'y deviez rester que quelques jours et puis retourner en Navarre, auprès de votre mari, en me ramenant à mon château !

— C'est vrai, Isabelle, je le croyais comme toi. Hélas ! Ma mère et mon frère ne veulent pas me laisser partir. Je suis leur prisonnière. Tu le sais bien, ils n'ont aucune sympathie pour mon mari, le bon roi Henri de Navarre ! Une nouvelle guerre est toujours possible.

— Ainsi, je suis prisonnière comme vous de cette cour égoïste et frivole, où l'on ne songe qu'à s'amuser ?

— Oui, Isabelle, et ce n'est pas tout !

— Qu'y a-t-il encore ? demanda la jeune fille alarmée.

— Eh bien, le roi vient de me parler à ton sujet... Il veut te marier !

— Me marier ! À qui ?

— À un homme dont tout le monde vante le courage et qui est l'un des favoris du roi.

— Mon Dieu !... Comment s'appelle-t-il ?

— C'est Comminges !

Isabelle pâlit, poussa un cri effrayé et, perdant connaissance, s'écroula par terre.

Ses cris attirèrent l'attention de Mergy, qui se trouvait dans la chambre voisine. Il reconnut la voix de celle qu'il aimait et accourut aussitôt.

— Isabelle ! s'écria-t-il, incapable de cacher son émotion.

La jeune fille entrouvrit les yeux et lui sourit.

Cet échange de regards et de sourires avait suffi à la reine Marguerite pour deviner ce qui se passait dans le cœur des jeunes gens. Elle comprit qu'ils s'aimaient depuis longtemps, elle comprit surtout pourquoi l'annonce d'un mariage éventuel avec Comminges avait tellement impressionné la pauvre Isabelle. Comme elle était aussi bonne qu'elle était intelligente, la reine de Navarre décida aussitôt de protéger sa demoiselle d'honneur.

Mergy et Isabelle n'eurent pas le temps d'échanger une parole. On entendit soudain le bruit de chevaux s'arrêtant devant l'auberge.

— Ne trahissez pas vos sentiments ! leur dit la reine en se plaçant entre eux.

Un officier en uniforme de colonel, suivi de quelques soldats, entra rapidement dans la pièce.

— Comminges ! murmura Isabelle en pâlisant.

Mergy se mordit les lèvres. Il voyait enfin son rival, l'homme qui voulait coûte que coûte épouser Isabelle ; le bretteur cynique et brutal qui provoquait en duel tous ceux qui tentaient de gagner le cœur de la jeune fille.

— Madame, dit Comminges en s'adressant à Marguerite de Navarre, les trompettes viennent d'annoncer la fin de la chasse et le départ du roi. Nous vous ferons escorte pour rejoindre la cavalcade royale.

— Bien, répondit la reine, mais avant de m'en aller, je voudrais voir ma filleule Nicette.

— Je suis là, madame, comme toujours à vos ordres, dit Nicette en apparaissant avec Girot. Permettez-moi de vous présenter mon fiancé : maître Girot, hôtelier du Pré-aux-Clercs à Paris.

Apprenant que sa filleule allait se marier le lendemain, la reine Marguerite l'invita avec son fiancé au Louvre, où un bal masqué était prévu pour la soirée.

— Ta dot est déjà prête ! ajouta-t-elle en sortant de l'auberge.

Tandis que la reine parlait avec Nicette, Comminges devisageait Mergy sans aménité. La façon dont ce dernier regardait Isabelle ne lui plaisait pas du tout. Il se promit d'en savoir davantage sur cet étranger. Sachant que le roi lui-même faisait pression pour lui assurer la main d'Isabelle, il était plus que jamais résolu à écarter tout nouveau rival. Sa jalousie était constamment en éveil.

Dès qu'ils furent rentrés au Louvre, la reine Marguerite alla plaider la cause de sa demoiselle d'honneur auprès du roi. Le cœur gonflé de joie, Isabelle attendit son retour en rêvant au beau pays de Navarre et en égrenant les souvenirs de son enfance. Elle connaissait déjà Mergy lorsqu'ils n'étaient encore tous les deux que de petits enfants. Ils avaient souvent joué ensemble à cache-cache dans le parc du château de son père.

Mais lorsque la reine Marguerite revint chez elle, Isabelle comprit à

l'expression de son visage qu'elle n'avait pas réussi à convaincre le roi. En effet, Henri III n'avait rien voulu entendre. Sa sœur eut beau lui dire qu'il ne fallait point brusquer les choses, qu'Isabelle devait s'habituer à Comminges, que rien ne pressait, le roi se fâcha et déclara qu'il avait déjà promis à son favori la main de la jeune Béarnaise.

— Je préfère me tuer plutôt que d'épouser cet ignoble duelliste ! murmura Isabelle, les larmes aux yeux.

La reine Marguerite était furieuse. Elle voulait coûte que coûte faire le bonheur d'Isabelle.

— Écoute ! lui dit-elle à voix basse. Vous pourriez vous enfuir ensemble, toi et ton ami d'enfance ! Il s'agit de s'éloigner de Paris. La route de Navarre est ouverte après la Loire.

— Madame, répondit Isabelle avec dignité, j'appartiens à une vieille famille dont le nom est sans tache. Comment pourrais-je fuir avec lui sans que nous soyons mariés ?

— Tu as raison ! Il faut alors vous marier secrètement à Paris.

— Cela est impossible, madame. On nous surveille ! Comminges provoque en duel tous ceux dont il est jaloux.

— Laisse-moi faire ! J'ai une idée. Il faut que tout s'arrange ce soir même. Il n'y a pas une minute à perdre. Le bal va commencer bientôt !

La reine de Navarre fit venir Cantarelli et, en présence d'Isabelle, lui déclara qu'elle était en possession d'un billet compromettant pour lui. Il suffisait de le montrer au roi pour que Cantarelli fût pendu comme espion pour avoir communiqué des secrets d'État au duc de Guise, l'ennemi juré d'Henri III. Le pauvre Italien, effrayé, implora alors la reine de ne point le dénoncer.

— Je me tairai si vous me rendez un service, dit Marguerite d'un ton sévère.

— Madame, je n'ai pas le choix ! Ordonnez ! Que voulez-vous que je fasse ?

— Le baron de Mergy viendra bientôt au Louvre pour remettre au roi le message du roi de Navarre. Lorsqu'il sortira, amenez-le ici par la petite porte et ménagez sa fuite avec Isabelle.

— Mais pourquoi cette fuite ? Isabelle ne doit-elle pas épouser Comminges ?

— Ce ne sont encore que des rumeurs. Le roi le veut, mais moi je ne le veux pas, parce qu'Isabelle n'aime que Mergy ! Aidez-moi à faire leur bonheur.

— Mon Dieu ! s'écria Cantarelli en pâlisant. Je suis mort de frayeur ! Je voudrais bien aider Mergy, c'est un brave homme qui m'a sauvé la vie au cours d'une bataille. Mais l'autre, mais Comminges... Il ne me pardonnera jamais ! Je sens déjà son épée qui me transperce le

corps de part en part ! Sa seule vue me coupe l'appétit !

— Puisque c'est ainsi que vous le prenez, Cantarelli, je vous dénonce alors au roi comme espion à la solde du duc de Guise !

— Oh non ! madame. Ne faites pas cela ! Je vous aiderai ! Je détournerai l'attention de Comminges ! Je vous amènerai Mergy ici par la petite porte en profitant du bal. J'arrangerai leur fuite ! Je trouverai des chevaux et tout ce qu'il faudra !

Le malheureux Italien sortit de chez la reine de Navarre, la sueur au front, et se trouva tout à coup nez à nez avec le terrible Comminges dont il redoutait tant le contact. Plus effrayé que jamais, il dut subir l'interrogatoire de son colonel. Comminges lui déclara que ses soldats l'avaient vu en compagnie de Mergy à l'auberge d'Étampes et lui demanda qui était cet homme.

— C'est un ambassadeur que le roi de Navarre envoie au roi de France, répondit Cantarelli.

— Ne serait-il pas amoureux d'Isabelle ? Ne se connaissaient-ils pas déjà auparavant, puisqu'ils sont du même pays ? Ce Mergy me semble assez suspect ! dit Comminges en jouant nerveusement avec le pommeau de son épée.

— Mais non, mais non ! Isabelle ne l'intéresse pas du tout ! protesta l'Italien, en avalant sa salive et en s'épongeant le front.

— Pourquoi donc était-il à côté d'Isabelle à l'auberge d'Étampes ? Cela me paraît bien étrange...

— C'est à cause de la reine de Navarre ! mentit Cantarelli à bout de ressources. C'est d'elle qu'il est amoureux, et non de sa demoiselle d'honneur !

Il réussit enfin à dissiper les soupçons de Comminges, qui s'en alla tranquilisé et fort amusé d'apprendre que la reine Marguerite avait un soupirant.

Malheureusement, les événements prirent un tour imprévu et le plan de la reine de Navarre fut dérangé avant même d'avoir eu un commencement d'exécution.

Mergy apporta le message du roi de Navarre à Henri III au cours du bal. Le roi le lut avec un sourire ironique sur les lèvres. Dans ce message, le roi de Navarre priait son cousin de bien vouloir renvoyer la comtesse de Montal dans son pays.

— Eh bien, dit Henri III, allez me chercher votre compatriote !

Le cœur battant de joie, Mergy traversa les salles du Louvre et se rendit aux appartements de la reine de Navarre pour y chercher Isabelle, à la grande surprise des deux femmes. Sans dire un mot, il prit la jeune comtesse par la main et la conduisit vers le roi qui l'attendait, entouré de sa cour.

— Très bien, dit Henri III en se levant. Comminges, approchez !

Le colonel s'empessa d'accourir. Alors le roi prit la main d'Isabelle

et la plaça dans celle de Comminges. Puis, se tournant vers Mergy qui le regardait faire avec stupéfaction, il ajouta :

— Monsieur L'ambassadeur, la comtesse Isabelle de Montal n'a plus de raison de quitter notre cour. Je la donne au marquis de Comminges. Allez, portez ma réponse au roi votre maître. Votre mission est terminée baron.

Le roi ouvrit alors le bal en dansant avec Isabelle, qui parvenait avec peine à cacher ses larmes.

Mergy était aussi effondré qu'Isabelle. Quant à la reine de Navarre, lorsqu'elle eut appris la nouvelle, elle s'emporta avec véhémence contre la cruauté de son frère qui mariait les gens sans leur demander leur avis. Dans sa fureur, elle refusa de se présenter au bal qui venait de commencer. Elle était désespérée, car elle voulait à tout prix faire le bonheur d'Isabelle. Le roi venait de tout gâcher en les mettant devant le fait accompli. Cantarelli n'oserait plus amener Mergy. D'ailleurs, ce dernier était peut-être déjà parti, rongé par la douleur.

Sur ces entrefaites, Nicette, la filleule de la reine Marguerite, que celle-ci avait invitée à venir la voir au Louvre, frappa à sa porte. La reine la reçut poliment, mais l'écouta d'un air distrait, préoccupée qu'elle était par la mauvaise nouvelle. Cependant, les paroles que prononçaient Nicette finirent par attirer son attention. Sa filleule la pria d'honorer de sa présence son mariage, qui devait avoir lieu le lendemain à la chapelle du Pré-aux-Clercs.

— Je viendrai et je t'amènerai mon propre chapelain ! dit Marguerite de Navarre en s'animant.

— Merci, Madame, c'est un grand honneur pour nous ! Comment vous remercier ?

— C'est moi qui vais te remercier, si tu es prête à me rendre un grand service !

— Je suis toute dévouée à madame !

La reine s'assit à sa table et griffonna rapidement quelques mots sur une feuille de papier, puis elle cacheta la lettre et la donna à Nicette.

— Tu connais le baron de Mergy, qui a déjeuné ce matin dans ton auberge à Étampes ? Eh bien, il est encore quelque part au Louvre, du moins je l'espère. Profite du bal masqué et retrouve-le ! Remets-lui ce billet sans attirer l'attention de personne. Maintenant, penche-toi ! Je vais te dire à l'oreille ce que je ne peux pas écrire dans cette lettre, pour ne pas vous compromettre au cas où elle tomberait dans des mains étrangères.

Nicette se pencha vers la reine, qui lui donna en chuchotant ses plus secrètes instructions.

Au même moment, Mergy se rendait lui-même chez la reine Marguerite, pour lui faire ses adieux avant de reprendre la route de Navarre. Mais dans l'antichambre de l'appartement de la reine il

rencontra soudain son pire ennemi, le marquis de Comminges. Ce dernier était de très bonne humeur, après l'annonce de son mariage avec Isabelle par la bouche du roi lui-même. En voyant Mergy dans l'antichambre de la reine de Navarre, il se souvint de ce que lui avait dit Cantarelli. — « Ce Béarnais est amoureux de sa reine », pensa-t-il et l'idée lui vint de le railler par des allusions ironiques.

— Je vois, baron, lui-dit d'un ton goguenard, que l'ordre du roi de repartir pour la Navarre vous ennuie quelque peu. Votre cœur est attaché ici, n'est-il pas vrai ?

Mergy rougit en pensant que Comminges faisait allusion à son amour pour Isabelle.

— Monsieur le marquis, répliqua-t-il, je vous défends de vous railler de moi !

— Monsieur le baron, je me contente de dire la pure vérité !

— Mon malheur n'est pas un sujet de moquerie ! Apprenez qu'à la cour de Navarre, on n'a jamais supporté l'insolence.

— Ce qui veut dire ? s'étonna Comminges en fronçant les sourcils.

— Je prends votre rôle, monsieur le bretteur. Je vous provoque en duel.

— Oh ! très bien ! J'adore les duels. J'en suis fâché pour vous, car ma réputation est faite !

— Épargnez-moi vos forfanteries. Quand et où nous battons-nous ? demanda Mergy.

— Demain, au Pré-aux-Clercs, à sept heures du soir.

— Pourquoi si tard ? Je suis pressé !

— Je viens de prendre le service du château et je ne puis sortir que dans vingt-quatre heures. Ce n'est pas ma faute ! expliqua Comminges.

— D'accord, à demain soir.

En entendant des voix qui parlaient de plus en plus fort dans son antichambre, la reine de Navarre ouvrit la porte et fut assez surprise d'apercevoir Mergy en tête à tête avec Comminges.

— Madame, lui dit alors Mergy, je suis venu vous faire mes adieux. Je pars demain pour la Navarre !

— Je regrette que votre séjour nous ait été aussi bref, répondit la reine en lui donnant sa main à baiser.

Elle ne pouvait rien lui dire d'autre en présence de Comminges, pour ne pas éveiller des soupçons, mais Nicette sortit du Louvre à la suite de Mergy et s'en approcha lorsqu'ils se furent éloignés du château.

— De la part de votre reine ! chuchota-t-elle en lui fourrant un papier dans la main.

Très surpris, Mergy décacheta la lettre et lut : « Suivez les instructions que vous donnera Nicette. Elle est au courant de tout. » Il regarda la jeune fille avec méfiance.

— De quoi s'agit-il donc ?

— De votre bonheur ! Venez, je vous expliquerai tout quand nous serons à l'hôtellerie, répondit Nicette. Ce serait plus prudent.

Le plan imaginé par la reine de Navarre était assez astucieux. Il s'agissait de marier Isabelle et Mergy sans que personne s'en aperçût à Paris, du moins avant leur départ. Nicette conduisit le jeune Béarnais à l'hôtellerie du Pré-aux-Clercs et l'enferma aussitôt dans une chambre pour qu'aucun des clients ne pût le voir. Le lendemain, elle le conduisit à la chapelle du Pré-aux-Clercs, où deux femmes voilées l'attendaient déjà. C'étaient la reine de Navarre et Isabelle. Le chapelain particulier de la reine les accompagnait. Le mariage de Mergy et d'Isabelle fut ainsi célébré dans la plus stricte intimité, en présence de la reine et de Nicette. Puis Mergy alla se cacher à l'hôtellerie. Il était souhaitable qu'on ne le remarquât pas dans les parages. Alors, peu après, dans la même chapelle, eut lieu le mariage de Girot et de Nicette. La reine et Isabelle enlevèrent leurs voiles et tous les invités à la noce crurent qu'elles étaient venues là spécialement pour honorer de leur présence le mariage de la filleule de la reine. Personne ne se douta un seul instant que le chapelain particulier de la reine de Navarre venait de célébrer un autre mariage avant celui-ci.

Puis, il fallut attendre la tombée de la nuit pour que la fuite d'Isabelle et de Mergy eût plus de chances de réussir. Mergy n'osait dire à personne qu'il avait un duel à sept heures du soir avec le redoutable Comminges. On attendait, d'autre part, l'arrivée de Cantarelli, que la reine de Navarre avait charge, en menaçant toujours de le dénoncer au roi comme un espion du duc de Guise, de se procurer un sauf-conduit pour les deux fugitifs.

L'Italien arriva enfin, essoufflé et l'air très fatigué.

— Qu'avez-vous, Cantarelli ? lui demanda la reine Marguerite.

— Madame, soupira l'autre, je suis à bout de forces ! Il m'a fallu chanter, jusqu'à minuit, au chevet de la reine-mère des menuets et des barcarolles, pour obtenir une carte de passe à la porte de Nesle. Voici cette carte. La reine-mère croit que j'en ai besoin pour mes affaires personnelles.

Il tendit la carte à Marguerite de Navarre, qui la saisit avec avidité.

— Cette carte, poursuivit Cantarelli, est destinée à un cavalier accompagné de son page. Je me suis déjà procuré des habits de page. Vous les aurez, ainsi que les chevaux, à huit heures précises au bout de cette allée. Quant aux relais, ils sont ordonnés jusqu'au bord de la Loire. Ainsi, il n'y aura point d'obstacle à leur fuite.

— Merci, Cantarelli ! Vous êtes un fidèle serviteur ! dit la reine.

— Madame m'avait promis de me rendre le billet compromettant si tout marchait bien...

— Eh bien, cher ami, attendons qu'ils soient de l'autre côté de la



Loire et je vous rendrai la lettre qui vous fait si peur.

Comme l'heure du duel approchait, Mergy conseilla à la reine et à Isabelle d'honorer de leur présence, ne fût-ce qu'une demi-heure, le bal champêtre qui se donnait à ce moment devant l'hôtellerie du Pré-aux-Clercs, à l'occasion de la noce de Girot et de Nicette.

— Cette noce a servi de prétexte à votre sortie du Louvre, remarquait-il, et en attendant l'heure du départ, il serait prudent de paraître chez ces bonnes gens.

— Il a raison, dit la reine à Isabelle. Allons voir danser les jeunes mariés !

Ayant ainsi éloigné les deux femmes, Mergy courut dans le pré qui se trouvait derrière l'hôtellerie.

— Où courez-vous ainsi ? lui demanda Cantarelli surpris. C'est un endroit mal famé. On n'y fait que des duels. D'ailleurs, il paraît qu'à cette heure-ci mon terrible ami, l'invincible Comminges, doit avoir à cet endroit même un duel avec un malheureux qui l'a traité d'insolent. Je le plains de tout mon cœur, ce malheureux, qui n'a plus longtemps à vivre ! Retirons-nous pour qu'il ne vous voie pas ici.

— C'est avec moi qu'il doit se battre.

— Quoi ? s'écria l'Italien d'une voix blanche.

Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot, car Comminges s'approchait déjà à grands pas.

— Je ne suis pas en retard ? demanda-t-il gaiement. À moins que, baron, vous ne soyez trop pressé pour votre voyage dans l'au-delà ?

— Trêve de plaisanteries, dit Mergy en dégainant. En garde, marquis ! Je vous apprendrai à vous moquer de mes sentiments. Il n'y a que la mort qui puisse me séparer d'Isabelle !

— D'Isabelle ? s'écria Mergy en frémissant. Cantarelli m'aurais-tu trompé ? Ce n'est donc pas de la reine que ce Béarnais est amoureux, mais d'Isabelle ! Attends un peu ! Dès que je l'aurai envoyé dans l'au-delà, ce sera ton tour, vil menteur !

Cantarelli poussa un cri d'effroi et s'enfuit à toutes jambes.

Sa course le ramena vers l'hôtellerie du Pré-aux-Clercs.

— N'est-ce pas Cantarelli que je vois là-bas ? dit Isabelle en l'apercevant tout à coup derrière le groupe des danseurs.

— En effet, répondit la reine, c'est lui ! Il a une étrange figure. Allons voir ce qui se passe. J'espère que notre plan n'est pas gâché par un événement imprévu !

Ils s'approchèrent aussitôt de l'Italien, qui reprenait son souffle en s'appuyant contre le mur de l'hôtellerie.

— Qu'avez-vous, Cantarelli ? demanda la reine. Vous ne vous sentez pas bien ? On dirait même que vous êtes terrorisé !

— Si je le suis, madame ! murmura le malheureux. Je me sens déjà dans l'au-delà ! Il me l'a promis. Il tient toujours parole quand il s'agit

d'embrocher quelqu'un ! Je n'en ai pas pour longtemps.

— Mais qui « il » ? De qui parlez-vous ?

— De Comminges, madame. Il se bat en ce moment en duel avec le pauvre Mergy et une fois qu'il l'aura tué, il viendra me tuer à mon tour. Il me l'a dit. Je ne l'ai jamais vu aussi furieux. On dirait un tigre altéré de sang !... Je crois que je ferai bien de chercher un prêtre.

En entendant cette terrible nouvelle, Isabelle et la reine Marguerite restèrent clouées sur place, incapables de proférer une parole. Un nuage passa devant les yeux d'Isabelle et elle allait défaillir, lorsqu'elle entendit derrière son dos la voix de Mergy :

— Ne perdons pas de temps ! Les chevaux seront bientôt là !

— Quoi ? C'est vous, baron ? balbutia Cantarelli. N'est-ce pas Mergy ? ajouta-t-il à l'adresse de la reine, pour bien s'assurer qu'il ne voyait pas un fantôme.

— Oui, c'est moi, Cantarelli ! Tranquillisez-vous ! Comminges ne nous fera plus jamais souffrir. En perdant son sang-froid, il est devenu vulnérable. Isabelle, il ne nous reste plus qu'à remercier la reine de tout le bien qu'elle nous a fait et à partir vers notre beau pays de Navarre !



## La Fiancée vendue<sup>(20)</sup>



'ÉTAIT la fête du village. D'après une vieille coutume du pays de Bohême, les jeunes gens et les jeunes filles tchèques dansaient ce jour-là sur la place publique.

Pendant qu'ils exécutaient des danses rustiques et populaires, une belle jeune fille, assise tristement à l'écart sur une pierre, ne participait point à l'allégresse générale. C'était Marienka.

Marienka était triste parce que ses parents, de pauvres paysans, voulaient la marier contre son gré au fils d'un riche fermier. Elle aurait préféré épouser Yénik. Malheureusement, ce dernier était non seulement pauvre, mais d'une origine obscure. Pendant qu'elle méditait ainsi sur son sort, une voix la fit tressaillir. C'était Yénik qui s'approchait par derrière.

— Je te cherchais partout, dit-il. Pourquoi ne danses-tu pas comme tout le monde ? À quoi songes-tu ?

— Yénik, répondit Marienka en soupirant, le bonheur auquel nous rêvions ensemble est plus que jamais menacé. Mes parents veulent me forcer à épouser le fils d'un riche fermier. Ils m'ont dit de les attendre ici pour signer le contrat de mariage. Le marieur Ketzal, un homme rusé et avide qui ne pense qu'à gagner de l'argent, les a déjà persuadés de signer le contrat. Il ne manque plus que ma signature ! C'est abominable !

— Calme-toi, Marienka. Tu sais que je t'aime plus que tout au monde !

— Mais que dois-je faire ? Que dois-je dire à mes parents ? Ils ne veulent pas que je t'épouse parce qu'on ne sait pas qui tu es ! Un secret enveloppe ta vie.

Le visage du jeune homme s'assombrit et il se mordit les lèvres.

— Je vois que cela te cause de la peine, remarqua Marienka. Mais ne peux-tu pas me le dire, à moi, ton secret ? Tu es pauvre et il n'y a pas longtemps que tu es venu au village. C'est tout ce que nous savons

de toi !

— Mes parents possédaient un très riche domaine, répondit Yénik, mais je perdis ma mère quand je n'étais encore qu'un enfant. Alors mon père se remaria. Ma belle-mère me traita aussitôt avec dureté et dès qu'ils eurent un autre fils, je fus tout simplement chassé de la maison avec des malédictions pour tout héritage !

— Pauvre Yénik ! Mais sache-le : c'est toi seul que je veux épouser ! Je n'épouserai jamais ce Vachek qui, dit-on, est stupide, chétif et bègue par-dessus le marché !

— Que vas-tu dire à tes parents ?

— Je ne signerai pas le contrat de mariage.

— Sois prudente, Marienka ! Ne les irrite pas avec des mots vifs. Trouve une explication plausible à ton refus.

— Tiens, les voilà qui arrivent avec le perfide marieur. Cachons-nous pour qu'ils ne nous voient pas ensemble.

Marienka et Yénik s'esquivèrent rapidement.

En effet, les parents de Marienka – le paysan Krouchina et sa femme Ludmila – s'approchaient de la place publique en compagnie du courtier Ketzal, sans lequel, d'après l'usage du pays, aucun projet d'union ne pouvait être formé dans le village.

Krouchina et Ludmila étaient de braves gens simples et naïfs, que le rusé Ketzal avait réussi sans peine à tromper. Il leur avait caché les défauts du fiancé, tout en lui attribuant effrontément des qualités qu'il n'avait pas ; il leur avait fait accroire qu'ils allaient non seulement faire le bonheur de leur fille, mais aussi une très bonne affaire, puisque le fiancé était le fils de Tobias Micha, l'un des plus riches fermiers du village ; enfin, il était parvenu à leur faire signer le contrat de mariage avant même qu'ils eussent vu leur futur beau-fils.

— Un parti de cinquante mille écus ! s'écria le marieur. Que pouvez-vous désirer de mieux ?

— C'est très bien, dit Ludmila, mais que ferons-nous si notre fille refuse d'épouser le fils de Tobias Micha ?

— Ce n'est pas possible, répliqua Ketzal. Il faudrait être folle pour refuser un pareil parti.

— De quoi parlez-vous là ? demanda Marienka en s'approchant.

— On parle de toi, ma fille, répondit Krouchina embarrassé.

— De moi ? Et que dites-vous de moi ? demanda-t-elle en prenant un air faussement naïf.

— Eh bien, mademoiselle, dit Ketzal avec suffisance, vous devez considérer que c'est le jour le plus heureux de votre vie, car nous vous avons trouvé un fiancé admirable, une véritable perle.

— Qui est-ce ? demanda Marienka, feignant la curiosité.

— Peu importe le nom. Vos parents sont d'accord. Faites leur confiance !

— Et si je ne l'aime pas ?

— Peu importe. Vous l'aimerez après le mariage. Maintenant, signez ce contrat que vos parents, ici présents, ont déjà signé.

— Pourquoi cette hâte ? Je ne peux pas me marier si vite ! Merci pour votre offre, mais je dois refuser.

— Quoi ? s'écria Ketzal, en tapant furieusement du pied, vous osez refuser, mademoiselle, quand votre père a déjà signé le contrat ? Je n'ai jamais vu une chose pareille, moi, le marieur du village !

— Et pourquoi dois-tu refuser ? demanda la mère.

— Je suis promise. Un jeune homme m'a fait jurer de lui rester fidèle. C'est lui que je dois épouser.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'étonna le père. Qui est donc cet audacieux jeune homme ?

— C'est Yénik, père.

— Quoi ? Ce misérable inconnu, arrivé récemment au village et dont tout le monde ignore le passé ? Jamais je n'accepterai que tu épouses cet aventurier ! J'ai promis à Tobias Micha de te donner à son fils et je tiendrai parole !

— Si vous refusez de signer sur-le-champ ce contrat, nous trouverons bien un moyen pour obliger Yénik à renoncer à vous, ajouta Ketzal en tirant un papier de sa poche. Voici le contrat ! Soyez raisonnable et signez-le vite sans rechigner. Nous ne pensons qu'à votre bonheur.

Marienka saisit le papier, le froissa et le jeta par terre.

— Ce contrat est une infamie ! s'écria-t-elle furieuse. Vous avez trompé mes parents, qui n'ont même pas vu le fiancé que vous voulez m'imposer. J'ai promis d'épouser Yénik et je tiendrai mon serment !

Elle partit presque en courant.

— Pourquoi a-t-elle dit que vous nous avez trompés ? demanda Krouchina. Est-ce que ce fiancé ne serait pas un jeune homme exceptionnel, comme vous nous l'avez affirmé à plusieurs reprises ?

— Si, si, il est exceptionnel, répondit Ketzal en rougissant, mais votre fille l'a dit exprès parce qu'elle veut épouser Yénik. Ce vagabond a dérangé tous nos plans. Mais faites-moi confiance. Je vais m'occuper de lui. J'arrangerai une rupture et Marienka sera alors libre d'épouser le fils de Tobias Micha !

Ketzal partit aussitôt à la recherche de Yénik, avec la ferme intention de le forcer à renoncer à Marienka. Le riche fermier Micha avait promis de lui donner beaucoup d'argent s'il parvenait à marier son fils Vachek, que les jeunes filles fuyaient parce qu'il était stupide, laid et bègue. Ketzal tenait donc à mener l'affaire jusqu'au bout et à toucher coûte que coûte sa commission.

Le jeune Vachek, quant à lui, avait peur du mariage, mais ses parents lui répétaient sans cesse qu'il devait absolument se marier, car

il avait déjà une fiancée qui s'appelait Marienka. Vachek était assez curieux de la voir. Aussi, surmontant ses craintes, se décida-t-il à sortir de la maison, où il passait presque toutes ses journées, pour aller jusqu'au village. Il savait qu'à l'occasion de la fête, tous les jeunes gens dansaient sur la place publique.

Il avait une si drôle d'allure et une façon si amusante de regarder autour de lui que Marienka, qui l'aperçut en train de rôder sur la place publique, se demanda aussitôt si ce n'était pas là le fiancé qu'on lui proposait. Elle avait entendu dire que Vachek était bègue, aussi, afin de s'assurer que c'était bien lui, l'accosta-t-elle pour lui demander s'il cherchait quelqu'un. Il répondit en bégayant qu'il cherchait une certaine Marienka.

Alors Marienka eut une idée. Celle d'obliger Vachek à renoncer à leur mariage en le terrorisant. Elle se garda bien de révéler son identité et prétendit être une amie de Marienka.

— Pourquoi cherchez-vous Marienka ? lui dit-elle. On dit qu'elle vous déteste !

— Parce que je dois l'épouser ! gémit Vachek.

— Le lui avez-vous déjà dit ?

— Pas encore... Mais nous sommes fiancés.

— Malheureux ! Oubliez-la vite si vous tenez à votre vie. Elle vous tuera.

— Mais alors, pourquoi maman veut-elle que je l'épouse ? s'écria Vachek effrayé.

— Votre mère ne sait pas ce que Marienka nous dit, à nous, ses compagnes.

— Et que dit-elle ?

— Qu'elle vous empoisonnera d'abord, puis vous coupera en petits morceaux, puis...

— Non, non, suffit ! hurla Vachek en se bouchant les oreilles.

— Vous voyez bien qu'elle vous déteste ?

— Oh oui ! Je m'en rends compte maintenant ! Mais papa et maman désirent que je me marie le plus tôt possible.

— Vous êtes beau, fort et riche, vous trouverez facilement une fiancée !

— Vous croyez ? demanda naïvement Vachek. Est-ce que vous voudriez m'épouser, mademoiselle ?

— Bien sûr, mais pas avant que vous ne renonciez définitivement à cette horrible Marienka !

— J'y renonce, car ce n'est pas gentil de sa part de vouloir m'empoisonner pour me couper ensuite en petits morceaux.

— Je voudrais vous croire, mais il me faut des preuves. Jurez, jurez sur votre propre tête d'oublier à jamais Marienka !

— Je jure de l'oublier !

— De l'éviter toujours et partout.

— Je jure de l'éviter toujours et partout !

— C'est bien. Mais il se fait tard et je dois partir. Au revoir !

Et avant que le bègue eût le temps de proférer un mot, elle s'enfuit et se perdit dans la foule.

Pendant ce temps, le marieur Ketzal avait découvert Yénik à l'intérieur d'une auberge. Yénik buvait de la bière en compagnie d'autres jeunes gens. Ketzal attendit patiemment le départ de ces derniers, puis lorsque Yénik se trouva seul, il l'aborda d'un air mystérieux.

— Jeune homme, j'ai à vous entretenir.

— À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Yénik poliment.

— Vous ne me connaissez pas ? Je suis un homme unique dans ce village. Pour tout vous dire – je suis Ketzal, le courtier en mariages.

Yénik fronça les sourcils et le dévisagea sans aménité.

— Que me voulez-vous, monsieur le courtier en mariages ?

— Une simple question d'abord.

— Parlez !

— Êtes-vous riche ?

— Je porte sur moi tout ce que je possède.

— En somme, vous êtes très pauvre. Parfait. Voudriez-vous être riche ?

— Qui ne le voudrait pas ?

— Voudriez-vous avoir une bergerie, une porcherie, une écurie...

— Arrêtez ! Seriez-vous aussi le père Noël ? s'écria Yénik en riant.

— Jeune homme, je ne plaisante jamais quand je parle affaires.

— Et quelle est l'affaire que vous me proposez ?

— Vous rendre riche, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Renoncez définitivement à Marienka !

— Allez-vous-en, vil tentateur ! Je ne renoncerai jamais à elle.

— Jeune homme, vous semblez douter que je puisse vous offrir beaucoup d'argent. Eh bien, sachez que le très riche fermier Tobias Micha veut marier son fils au prix de n'importe quel sacrifice. Si vous refusez d'accepter de l'argent, nous agirons par ruse et vous n'aurez ni la fortune ni Marienka.

— Vous avez bien dit le fils de Tobias Micha ?

— Oui, je l'ai dit.

— J'accepte l'argent, mais à condition que vous prépariez un contrat stipulant que c'est bien le fils de Tobias Micha et nul autre qui épousera Marienka.

Le marieur regarda Yénik avec étonnement avant de répondre :

— Soyez sans crainte, jeune homme, c'est bien le fils de Tobias Micha que doit épouser Marienka.

— Je veux que cela soit indiqué dans notre contrat.

— Très volontiers. Vous recevrez cent florins après la noce.

— Cent florins ! Vous vous moquez de moi ?

— Deux cents alors ?

— Pour trois cents florins je renonce à Marienka, à condition qu'elle épouse le fils de Tobias Micha. Préparez le contrat et je signe.

— D'accord, dit Ketzal en se frottant les mains. J'ai toujours sur moi du papier et de l'encre. Je vais préparer ce contrat en trois minutes.

Pendant qu'ils parlaient, des jeunes gens étaient entrés dans l'auberge et avaient entendu la fin de la conversation. Aussitôt, des cris indignés fusèrent de toutes parts.

— Quelle honte ! Ce Yénik est un lâche ! Il a vendu sa fiancée ! C'est un vrai coquin ! Il a vendu sa fiancée !

Mais Yénik, imperturbable, signa l'engagement préparé par Ketzal et sortit rapidement de l'auberge.

Le marieur était au comble de la joie. Ainsi, le seul obstacle qui empêchait Marienka de signer le contrat de mariage était écarté. Il s'empressa de courir chez Micha pour annoncer au fermier la bonne nouvelle.

— J'ai tout arrangé, dit-il en se rengorgeant. Vous pouvez à présent faire venir Marienka et ses parents. J'ai là, dans ma poche, de quoi obliger cette orgueilleuse à signer n'importe quel contrat de mariage. À propos, il faut aussi, pour la règle, que votre fils le signe de son côté.

— Vachek vient de rentrer, dit sa mère. Je vais l'appeler.

Lorsque le bègue entra dans la chambre, on lui tendit le contrat avec une plume.

— Signe là, lui dit Ketzal.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ton contrat de mariage.

— Mais qui dois-je épouser ?

— Mon fils, dit sa mère, tu sais bien que tu es fiancé à Marienka Krouchina !

— Jamais je n'épouserai cette criminelle, répondit-il d'un ton résolu en repoussant le document.

Ses parents et Ketzal restèrent bouche bée, frappés de stupeur.

— Que t'a-t-elle donc fait ? murmura enfin Micha.

— Rien encore. Heureusement !... Car si elle l'avait déjà fait, je ne serais pas là et vous n'auriez jamais retrouvé ma trace.

— Mais explique-toi, mon fils. Que lui reproches-tu ?

— Elle a l'intention – si je l'épouse – de m'empoisonner d'abord et de me couper en petits morceaux ensuite. Vous concevez bien que dans des circonstances pareilles, signer ce contrat équivaldrait à signer mon propre arrêt de mort !



— Et qui t'a raconté toutes ces balivernes ? demanda Ketzal.

— Une de ses amies, que j'ai d'ailleurs l'intention d'épouser.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— J'ai oublié de le lui demander.

Micha et Ketzal se regardèrent de plus en plus ahuris. Vachek en profita pour prendre la fuite.

— Il ne manquait plus que cela ! s'écria Ketzal. J'arrange les choses d'un côté et voilà qu'elles se défont de l'autre !

— Jamais je n'aurais cru que mon fils puisse refuser de signer, murmura Micha. Mais nous l'obligerons bien à le faire. Quelqu'un a dû l'influencer pour le détourner de ce mariage.

À cet instant, Krouchina, sa femme et sa fille entrèrent dans la maison. Marienka semblait en proie à une très vive émotion. Ses parents essayaient de la calmer.

— Ce n'est pas possible ! répétait la jeune fille. Yénik n'aurait jamais pu faire ça ! Ce matin encore, il me jurait de m'épouser bientôt.

— C'est pourtant vrai, lui dit son père. Demande à Ketzal. Ton Yénik n'est qu'un coquin. Il t'a vendue !

— Si mademoiselle est incrédule, remarqua le marieur d'un ton triomphant, je peux lui montrer la preuve flagrante de la noirceur d'âme de son misérable Yénik !

Ketzal tira rapidement de sa poche le document signé par Yénik et le montra à Marienka.

Elle le parcourut, atterrée, et fondit en larmes.

— Il m'a vendue, il m'a vendue pour trois cents florins ! murmura-t-elle en s'écroulant dans un fauteuil.

— Il y a un bon moyen de se venger de lui, dit Ketzal. C'est d'épouser Vachek sur-le-champ. Yénik a signé un contrat de vente, signez donc un contrat de mariage !

— Ma fille, Ketzal a raison, dit Krouchina. Ton Yénik n'est qu'un vil aventurier. Épouse Vachek, il appartient à une honorable famille. Signe ce contrat et finissons-en !

Pendant que les uns persuadaient Marienka, les autres cherchaient Vachek de tous les côtés. On le découvrit enfin, caché sous les poutres du grenier. En apprenant que Marienka était là, il se débattit comme un fou, en criant qu'il ne voulait être ni empoisonné, ni coupé en petits morceaux. On le transporta de force jusqu'au salon. Mais quand il aperçut Marienka, il se mit à sauter de joie :

— Mais c'est ma jeune fille, mais c'est la jeune fille que j'ai rencontrée au village ! Je veux bien l'épouser !

Ses parents furent encore une fois frappés de stupeur en apprenant que c'était Marienka elle-même qui avait inventé l'histoire de l'empoisonnement. Ils furent, cependant, très contents de constater que tout s'arrangeait enfin pour le mieux.

— Marienka, il ne vous reste plus qu'à signer, dit Ketzal, qui arborait à présent le sourire d'un général vainqueur sur un champ de bataille.

— Je sais, je sais, murmura-t-elle en sanglotant. Laissez-moi réfléchir encore quelques instants. Je voudrais être seule.

— Réfléchis, ma fille, mais fais vite, dit Krouchina.

Tout le monde sortit, en laissant la jeune fille prostrée dans le fauteuil.

Elle ferma les yeux pour arrêter ses larmes. Ses épaules étaient secouées par les sanglots qui lui déchiraient la gorge. Elle pensait avec amertume à toutes les belles paroles que lui avait dites Yénik, tout récemment encore.

Tout à coup, le parquet de la chambre craqua. Quelqu'un s'approchait d'elle à pas feutrés. Elle entrouvrit les yeux et vit avec étonnement que c'était Yénik. Que faisait-il donc là ? Comment osait-il se montrer à ses yeux ?

— Bonsoir, Marienka, dit-il d'une voix calme, de sa voix de tous les jours. Comment as-tu trouvé ma petite comédie ?

Folle de rage, Marienka se leva d'un bond.

— Lâche ! Traître ! J'ai vu ton engagement ! Viens-tu ici pour te vanter de m'avoir vendue à ce courtier ?

— Écoute, Marienka, je vais tout t'expliquer...

— Il n'y a rien à expliquer ! As-tu signé ce papier, oui ou non ?

— Oui, je l'ai signé, mais...

— Va-t'en alors ! J'épouserai Vachek.

Yénik éclata de rire.

— Vachek ? Mais l'as-tu bien regardé ?

— Je t'ai assez vu ! Tu n'es qu'un traître, un vil imposteur ! Va-t'en d'ici !

En entendant les cris de la jeune fille, tout le monde s'empressa de regagner le salon.

— Tiens, Yénik ! dit Ketzal d'une voix railleuse. Vous venez sans doute pour toucher les trois cents florins ? Ne vous inquiétez pas, jeune homme, je vous paierai bientôt comme convenu.

— Quelle félonie ! s'écria Marienka.

— Quant à vous, mademoiselle, êtes-vous enfin prête à épouser le fils de Tobias Micha ?

— En effet, remarqua Yénik, d'après notre contrat elle ne peut épouser que le fils de Micha.

— Vous voyez, il le dit lui-même ! s'exclame Ketzal en se frottant les mains. Tout est en règle !

— Cruel, pourquoi me tortures-tu sans cesse ? murmura Marienka.

— Le fils de Micha t'aime beaucoup, répondit Yénik d'une voix calme.

— Eh bien, Marienka veux-tu épouser mon fils ? lui demanda Tobias Micha avec impatience.

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre. Yénik fit un pas vers Tobias Micha et lui dit :

— Mon père ! Permettez-vous à votre fils aîné Yénik, le pauvre abandonné, de rentrer aujourd'hui au foyer paternel ? Chassé un jour de cette maison, j'ai vécu de longues années loin de notre village. J'ai beaucoup souffert, mais j'ai su triompher de l'adversité.

Cette révélation inattendue stupéfia tout le monde. Mais les réactions furent différentes. Marienka se sentit inondée d'une joie débordante ; Micha, devenu rêveur, n'arrivait pas à détacher les yeux du visage de son fils retrouvé et ne savait s'il devait se réjouir ou se fâcher ; sa femme, la marâtre de Yénik, lui conseillait de chasser au plus vite ce mauvais garnement ; Vachek, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, préféra s'enfuir dans le grenier ; Ketzal, enfin, paraissait terrassé par le malheur ; il songeait que Yénik, étant le fils de Micha, avait aussi bien le droit d'épouser Marienka que celui d'exiger le paiement des trois cents florins.

Le premier moment de stupeur passé, Marienka se jeta vers Yénik et déclara qu'elle n'épouserait personne d'autre que lui. Son père et sa mère s'approchèrent alors de Tobias Micha et lui conseillèrent d'oublier le passé et d'accueillir Yénik à bras ouverts.

— Il sera le vrai soutien de votre vieillesse, dit Krouchina. Comparez-le au pauvre Vachek. N'hésitez pas ! Il vous faut un fils comme celui-là et c'est bien votre sang qui coule dans ses veines !

Quelque chose tressaillit dans le visage de Micha. Une larme roula sur sa joue ridée.

— Mon fils, sois le bienvenu, murmura-t-il d'une voix tremblante.

Yénik se jeta au cou de son père et le serra dans ses bras.

Puis Micha bénit les fiancés, qui s'agenouillèrent devant lui au milieu de l'émotion générale.

Lorsque l'on apprit la bonne nouvelle dans le village, tout le monde tint à féliciter Marienka et Yénik, mais on fut impitoyable pour le marieur Ketzal. Il devait chaque jour s'enfuir sous les huées des passants. Cela l'affligea à tel point que, de guerre lasse, il changea de métier et se décida enfin à devenir un honnête homme.

# Les Maîtres chanteurs de Nuremberg<sup>(21)</sup>



ERS le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la ville de Nuremberg était une des plus belles et des plus riches cités de l'Allemagne. Beaucoup d'églises et de monuments, dont certains prêtent encore aujourd'hui à ses vieux quartiers une silhouette médiévale, s'y élevaient déjà à cette époque. Nuremberg était surtout un grand centre commercial. Les artisans d'un même métier, groupés en corporations d'orfèvres, de tailleurs, de ferblantiers, de cordonniers, de chaudronniers, d'ébénistes, etc. travaillaient dans la ville et produisaient toutes sortes d'objets utiles ou de luxe. Les artisans les plus doués portaient le titre de « maître », leurs assistants s'appelaient « compagnons » et ceux qui débutaient dans la profession se nommaient « apprentis ».

Cependant, parmi ces corporations artisanales et commerciales, il y en avait une qui se distinguait de toutes les autres par son originalité, c'était la corporation ou la guilde des « maîtres chanteurs ». Ce n'étaient pas des chanteurs ordinaires. Ils devaient improviser eux-mêmes les paroles et la musique des morceaux qu'ils chantaient. Cette sorte de poésie orale était fort appréciée du peuple et des bourgeois allemands de l'époque. Les membres de la corporation des maîtres chanteurs étaient, par ailleurs, des artisans appartenant déjà à des corporations diverses.

Après ces quelques explications nécessaires pour mieux comprendre l'amusante et touchante histoire que vous allez lire maintenant, abordons notre récit. Il commence à l'église Sainte-Catherine où Éva, la fille de Veit Pogner, un des meilleurs orfèvres de Nuremberg, était venue prier en compagnie de sa nourrice Magdalène. Elles y allaient souvent et rien n'aurait distingué cette journée des autres si, à quelques pas du banc où était assise Éva, ne s'était trouvé, appuyé à un pilier, un jeune homme qui ne la quittait pas des yeux. C'était le chevalier Walther de Stolzing.

Arrivé la veille à Nuremberg pour vendre quelques bijoux à l'orfèvre Pogner, que connaissait bien son père, Walther avait remarqué dans la boutique de Pogner une jeune fille d'une merveilleuse beauté dont il tomba aussitôt amoureux. Il apprit qu'elle s'appelait Éva et qu'elle était la fille de l'orfèvre. Le lendemain matin, c'est-à-dire le jour où commence ce récit, il faisait déjà le guet dans la rue, devant les volets clos de la boutique C'est ainsi qu'il vit Éva et sa nourrice sortir par une petite porte et se diriger vers l'église Sainte-Catherine, où il ne manqua pas de les suivre.

Éva, de son côté, avait aussi remarqué le beau chevalier qui était venu dans la boutique de son père. Son air noble et la délicatesse de ses manières, si différentes de celles des bourgeois parmi lesquels elle avait grandi, attirèrent aussitôt son attention et la firent rêver. Ce n'est donc pas sans un sentiment de surprise mêlée de joie, qu'elle l'aperçut tout à coup à l'église, à quelques pas seulement de son banc.

Le regard de Walther de Stolzing reflétait de la façon la plus éloquente ce qui se passait dans son cœur. Troublée, Éva se tournait de temps en temps de son côté pour le voir et ses yeux avouaient malgré elle que la présence du jeune homme ne lui était pas indifférente. Sa nourrice dut la tirer plusieurs fois par la manche pour l'empêcher de regarder derrière elle.

Lorsque la messe fut terminée, Éva et Magdalène se levèrent de leurs sièges et se dirigèrent vers la sortie de l'église. Walther les rejoignit aussitôt.

— Attendez ! s'écria-t-il d'une voix suppliante. Permettez-moi de vous poser une question !

Éva rougit et, se tournant vers sa nourrice, lui dit :

— Mon écharpe ! Je l'ai oubliée sur le banc !

Magdalène hocha la tête et alla chercher l'écharpe.

— Excusez-moi, mademoiselle, de vous arrêter ainsi... Vous vous souvenez sans doute de moi... J'étais venu hier soir dans l'atelier de votre père... Je voudrais vous poser une question indiscrete...

— Voici l'écharpe, dit Magdalène en revenant.

— Mon Dieu ! J'ai oublié aussi la broche ! murmura Éva en baissant les yeux.

Magdalène fronça les sourcils et repartit.

— Mon sort dépend de la réponse que vous allez me faire. Ne vous fâchez surtout pas. C'est plus fort que moi... Dites-moi, mademoiselle, êtes-vous...

Magdalène revint rapidement avec la broche.

— Partons, Éva ! dit-elle en voulant l'entraîner.

— Oh ! mais j'ai oublié mon livre de prières ! Quelle sotte je suis !

La nourrice repartit pour la troisième fois.

Le chevalier en profita pour poser enfin sa question :

— Dites-moi, mademoiselle, êtes-vous déjà fiancée ? Êtes-vous promise à quelqu'un ?

Magdalène revint avec le livre et examina Walther des pieds à la tête.

— Dites donc, jeune homme, faut-il que j'annonce à son père votre prochaine visite ? Prenez-vous l'église pour un salon où l'on puisse faire la causette ?

— Magdalène, murmura Éva en rougissant, il me demande si je suis fiancée !

— Voyez-moi ça ! Il est bien curieux ce jeune homme. Eh bien, jeune homme, apprenez que la fille de Pogner est promise.

— Mais personne n'a encore vu le promis, se hâta d'ajouter Éva.

— Je ne saisis pas bien ce que vous voulez dire par là ! s'écria Walther en pâlisant.

— Il est vrai que le futur époux n'est pas encore connu, dit la nourrice en baissant la voix, mais de toute manière on le connaîtra demain.

— Pourquoi demain ?

— Parce que demain, il y aura le grand concours des maîtres chanteurs. Maître Pogner, qui fait aussi partie de cette corporation artistique, a promis de donner au vainqueur la main de sa fille.

— J'ai, cependant, le droit de refuser celui qui ne me plairait pas, ajouta Éva.

— Mais tu n'as pas le droit d'en choisir un autre que le maître chanteur vainqueur, rectifia sa nourrice.

— Faut-il être maître chanteur pour participer à ce concours ? demanda Walther en fronçant les sourcils.

— C'est la règle établie par la guilde de Nuremberg.

— N'êtes-vous pas maître chanteur ? s'enquit Éva avec regret.

— Non ! Je ne suis pas chanteur. Je suis un chevalier, le chevalier Walther de Stolzing.

Très ému, Walther s'éloigna vers le mur de l'église et se mit à marcher en réfléchissant.

— Magdalène, chuchota Éva d'une voix à peine audible, j'aurais tant aimé que ce beau chevalier participe au concours ! Je le préfère à tous les concurrents qui se présenteront demain. Ne peut-on l'aider ?

— Y penses-tu, mon enfant ! Peut-on devenir maître chanteur du jour au lendemain ? C'est un art qui s'apprend petit à petit !

Comme ils parlaient, des apprentis étaient entrés en portant des bancs. Ils les placèrent en cercle dans un coin éloigné de l'église. D'autres apprentis élevaient à côté une plate-forme de planches.

— David, qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Magdalène à l'apprenti qui dirigeait les travaux.

— Il y aura une épreuve, répondit le dénommé David. Les maîtres

chanteurs vont se réunir tantôt pour examiner un candidat qui brigue le titre de maître.

— Je crois que ton chevalier a de la chance, dit Magdalène à l'oreille de la jeune fille. Voici une occasion inespérée de subir une épreuve pour devenir maître chanteur et pouvoir participer demain au grand concours dont tu es le prix !

À cet instant Walther, qui semblait avoir pris une décision, revint d'un pas résolu.

— Permettez-moi de vous reconduire jusqu'à votre maison, dit-il. Je voudrais parler à votre père, mademoiselle.

— C'est inutile ! chuchota Magdalène. Son père sera bientôt ici pour participer à une réunion de maîtres chanteurs. Si vous désirez subir une épreuve afin d'entrer dans leur corporation, il ne peut y avoir d'occasion plus propice.

— Merci ! Je suis prêt à subir n'importe quelle épreuve, pourvu qu'elle me rapproche d'Éva ! Votre conseil est un encouragement pour moi. Mais que dois-je faire ?

— David, qui est l'apprenti de Hans Sachs, le plus illustre maître chanteur de Nuremberg, vous expliquera les conditions de l'épreuve. David est d'ailleurs mon fiancé. Il ne peut pas me refuser ce service.

Elle appela de nouveau David et lui dit ce qu'elle attendait de lui.

— Je veux que vous réussissiez ! murmura Éva au chevalier avant de sortir de l'église.

L'apprenti David expliqua alors à Walther de Stolzing comment on procédait pour faire subir un essai à un candidat. Il fallait chanter une chanson inédite et surtout, ne pas enfreindre les règles établies pour l'art de chanter par la corporation. Un juge, appelé le « marqueur », marque à la craie sur un tableau noir les fautes commises par le candidat. Sept erreurs seulement sont tolérées. Le candidat ayant fait un plus grand nombre de fautes ne mérite pas le titre de maître chanteur.

Bientôt, les maîtres chanteurs arrivèrent, les uns après les autres, et prirent place sur les bancs disposés à leur intention par les apprentis. Ces maîtres chanteurs appartenaient aux professions les plus diverses : pelletier, cordonnier, greffier, tailleur, boulanger, etc.

L'orfèvre Pogner reconnut tout de suite Walther et fut quelque peu surpris lorsque ce dernier lui annonça son intention de devenir maître chanteur. Il le présenta néanmoins à ses collègues, en déclarant qu'il connaissait fort bien le père du chevalier, qui était un homme d'un grand mérite. Les maîtres chanteurs posèrent alors à Walther toutes sortes de questions concernant ses études et sa préparation et furent très étonnés d'apprendre qu'il n'avait étudié le chant qu'au château de son père. Personne, jusqu'à présent, n'avait jamais essayé de devenir maître du premier coup.

Sixtus Beckmesser, greffier de son état, était le « marqueur » désigné, c'est-à-dire le juge devant marquer les fautes du candidat. Il prit place dans une logette appelée « marquoir » et s'arma d'un tableau et d'une craie.

Beckmesser était un homme infatué de lui-même. Il se prenait pour le meilleur chanteur de Nuremberg et ne doutait pas qu'il allait triompher le lendemain au grand concours des maîtres chanteurs. Ce qu'il voulait aussi, c'était épouser la belle Éva. La clause permettant à la jeune fille de refuser sa main au vainqueur le gênait quelque peu. Il demanda même à Pogner si cette condition était bien nécessaire, mais l'orfèvre se refusa à entraver la liberté de sa fille. Walther de Stolzing déplut aussitôt à Beckmesser, qui n'aimait pas les beaux chevaliers parce qu'il était lui-même assez laid. Il se promit donc de découvrir le plus de fautes possible chez ce nouveau candidat et rival éventuel.

— Commencez ! lui dit-il d'un ton ironique.

Walther chanta. Il avait une belle voix et beaucoup de sincérité. Il chantait avec son cœur et évoquait les sentiments qu'éveillait en lui la Nature. Mais Beckmesser, pendant ce temps, criblait rapidement son tableau de marques de craie. Sans attendre la fin de la chanson, il interrompit brutalement l'épreuve :

— Ça suffit ! Voyez ce tableau ! Le candidat accumule faute sur faute ! Il ne se conforme pas à nos règles et chante librement, comme cela lui vient !

— Oui, c'est vrai ! dirent les autres maîtres chanteurs. Nous ne pouvons pas accepter dans notre corporation un chanteur qui ignore le règlement.

Il n'y eut qu'un maître chanteur, le vieux cordonnier Hans Sachs, qui essaya de défendre Walther et demanda qu'on le laisse poursuivre. Sachs était un véritable poète et la chanson mélodieuse et sincère de Walther l'avait profondément ému(22).

— Ce jeune homme, dit-il, est un véritable artiste ! Vous le condamnez parce que son art s'écarte des mesures établies par vous ! Mais est-ce que l'art peut se mesurer comme on mesure un morceau d'étoffe ? Est-ce que l'art peut être calibré comme un objet inerte ? Peut-on réduire l'appréciation du talent à un simple calcul de fautes, d'après des règles établies d'avance ?

— Ces règles sont celles de notre corporation, répliqua Beckmesser, et c'est pour cela que nous ne pouvons pas admettre le chevalier dans la guilde des maîtres chanteurs de Nuremberg !

Le verdict fut donc négatif et Walther s'en alla, la tête haute mais le cœur gros. Qu'allait-il faire maintenant ? Comment devait-il s'y prendre pour épouser celle qu'il aimait et qui – il en était sûr maintenant – l'aimait aussi ? Telles étaient les questions qu'il se posait avec amertume en errant sans but à travers les rues de la ville.



Pendant ce temps, Éva se posait d'autres questions : Walther avait-il subi l'épreuve avec succès, était-il devenu un maître chanteur, allait-il participer au grand concours qui devait avoir lieu le lendemain et dont elle était le prix ? Elle brûlait de le savoir. Mais qui pouvait lui répondre à toutes ces questions ? Elle ne voulait pas trahir d'avance ses sentiments.

Elle tenta d'abord d'interroger adroitement son père. Cependant, maître Pogner ne lui apprit rien de précis, trop préoccupé lui-même par ses propres pensées. En annonçant que sa fille serait le prix du grand concours des maîtres chanteurs, Pogner avait voulu souligner l'importance que l'on donnait à l'art à Nuremberg. Mais d'un autre côté, il se demandait déjà si cela ne risquait pas de compromettre le bonheur d'Éva.

Se rappelant que le cordonnier Hans Sachs avait aussi assisté à l'épreuve de Walther, Éva décida de passer dans sa boutique, qui se trouvait juste en face, et de l'interroger sans se trahir.

Sachs connaissait Éva depuis sa tendre enfance et l'aimait comme sa propre fille. Toutes ses visites lui faisaient plaisir. Aussi l'accueillit-il avec joie. Éva en profita pour causer de choses et d'autres et amener la conversation vers le sujet qui l'intéressait, c'est-à-dire l'épreuve de Walther. Elle apprit ainsi qu'il avait échoué, parce que son chant n'était pas présenté dans les formes voulues. Elle fut incapable de cacher la douleur que venait de lui causer cette nouvelle et traita les maîtres chanteurs de maîtres fourbes et aveugles. Le vieux Sachs n'eut pas de peine à deviner ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille. Éva sortit alors de l'atelier du cordonnier, les joues empourprées par la colère et rencontra sa nourrice qui la cherchait partout.

— Ton père t'attend ! lui dit-elle. Il se fait tard.

Éva était sur le point de rentrer à la maison, lorsqu'elle vit au bout de la rue la silhouette de Walther qui s'approchait.

— Dis à mon père que je suis déjà couchée. Va !

— Il semble, dit Magdalène en baissant la voix, que le greffier Beckmesser, qui se vante de gagner le concours de demain, a l'intention de chanter ce soir sous ta fenêtre.

— Pourquoi ?

— Pour que tu saches qu'il t'aime et pour que tu ne refuses pas de l'épouser s'il est le vainqueur. Le droit de dire « non » que te donne ton père le tracasse. Il faudra que tu te montres à ta fenêtre lorsqu'il chantera pour toi. La politesse l'exige.

— Eh bien, montre-toi à ma place ! Va ! Je veux parler au chevalier.

Magdalène hocha la tête avec réprobation et rentra dans la maison, tandis qu'Éva se tournait vers Walther.

— Ils n'ont pas voulu m'accepter dans la corporation des maîtres chanteurs, dit le jeune homme en s'approchant.

— Je viens de l'apprendre. Je partage entièrement votre peine, car elle est la mienne ! Je ne voudrais épouser nul autre que vous !

— Éva, si ce que vous venez de dire vient du fond de votre cœur, ne nous séparons jamais !

— Mais comment ?

— Partons ! Fuyons ensemble ! Mon valet nous attend avec les chevaux aux portes de la ville. Votre père a promis de n'accorder votre main qu'au vainqueur d'un concours. Il ne peut plus se dédire. Vous êtes condamnée à n'épouser qu'un maître chanteur.

— Fuyons ! s'écria la jeune fille après un instant d'hésitation. Je ne suis pas un prix de concours, mais un être vivant ayant droit au bonheur !

Ils ne savaient pas que leur conversation avait un témoin. Le cordonnier-poète Sachs, qui s'était assis près de la fenêtre ouverte pour travailler, avait tout entendu.

« Un enlèvement, murmura-t-il, voilà qui n'est pas raisonnable ! »

Il plaça alors sa lampe devant la fenêtre et un vif rayon de lumière éclaira aussitôt Walther et Éva, qui s'apprêtaient déjà à partir. Ils reculèrent précipitamment dans l'ombre.

— Il ne faut pas que Sachs nous voie ensemble ! murmura Éva. Il est capable d'en parler à mon père.

— Fuyons alors par l'autre côté de la rue !

Mais au même instant, ils virent un homme qui se postait près du mur, un luth à la main.

— C'est Beckmesser ! Il nous verra. Cachons-nous vite derrière les tilleuls !

— Pourquoi racle-t-il son luth devant votre maison ? demanda Walther. C'est lui qui avait pris un malin plaisir à compter mes fautes.

— Il se prépare à chanter pour moi. Il croit qu'il sera le vainqueur du concours et veut me plaire, pour que je ne refuse pas de l'épouser.

En effet, après avoir gonflé son torse d'un air conquérant, Beckmesser commença à chanter. Sa voix était stridente et désagréable. Mais il dut s'arrêter bientôt, car le cordonnier Sachs se mit à frapper à grands coups de marteau sur la forme en chantonnant un air joyeux.

— Monsieur le cordonnier, dit alors Beckmesser furieux, ne voudriez-vous pas cesser ce tapage ?

— Monsieur le greffier, répondit Sachs, je suis forcé de travailler. C'est justement vos souliers que je suis en train de faire. Ne les vouliez-vous pas pour demain, pour le jour du grand concours où vous espérez triompher de vos adversaires et gagner la main d'Éva ?

— Mais il faut que je gagne aussi son cœur, pour qu'elle n'use pas du droit de me dire « non ». Laissez-moi donc lui chanter ma sérénade !

— Je regrette, mais si je ne travaille pas ce soir, vos souliers ne seront jamais prêts pour demain !

À cet instant, la fenêtre d'Éva s'ouvrit et une silhouette apparut dans l'embrasure. On ne voyait pas très bien le visage. C'était Magdalène, qui se montrait comme le lui avait demandé la jeune fille. Beckmesser prit la nourrice pour Éva et s'empressa de chanter. Il chantait tout en raclant son luth, malgré le bruit infernal que faisait le cordonnier avec son marteau.

— C'est très amusant ! murmura Walther. J'espère, cependant, qu'il ne va pas chanter ainsi toute la soirée !

Mais la sérénade du greffier fut tout à coup interrompue de la façon la plus inattendue. David, l'apprenti de Sachs, entrouvrit les volets de sa fenêtre pour voir qui chantait si tard dans la rue et fut très surpris de constater que Beckmesser chantait une chanson d'amour à Magdalène ; or cette dernière, comme nous l'avions précisé au début de ce récit, était la fiancée de David. Son sang ne fit donc qu'un tour. Il se précipita dans la rue, armé d'un gourdin, et d'un coup sec brisa le luth du greffier. Puis il se mit en devoir de rosser celui qu'il prenait pour un rival. Beckmesser tenta de se défendre. En voyant leur querelle, Magdalène hurla comme une folle. Tout cela fit un vacarme tel que les voisins descendirent dans la rue en courant et se mêlèrent à la bagarre. Bientôt, la petite rue devint un champ de bataille. On se battait dans la pénombre, sans savoir pourquoi et avec qui ! Les coups pleuvaient de tous les côtés.

— C'est le moment propice pour fuir, murmura Walther. Personne ne fait attention à nous. Partons !

Mais il se trompait. Quelqu'un les surveillait. À peine les jeunes gens furent-ils sortis de leur cachette que Sachs se précipita vers eux. Il saisit Walther par le bras et l'arrêta d'un geste autoritaire.

— Ne faites pas cela ! s'écria-t-il. Évitez l'irréparable ! La fuite n'est pas une solution idéale. Éva, rentre à la maison ! Ton père t'appelle !

En effet, maître Pogner, alarmé par le tumulte provenant de la rue et remarquant que sa fille ne se trouvait pas dans sa chambre, sortit dehors pour la chercher. Sachs la poussa alors vers son père. Éva obéit comme une enfant prise en faute.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda le chevalier en serrant les poings.

— Venez me voir demain matin, dès que vous le pourrez, répondit le cordonnier-poète avec un sourire énigmatique.

Le lendemain, Walther de Stolzing se présenta chez Sachs au début de la matinée.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ? dit-il au cordonnier d'un ton peu amène.

— Je veux vous aider. Asseyez-vous ! J'aime Éva comme ma propre

filles. Je désire qu'elle soit heureuse et je sais qu'elle vous aime.

— Mais comment pouvez-vous nous aider ? Vous étiez le seul à me défendre parmi les maîtres chanteurs !

— Avez-vous déjà composé un chant d'amour depuis que vous connaissez Éva ?

— Je ne vois pas le rapport !... Oui, Éva m'a inspiré une chanson que je n'ai encore jamais chantée. Je l'ai composée avec mon cœur !

— C'est très bien ! Chantez-la !

Walther dévisagea le cordonnier pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas et se mit à chanter.

Hans Sachs croisa les bras, ferma les yeux et écouta avec beaucoup d'attention. À mesure que Walther chantait, le visage de Sachs devenait de plus en plus radieux.

— C'est merveilleux ! murmura-t-il lorsque le chevalier eut terminé sa chanson. Vous êtes un vrai poète, un poète-né ! Et, cependant, les maîtres chanteurs vous auraient condamné à nouveau !

— Pourquoi donc ? s'écria Walther avec véhémence. Parce que ma chanson n'est pas composée selon les règles prescrites ? Mais à quoi servent les règles ? Sont-elles plus importantes que la poésie, que la musique, que l'art lui-même ?



Walter fléchit le genou devant la jeune fille.

— Vous avez parfaitement raison, mon ami, ce n'est pas l'art qui doit être au service des règles, mais les règles qui doivent servir l'art. Il y a des maîtres chanteurs qui l'oublient trop souvent. Cependant, l'art n'est pas une matière brute, qu'il suffit de regarder. Une pierre précieuse qu'on vient d'arracher au sol est belle, mais voit-on toute sa beauté ? Alors, lavez ce diamant de la terre qui le recouvre, taillez sa surface en facettes afin qu'il puisse briller de tout son éclat et il sera apprécié par tout le monde ! Une pensée qui ne trouve pas de mots pour s'exprimer reste morte pour ceux qui voudraient la comprendre. Un art sans langage, que personne ne comprend ou que chacun comprend à sa façon, ce qui revient souvent au même, est un art muet et égoïste ; or les gens n'aiment pas les égoïstes, même s'ils ont du génie. Le rossignol n'est pas égoïste car il chante pour lui-même, mais les maîtres chanteurs chantent pour les autres, aussi faut-il que les autres les comprennent bien, afin de pouvoir les apprécier.

— Vous avez pourtant dit que ma chanson est magnifique, remarqua Walther.

— Parce que je suis poète moi-même, mais beaucoup de gens n'arriveront pas à l'apprécier, faute de commune mesure. C'est comme si vous leur jetiez un beau morceau d'étoffe à la figure, déchiré et chiffonné, au moment où ils s'attendaient à recevoir un mouchoir bien coupé, aux bords soigneusement ourlés ! Mais le mal se répare facilement ! Voulez-vous que nous travaillions ensemble ? Permettez-moi de noter sur un papier votre chanson, en lui donnant une forme accessible pour tout le monde et en omettant toutes les exagérations que vous dicte un sentiment sincère, il est vrai, mais trop violent pour ceux qui vous écoutent. Le soleil est beau, mais surtout lorsqu'il se couche, parce qu'on peut le regarder sans se brûler les yeux !

— Qu'advient-il lorsque nous aurons façonné ma chanson ?

— Vous irez participer cet après-midi au concours des maîtres chanteurs.

Une lueur d'espérance passa dans les yeux du jeune homme : « Croyez-vous que j'aie une chance de réussir ? »

— Votre chanson est magnifique, mais il faut que tout le monde puisse partager cet avis.

Le cordonnier-poète et le chevalier se mirent au travail. Lorsque la chanson fut bien arrangée d'après tous les préceptes de l'art, Walther reconnut que, bien qu'elle eût perdu un peu de sa fraîcheur sauvage, elle était, en revanche, devenue beaucoup plus harmonieuse.

Walther venait à peine de quitter l'atelier de Sachs que Beckmesser y entra. Le greffier était très fatigué après la bastonnade de la veille. Il boitait et se frottait les côtes. Il manquait surtout d'inspiration. Or, il fallait se présenter au concours avec une chanson inédite. Il voulait demander au célèbre poète-cordonnier de l'aider, malgré toute

l'antipathie qu'il ressentait à son égard. En voyant que l'atelier était vide, il se mit à marcher de long en large avec impatience. Tout à coup, ses yeux tombèrent sur un papier qui traînait sur la table. C'était le brouillon de la chanson de Walther notée par Sachs. Beckmesser l'examina rapidement en essayant de la déchiffrer.

— Une chanson d'amour ! murmura-t-il avec joie. C'est ce qu'il me fallait.

Il l'enfouit dans sa poche et s'éloigna précipitamment de la table. Quelques instants après, le cordonnier rentra dans l'atelier. Il remarqua aussitôt la disparition du papier.

— Maître Beckmesser, dit-il tranquillement, je n'ai nulle envie de vous accuser de vol, aussi gardez la chanson que vous avez dû mettre par mégarde dans votre poche. Je vous la donne !

Le greffier rougit jusqu'aux oreilles, mais ne put dissimuler sa joie.

— Maître Sachs, bredouilla-t-il, j'ai été rossé hier soir par votre apprenti David. Je n'ai plus d'inspiration pour composer une nouvelle chanson. Vous me devez réparation !

— Eh bien, cher maître, gardez la chanson que vous venez de prendre sur cette table, mais faites attention, elle n'est pas facile à exécuter, répondit le cordonnier en souriant.

Beckmesser partit, heureux d'avoir en sa possession une chanson inédite de Hans Sachs. Il savourait déjà d'avance son triomphe.

Une grande fête fut organisée dans l'après-midi sur les rives de la rivière Pegnitz, aux environs de Nuremberg. Des barques pavoisées de banderoles multicolores amenaient les membres des diverses corporations. Les bourgeois étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Tout le monde portait des habits de dimanche. Des tentes abritaient les vendeurs de rafraîchissements de toutes sortes. Les musiciens de la ville jouaient au bord de l'eau, tandis que des jeunes gens et des jeunes filles dansaient avec entrain en attendant le commencement du concours. Une grande estrade, encadrée de bannières sur trois de ses côtés, attendait les maîtres chanteurs devant juger du mérite des concurrents.

Lorsque tout le monde fut enfin rassemblé, les musiciens cessèrent de jouer. Hans Sachs, comme le plus illustre des maîtres chanteurs, s'avança au-devant de l'estrade, salué par les applaudissements de la foule. Il était très populaire à Nuremberg. Sachs expliqua alors que cette année, le concours avait une importance particulière car, en l'honneur de l'art, maître Pogner accordait la main de sa fille Éva, la plus belle fille de la ville, au vainqueur du concours. Comme beaucoup de maîtres chanteurs étaient déjà mariés ou vieux, la compétition se réduisait à l'épreuve de force entre ceux qui ne

l'étaient pas. Sachs invita l'éminent maître chanteur, le greffier Sixtus Beckmesser, à commencer le concours.

Beckmesser monta alors sur un petit tertre élevé par les apprentis pour les concurrents. Il boitait ton en gonflant fièrement son torse, et qui le faisait comiquement ressembler à un canard. Le greffier était anxieux, car la chanson qu'il avait volée chez Sachs lui paraissait fort difficile à exécuter. Trop sûr de lui, il avait d'abord négligé de l'étudier sérieusement et maintenant, il en oubliait la musique et les paroles, qu'il n'arrivait d'ailleurs pas à déchiffrer entièrement. Son chant fut donc assez incohérent et provoqua les rires de la foule. Ses collègues, les maîtres chanteurs, l'écoutaient avec étonnement. Sentant qu'il se ridiculisait de plus en plus, Beckmesser descendit du tertre et courut vers l'estrade en criant d'une voix furieuse :

— Cette chanson n'est pas de moi, mais de Sachs ! C'est lui qui me l'a donnée !

Les maîtres chanteurs se tournèrent alors vers le cordonnier-poète et lui demandèrent des explications.

— Cette chanson n'est pas de moi non plus, dit Sachs en se levant, mais il est vrai que maître Beckmesser l'a prise dans mon atelier. C'est un chef-d'œuvre !

— Un chef-d'œuvre ! s'étonna-t-on de tous les côtés. Mais on n'y a rien compris !

— C'est que maître Beckmesser ne sait même pas la déchiffrer ni la chanter comme il faut. Permettez-moi de vous le prouver en invitant ici le véritable auteur de cette chanson ! Vous verrez que c'est un chef-d'œuvre !

Comme personne ne s'y opposait, le rusé cordonnier fit signe à Walther de Stolzing de monter sur le tertre. Le chevalier chanta aussitôt d'une voix forte et mélodieuse la même chanson, mais l'effet fut tout à fait inverse et souleva l'enthousiasme de la foule. Comme la chanson avait été corrigée du point de vue de la forme par Hans Sachs, les maîtres chanteurs n'y trouvèrent pas de fautes et joignirent leurs suffrages à ceux du public.

Lorsqu'il eut fini de chanter, Éva, qui l'avait écouté dans une bienheureuse extase, se leva et s'avança jusqu'au bord de l'estrade. Walther gravit les degrés et fléchit le genou devant elle. La jeune fille lui posa alors sur le front une couronne de laurier. Les applaudissements fusèrent de toutes parts.

— Soyez heureux ! murmura Sachs en essayant de cacher son émotion.

Éva l'entendit et se jeta à son cou pour l'embrasser, tandis que des larmes de joie sillonnaient ses joues.



— Comment vous remercier ? balbutia-t-elle.

— Ce n'est pas moi, c'est l'art qu'il faut remercier ! répondit le cordonnier-poète.



---

1 Dans la même collection.

2 Les ballets étaient très à la mode à la cour. Les rois et leurs courtisans y participaient volontiers. C'est ainsi que Louis XIV fut surnommé « roi-soleil », après avoir représenté l'astre du jour dans un ballet.

3 Il faudrait un dictionnaire pour citer les noms des célèbres chorégraphes, danseurs et ballerines. On peut nommer, cependant, parmi ceux qui ont fait le plus honneur au ballet : Noverre, Vigano, Taglioni, Elssler, Grisi, Perrot, Saint-Léon, Petipa, Pavlova, Nijinsky, Fokine, Duncan, Lifar, Balanchine, Massine, Oulanova, Fonteyn, Daydé, Babilée, Chauviré, Bessy, Pistoni, Plisetskaya, Béjart, Petit, Jeanmaire, etc. sans oublier des animateurs tels que Diaghilev et le marquis de Cuevas.

4 La confusion devient totale quand on pense que l'on considère pourtant comme de vrais « opéras » certaines œuvres de compositeurs étrangers, telles que « La Flûte enchantée » de Mozart, « Fidelio » de Beethoven, « Le Freischütz » de Weber, où l'on trouve aussi des scènes parlées.

5 Il ne faut pas, cependant, confondre l'opéra-comique avec l'opérette, qui est un genre beaucoup moins sérieux et qui n'a pas droit de cité dans les grands théâtres lyriques.

6 Conte tiré du ballet « la Sylphide » de *Jean Schneitzhoeffter* (1785-1852). Autant le compositeur, qui était chef de chant à l'Opéra de Paris, est peu connu, autant son ballet est célèbre. « La Sylphide », représentée pour la première fois en 1832 à Paris, fit une véritable révolution dans l'art de la danse, en introduisant dans le ballet tous les thèmes romantiques. C'est aussi pour « la Sylphide » que la célèbre danseuse Taglioni inventa les « pointes » et que le peintre Lami créa un costume inédit – le tutu – que portent maintenant toutes les ballerines.

7 Conte tiré du ballet « Giselle », du compositeur français *Adolphe Adam* (1803-1856), représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris en 1841. Ce merveilleux ballet s'est maintenu depuis plus d'un siècle au répertoire de tous les théâtres lyriques du monde. Il est à l'origine de la danse moderne car il a plus ou moins inspiré les meilleurs ballets qui vinrent après lui.

8 Conte tiré du ballet « Coppélia », du compositeur français *Léo Delibes* (1836-1891), représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris en 1870. Cette œuvre occupe une place particulière dans l'histoire du ballet, car elle constitue le chaînon indispensable entre le ballet romantique et le ballet moderne. Delibes a créé le ballet symphonique. Avec lui, la musique cesse d'être un simple accessoire

de la danse et devient un élément majeur, traduisant la pensée du compositeur.

9 Conte tiré du ballet « Casse-noisette », du compositeur russe *Tchaïkovski* (1840-1893), représenté pour la première fois en 1892 à Saint-Pétersbourg. La musique éblouissante de « Casse-Noisette » est, peut-être, la musique de ballet la plus connue et la plus souvent exécutée, que ce soit au théâtre, dans les salles de concert, à la radio ou au cours des spectacles pour enfants.

10 Conte tiré du ballet « le Lac des cygnes », du compositeur russe *Tchaïkovski* (1840-1893), représenté pour la première fois en 1895 au Théâtre de Saint-Pétersbourg. « Le Lac des cygnes » est l'un des plus populaires ballets du monde.

11 Conte tiré du ballet « l'Oiseau de feu », du compositeur russe *Igor Stravinsky* (né en 1882), représenté pour la première fois en 1910 sur la scène de l'Opéra de Paris. « L'Oiseau de feu » a joué un rôle considérable dans l'histoire du ballet et de la musique contemporaine, car il marqua le point de départ d'une ère nouvelle, qui n'est pas encore terminée.

12 Conte tire du ballet « l'Enfant et les sortilèges », du compositeur français *Maurice Ravel* (1875-1937), représenté pour la première fois en 1925 au Théâtre de Monte-Carlo. Ravel a composé plusieurs ballets, parmi lesquels « l'Enfant et les sortilèges » est peut-être l'œuvre la plus originale et la plus poétique.

13 Récit tiré de l'opéra-comique « L'Enlèvement au sérail », du grand compositeur autrichien *Mozart* (1756-1791), représenté pour la première fois à Vienne en 1782. « L'Enlèvement au sérail » n'est pas seulement un des chefs-d'œuvre de Mozart mais aussi un chef-d'œuvre de l'opéra-comique, un exemple qui fut souvent imité par la suite.

14 Nom de l'ancienne Byzance, que les Turcs appelèrent plus tard Istanbul (c'est le nom employé actuellement).

15 Au XVIII<sup>e</sup> siècle la Turquie – qui est aujourd'hui une république – était un vaste empire gouverné par des sultans, et que l'on appelait alors l'Empire ottoman.

16 Les janissaires étaient autrefois les soldats d'élite de l'infanterie turque.

17 Récit tiré de l'opéra-comique « le Barbier de Séville » (d'après l'immortelle comédie de Beaumarchais), le chef-d'œuvre du compositeur italien *Rossini* (1792-1868). Représenté pour la première fois à Rome, en 1816, « le Barbier de Séville » est considéré jusqu'à nos jours comme un des meilleurs opéras-comiques du monde.

18 Récits tiré de l'opéra-comique « Fra Diavolo », du compositeur français *Daniel-François Auber* (1782-1871), représenté pour la première fois en 1830 au théâtre de l'Opéra-Comique de Paris. Auber a composé plus de cinquante ouvrages de théâtre. « Fra Diavolo » est

l'une de ses œuvres qui connurent le plus de succès et dont on se souvient encore.

19 Récit tiré de l'opéra-comique « le Pré-aux-Clercs », du compositeur français *Hérold* (1791-1833), représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique de Paris en 1832, avec un succès que ce théâtre n'a presque jamais enregistré jusqu'à nos jours.

20 Récit tire de l'opéra-comique « la Fiancée vendue », du compositeur et pianiste tchèque *Frédéric Smetana* (1824-1884), représenté pour la première fois en 1866 à Prague. On considère Smetana comme le père de la musique classique tchèque. « La Fiancée vendue », qui est son chef-d'œuvre, lui a valu une gloire internationale.

21 Récit tiré de la comédie musicale « les Maîtres chanteurs de Nuremberg », du grand compositeur allemand *Richard Wagner* (1813-1883), représentée pour la première fois à Munich en 1868. C'est le seul opéra-comique composé par Wagner et l'un de ses chefs-d'œuvre les plus parfaits.

22 Ce poète-cordonnier n'est pas un personnage imaginaire, il a réellement existé. Hans Sachs (1494-1576) est l'un des écrivains les plus originaux et les plus féconds de l'Allemagne. Il composa plus de quatre mille poèmes et d'innombrables farces, drames et pièces religieuses.